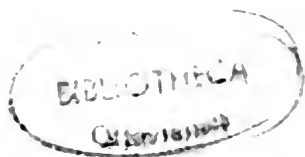




FEV 2 1970



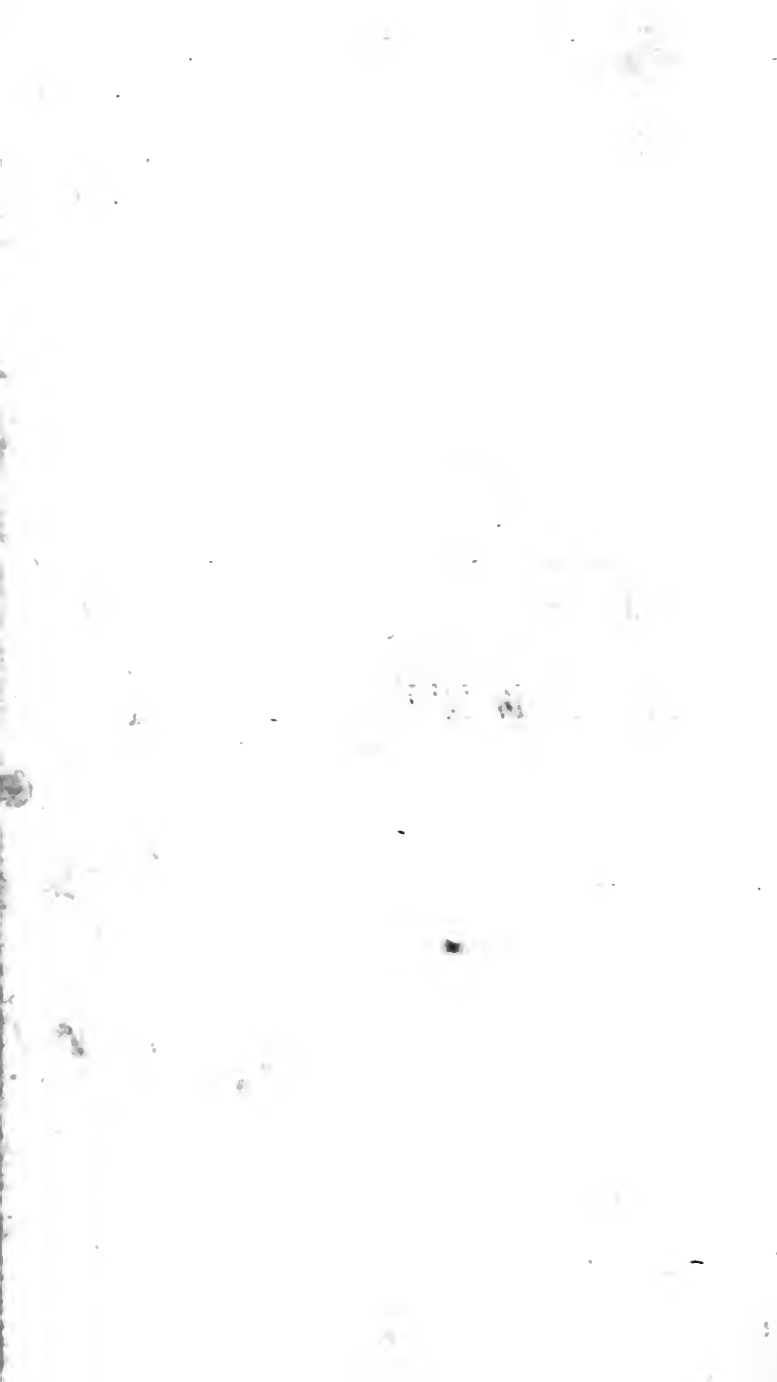


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L E S

PHILOSOPHES

AVENTURIERS.



L E S
PHILOSOPHES
AVENTURIERS,

*Par M. T * * *.*

PREMIERE PARTIE.



A A M S T E R D A M ;

Et se trouve à P A R I S ,

Chez BELIN , Libraire , rue Saint-Jacques ,
vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. D C C. L X X X.

BJ.

1054

.TP

1780

LIVRES NOUVEAUX

ET D'AMUSEMENT,

QUI se trouvent chez le même Libraire.

LES Foiblesses d'une jolie femme, ou Mémoires de Madame de Villefranc, 2 parties
br. 1779. 2 l. 8 s.

Histoire de l'abolition de l'Ordre des Templiers,
1 vol in-12 br. 1779. 1 l. 16 s.

La Comtesse d'Alibre, Anecdote françoise, par
M. Loaisel de Treogate, 1 v. in-8°. br. 1 l. 16 s.

Les Contemporaines, ou Histoire des plus jolies
femmes de l'âge présent, 4 part. ornées de 24 figures en taille-douce; paroîtra au premier Mars
1780.

Le Nœud Gordien, 4 part. br. 4 l. 4 s.

Mémoires du Marquis de Saint-Ferlaix, 4 part.
br. 4 l. 4 s.

Le Laboratoire de Flore, ou Chymie champêtre. &c., in-12. 2 l.

Les cent Nouvelles de Madame de Gomez, 8 vol.
rel. 20 l.

Dictionnaire d'Anecdotes, in-8°. 4 l. 10 s.

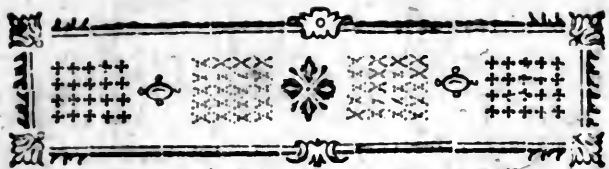
Histoire de Clarisse Harlowe, 7 vol. in-12 fig. 21 l.

— de Grandisson, 8 vol. in-12. br. 10 l.

1^{re}. Partie,

a

- Le Pere avare , ou les malheurs de l'Education ,
 3 vol. in-12-br. 6 l.
 Modele de Lettres , 1 vol. in-12. 2 l. 10 f.
 Bibliotheque de Théâtre , 3 vol. in-8°. fig. 15 l.
 Théâtre de P. Corneille , avec le Commentaire de
 M. de Voltaire , qui peut faire suite à ses Œu-
 vres , 10 vol. in-8°. fig. 60 l.
 Théâtre de Regnard , 4 vol. in-12. p. p. 9 l.
 La Jérusalem délivrée , traduction nouvelle avec
 de superbes figures , 2 vol. in-8°. 30 l.
 L'Illiade d'Homere , traduction nouvelle , même
 édition , 3 vol in-8°. fig. 30 l.
 Le Philosophe Anglois , ou Histoire de Cleve-
 land , 6 vol in-12. fig. 15 l.
 Le Diable boiteux , par M. le Sage , 2 v. fig. 5 l.
 Histoire d'Estevanille Gonzalés , 2 vol. 4 l.
 Les Epoux malheureux , ou Histoire de M. & Ma-
 dame la Bédoyere , 4 part. br. 3 l. 12 f.
 Histoire de Tyran le Blanc , 3 vol br. 6 l.
 Idylles & Poëmes champêtres de Gessner br.
 1 l. 10 f.
 Le Messie , Poëme traduit de l'Allemand , 2 vol.
 br. 2 l. 10 f.



PRÉFACE.

QUELQUES Moralistes rigides ont regardé les Auteurs de Romans comme des corrupteurs des sources publiques : chagrins & bilieux , ils voudroient proscrire ces Fables ingénieuses , parce qu'ils manquent de talent pour en faire , ou de goût pour lire avec fruit. Si ce genre d'écrire a trouvé d'austeres Censeurs , il a également trouvé d'illustres Apologistes.

Saint Evremont étoit passionné

iv P R É F A C E.

pour Don Quichotte , qu'il regardoit comme une des plus belles productions du génie. Ce Roman n'a - t - il pas corrigé la Nation Espagnole de la manie d'un siecle féroce , & substitué une valeur généreuse à un héroïsme extravagant ? Astrée faisoit les délices du naïf La Fontaine & du sage Fontenelle. Le savant Evêque d'Avranches , qui fut le Varron de la France , déploya toutes les richesses de l'érudition pour nous découvrir l'origine des Romans , & pour les justifier des imputations dont on les calomnie. Les Philosophes les plus sé-

veres se sont délassés de la fatigue de leurs méditations par cette étude amusante, & ils n'ont point cru par-là déroger à la gravité de leur titre. Leibnitz, environné des ombres de la mort, se fortifioit contre l'horreur d'une prochaine dissolution par la lecture d'Arginis. Qu'on pese toutes ces autorités; alors il sera facile de prononcer de quel côté penche la balance.

Tout a ses avantages & ses abus. On demande si les Romans ont rendu les hommes plus vertueux. Je réponds qu'on peut les faire servir à la réforme des

mœurs. Tous les Arts seroient enveloppés dans une proscription générale , si l'on en jugeoit par ceux qui en ont profané la sainteté. Lancera-t-on des anathêmes contre la Peinture & la Sculpture , parce que des Artistes licencieux ont alarmé la pudeur par des obscénités ? Doit-on laisser sans culture un champ , parce qu'il y croissoit des herbes dont les sucres étoient corrompus & viciés ? Le fer doit être arraché des mains du furieux & de l'assassin, pour être confié au Guerrier qui s'en sert pour la défense de la Patrie.

Le genre d'écrire le plus noble est celui qui peut réunir l'agréable & l'utile. Les Auteurs de Romans sont des Maîtres éloquens qui sement des fleurs sur les préceptes , & qui en les couvrant d'un voile délicat , adoucissent l'austérité qui souvent rend la vérité rebutante. On s'est proposé dans cet Ouvrage d'indiquer une route que des hommes de génie pourront élargir. L'Auteur a imaginé de placer sur un vaisseau des Raisonneurs qui , étant dans l'impuissance d'agir , n'ont de ressource contre l'ennui du repos & de l'uniformité, que de

discourir sur les matieres les plus graves de la morale : abordent-ils dans une terre nouvelle ? ils font la description des mœurs , des usages & des loix des Habitans ; de sorte qu'en leur faisant parcourir les différentes parties du globe , on aura une Histoire universelle des différentes productions de la Nature , qui varie ses dons selon les climats. Le Lecteur , qui ne cherche qu'à se précautionner contre l'ennui en lisant d'agréables mensonges , sera étonné lui-même de s'être instruit sans effort de tout ce qui concerne l'Histoire naturelle , la

Législation, le Commerce & la Politique des Nations. Je suis convaincu que ce champ cultivé par des mains habiles donneroit d'utiles moissons, sur-tout si l'Auteur, doué d'une imagination riante & féconde, savoit y mêler ces épisodes attrayants qui délassent de la fatigue de l'instruction. Alors les consciences délicates cesseroient de déclamer contre ces fictions qui ne sont reprehensibles que par l'abus qu'en font des Ecrivains sans pudeur.

Cet essai n'est qu'une ébauche qu'on auroit pu rendre plus piquante, si on s'étoit livré à la

x *P R É F A C E.*

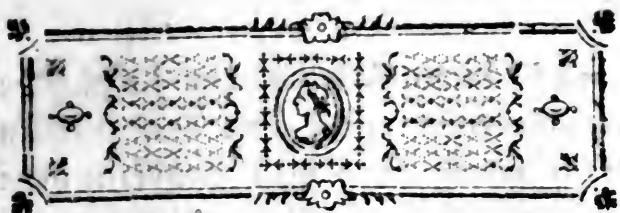
malignité de décrier les talens accueillis : on acquiert plus de célébrité par des diatribes calomnieuses , que par des éloges mérités. Il vaut mieux vivre oublié , que d'être connu pour avoir enfoncé le poignard dans le cœur du sage & de l'innocent. Je ne veux pas être le complice de ces diffamateurs qui puisent dans leur cœur la fange dont ils voudroient salir la robe du sage. Toutes les querelles littéraires avilissent leurs Auteurs : je suis l'ami de tout le monde , & je me borne à plaindre ceux qui s'égarent.

Comme il est une espece d'hommes qui jugent les personnes , & non les Ouvrages , on ne doit ni briguer leurs suffrages ni craindre leurs injures. J'ai cru devoir cacher mon nom , aimant mieux être ignoré que d'essuyer la morsure de ces serpens qui se glissent dans les champs de la Littérature pour en empoisonner les fruits. Je veux bien les prévenir que je ne suis d'aucune Secte & d'aucune Académie. Je n'ambitionne aucune décoration littéraire , parce qu'il faut l'acheter par le sacrifice de son repos. Je ne suis point Philosophe ,

xij *P R É F A C E.*

parce que je n'ai point de titre pour prétendre à l'être ; & de plus , j'honore sincèrement ceux que l'ignorance imbécille croit décrier en leur donnant ce nom. Je suis Chrétien ; & l'Evangile m'apprend à respecter les mœurs, les Loix & la Religion. Mais comme je ne juge des hommes que par leurs actions , je me respecte assez pour réserver aux d'Al., aux Th., aux Mar. , une estime que par respect pour moi-même je refuse à leurs détracteurs.





L E S

PHILOSOPHES

AVENTURIERS.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance , Education de Kerfandek.

JE suis né dans un petit Village qui n'a pu fournir un article aux descriptions historiques de la Bretagne : on n'y parle point François ; les Habitans , ignorés du reste de la terre , pensent que l'univers ne s'étend point au-delà de leur domaine : sobres par habitude & par nécessité , ils se nourrissent de millet , & ressemblent assez

I^{re} Partie.

A

aux Habitans de la Cafrerie. La plupart termineroient peut-être leur carrière sans savoir sous quel gouvernement ils ont vécu , si des exacteurs impitoyables ne venoient leur arracher le fruit tardif de leurs sueurs.

Mon pere avoit porté les armes cinquante ans de sa vie : bon citoyen & mauvais courtisan , il étoit arrivé , par une route longue & pénible , à la Majorité qu'il n'avoit jamais sollicitée , & qu'on n'eût pu lui refuser sans injustice. Son ambition se borroit à jouir paisiblement de l'estime de son Colonel & de l'amitié de ses confreres , lorsque le Comte de *** obtint le Régiment : son inexpérience dans l'art militaire lui avoit inspiré cette confiance présomptueuse dont se pare la médiocrité pour en imposer à la multitude ignorante. L'obscurité de sa famille faisant soupçonner qu'il appartenoit de près ou de loin à des personnes en faveur , mon pere eut

pour lui tous les égards qu'on peut avoir sans s'avilir : mais il en fut traité avec une fierté dédaigneuse , & il ne fut à ses yeux qu'un Guerrier du bon vieux temps , plutôt qu'un de ces Héros modernes qui déploient sous la tente l'élégance de la Capitale & le goût des nouveautés ; enfin , il fut regardé du même œil que les Petits - Maîtres de la Cour de Louis XIII regarderent Sully , lorsqu'il se montra avec son air sévère & le même habit qu'il portoit du temps d'Henri IV.

Un Ministre citoyen , ami des arts & des hommes , avoit introduit parmi nos Troupes une discipline nouvelle. Les vieillards sont les censeurs amers des nouveautés les plus utiles. Les anciens préjugés sont des tyrans qui familiarisent avec l'esclavage ; il faut un esprit tout neuf pour applaudir à la réforme des abus. Mon pere vit avec chagrin qu'il falloit oublier tout ce qu'il avoit appris. Obligé de faire

à son âge un nouvel apprentissage , il s'exhala avec humeur contre ces nouveautés. Je ne puis déguiser ses torts. Quand nos voisins ont eu perfectionné leurs manœuvres , n'avons-nous pas dû rectifier ce que les nôtres avoient de défectueux ? c'est de nos ennemis qu'il faut emprunter l'art de les vaincre.

Il est vrai que tout a ses abus. De jeunes Colonels , séduits par leur ferveur , outrent des nouveautés qui rebutent les subalternes ; & voulant paroître exacts , ils deviennent singuliers : s'ils changent la forme d'un bouton ou la coupe d'une bavaroise , ils alleguent que le bien du service & la gloire du Roi exigent cette réforme. Mon pere , outré des mépris de son nouveau Colonel , osa lui dire un jour , qu'un grand nombre de jeunes gens placés à la tête des Corps , changeoient par fantaisie ce qui ne devoit l'être que pour des raisons puissantes

ou des ordres scellés de l'autorité du Ministre : c'est , dit-il , assujettir la discipline militaire au caprice des modes , & communiquer à un art sévère le ridicule de la frivolité. Ces jeunes présomptueux , qui décident quand ils devroient écouter & s'instruire , qui s'imaginent que les grandes manoeuvres attendoient d'eux leur perfection , méconnoissent jusqu'au caractère des hommes qu'ils ont à commander. C'est ainsi qu'ils dégradent le génie de la Nation sous le poids de la sévérité Allemande , qui suppose une valeur froide & composée , où il entre plus de mécanisme que dans la nôtre : nos petits Héros jettent parmi nous le germe du despotisme , en ne semblant exiger que de la subordination.

Cette harangue , dictée par un esprit mécontent , renfermoit quelques vérités noyées dans des préjugés. La leçon avoit été trop amère pour que l'impérieux Colonel n'en gardât pas

le souvenir. Il observa que mon pere joignoit à la mauvaise humeur d'un vieillard , le défaut de n'avoir ni l'air ni le ton Prussien en commandant l'exercice. Tout est difforme & criminel dans celui qu'on veut perdre. Il fit entendre au Ministre que son Major , attaché à des usages surannés , soupiroit après la retraite. Mon pere aussi-tôt reçut une lettre de remerciement , & la liberté d'aller vivre sur ses terres qu'il avoit vendues depuis long-temps. L'épuisement des finances mit un obstacle à la générosité du Ministre bienfaisant ; il se contenta de faire l'éloge de celui qu'il ne pouvoit récompenser. Mon pere vint dans sa Patrie consommer les restes d'un modique revenu , cherchant à vaincre sa douleur par le récit très-circonstancié de toutes les affaires où il s'étoit trouvé.

Le respect que j'ai pour la mémoire de mon pere ne peut me dispenser de

prononcer la censure de ces vieux Officiers qui , retirés du service , se plaignent sans cesse de l'ingratitude de l'Etat. Le Militaire ne jouit-il pas de toutes les distinctions de la Patrie ? C'est la seule classe de citoyens qui , après avoir été payée de ses services , en exige une récompense perpétuelle. Si la frugalité Spartiate ou Macédonienne s'introduisoit dans nos armées , si au goût immodéré du jeu & des fêtes succédoit l'amour des devoirs , l'Etat cesseroit d'être surchargé de ces illustres mendiants qui veulent se parer des dépouilles de l'Artisan & du Cultivateur. C'est à la Patrie à pourvoir aux besoins de ceux qui nés sans fortune ont combattu pour elle : mais elle doit fermer le trésor public à ces dissipateurs importuns , qui sollicitent des graces pour perpétuer leurs débauches. Ces réflexions révolteront ces hommes fiers de leurs titres , qui croient que la

Nature fait plus de dépense pour produire un Baron Allemand que pour fabriquer son Cocher.

Quand mon pere se réunit à sa famille , je sortois de cet âge heureux où l'on goûte une joie innocente & pure ; où la faculté de réfléchir & de prévoir n'en trouble point les douceurs. La sphere de mes idées commençoit à s'étendre ; mes entretiens étoient plus sérieux , mes vues plus élevées , mes démarches plus intéressantes : mais ce mélange de grandeur & de foiblesse , d'obscurité & de lumiere , que nous appellons raison , n'est qu'une lueur importune qui ne sert qu'à nous éclairer sur nos miseres. Son aurore me laissa appercevoir tous les malheurs de la vie. Des inquiétudes dévorantes semerent leur amertume sur les amusemens simples , mais toujours vifs , de mon enfance. Des projets vagues , des combinaisons incertaines me firent perdre les momens

de jouir , & le malheureux talent de prévoir les disgrâces futures me les rendit présentes.

On peut distinguer les différens âges par l'espece des opinions , des goûts & des plaisirs , comme on distingue les saisons par les changemens successifs qu'elles amènent sur la surface du globe. Je laisse aux têtes géométriques à calculer si la somme des plaisirs acquis dans l'âge de raison l'emporte sur celle des peines qui le suivent : je me borne à dire que les premiers instans de la jeunesse sont délicieux , lorsque les passions se développant toutes à la fois la mettent dans une fermentation jusqu'alors inconnue ; attaquée de toutes parts , il lui faut des armes proportionnées à ses forces & à ses besoins , des préceptes faciles , d'attrayantes notions du vrai & de l'honnête. Quelle obligation imposée aux peres ! quelle reconnoissance pour les enfans qui ont reçu une éducation

vertueuse ! la mienne fut confiée aux soins d'un Précepteur campagnard , également incapable de réprimer les mouvemens tumultueux d'un cœur que tout affecte , & de bien diriger les élans d'un esprit qui veut tout embrasser. Guidé par un Instituteur aussi automate que le Flûteur de Vaucanson, je serois resté parfait ignorant, quand bien même il m'auroit communiqué tout ce qu'il savoit. La Nature , par une impulsion secrète , me rapprocha des connoissances qui sembloient m'être pour jamais interdites. Il est rare qu'on n'ait point en naissant un penchant décidé pour quelque objet : c'est peut-être un des malheurs de notre condition que des circonstances forcées empêchent de s'y livrer , ou que l'indifférence des parens néglige de le démêler.

Je parcourois avec avidité les Livres de Physique , de Littérature & de Philosophie dans un âge où ces Sciences

n'offrent que des dégoûts ; & je leur dois sans doute les principes de raisonnement & les connoissances qui forment aujourd'hui la plus précieuse partie de mon être. Il n'est point d'avantages qui n'aient leurs inconvéniens. Les lumieres acquises grossissoient à mes yeux le nombre des sots ; je devenois chaque jour plus difficile dans le choix d'une société agréable : celui qui s'accommode de tout est beaucoup plus heureux. L'homme instruit & honnête ne s'amuse qu'avec ceux qui lui ressemblent. La délicatesse ôte bien des ressources. On trouve mille fripons amusans , avant de rencontrer un homme éclairé & vertueux.

Je dois encore à la Nature un calme heureux qui n'est point troublé par la fougue d'un sang vif & bouillant. On ne peut nier que les qualités de l'ame ne soient dépendantes des causes physiques : ma constitution étant faible , mes desirs devoient être modérés.

Je concevois cependant qu'un Gentilhomme dont les ancêtres avoient servi sous du Guesglin & Clifson, ne devoit pas rester enseveli dans l'ombre d'une Campagne. Je commençois à réfléchir sur un choix qui devoit décider de ma destinée, lorsqu'on me proposa un état peu dispendieux & propre à relever notre antique fortune. Prosper, me dit mon pere, il est une ressource pour la Noblesse indigente. L'état militaire a pu vous séduire ; mais mon exemple a dû dissiper votre illusion. Je chéris ma Patrie, mon Roi & les dépositaires de son autorité ; l'oubli où je suis condamné n'altérera jamais un si noble sentiment : j'étois né avec des biens considérables ; je les ai dissipés pour satisfaire à des besoins d'opinion. Je suis assez riche, puisqu'il me reste dans la Boffiere un ami qui m'offre son crédit pour vous faire entrer dans les affaires. Que le changement de votre condition n'en ap-

porte aucun aux sentimens de votre cœur : n'oubliez jamais les devoirs imposés à l'humanité ; l'expérience du malheur vous rendra plus sensible à celui des autres : que la pitié chez vous ne soit pas une vertu stérile ; ne vous bornez pas à gémir sur des maux que vous pouvez guérir.

Je m'abandonnai volontiers à ce conseil : l'expérience m'avoit appris que quand une Nation a perdu ses mœurs , les richesses usurpent la considération due aux bienfaiteurs de la Patrie. Ce fut dans Rennes que je fus chercher mon protecteur. C'étoit un de ces hommes privilégiés , dont la fortune n'avoit point desséché le cœur ; généreux par penchant & libéral sans ostentation , il trouvoit dans sa bienfaisance des ressources inépuisables. Ses mœurs faciles inspiroient la confiance. L'empreinte de la Noblesse & de la grandeur étoit attachée à toutes ses actions. La Bretagne se souviendra

long-temps que l'intelligence bienfaisante , choisie pour diriger ses finances , fut y répandre la fécondité.

Quand on vient de quitter son Village , on paroît sot , sans être bête. la Bosliere , par ses manieres pleines de franchise , dissipa bientôt cette timidité qui fait toujours un imbécille , d'un protégé. Votre pere , dit-il , m'a écrit pour vous placer dans les affaires : je ne puis me rendre à Paris avant d'avoir réglé les finances de cette Province ; il est à-propos que vous m'y précédiez. Je vous adresse à Montdor ; c'est un autre moi-même : à mon arrivée , mon Caissier vous comptera les sommes dont vous aurez besoin. Après qu'il m'eut fourni les moyens de faire mon voyaye , je bégayai quelques remerciemens. Treve de complimens , me dit-il ; votre bonheur fera ma récompense. Le bien qu'on fait est le seul dont on jouit sans éprouver de satiété : partez,

Quand à des inclinations généreuses , on joint le talent d'affaisonner les bienfaits , on ne trouve jamais d'ingrats ; les dons répandus par la vanité sont des especes d'insultes qui dispensent de la reconnoissance. Pendant ma route , mon esprit se repaissoit de l'éclat de ma grandeur future ; & je jugeois par la Bossiere de la trempe du cœur de son ami. Rempli de songes agréables , j'arrive dans la Capitale , où mon premier soin fut d'aller rendre visite au Caissier , homme dur , qui s'affligeoit du bien qu'il voyoit faire. Il me compta en grondant la somme que je demandai. Le lendemain , à mon réveil , je vis arriver un Tailleur que je n'attendois pas ; & j'eus bientôt une garde - robe complete.

Ma parure me donna une confiance qui ne m'étoit pas naturelle ; je parlai bientôt sans penser. Occupé de l'élégance de mes habits , j'en espérois plus.

que de mes talens : mais heureusement je me familiarisai bientôt avec eux ; & la comparaison que je fis des sots richement vêtus avec le mérite enguenillé , me convainquit qu'il n'y avoit aucune identité entre un homme & ses habits. Quelquefois , en songeant à mon pere , j'étois étonné quelle distance la fortune a mise entre un vieux Major végétant dans son Village , & le protégé d'un Financier.

Avant de me présenter à Montdor , j'eus la précaution de m'informer de son caractère ; & voici ce que j'en appris. Les parens de Montdor essayèrent de lui donner une éducation conforme à leur immense fortune. Ils crurent ne pouvoir mieux corriger les vices d'une Nature grossiere & rebutante , qu'en confiant son instruction à des Maîtres sévères. Cette masse informe fut mise au rang de ces victimes qu'on immole dans les Colleges pour le salut de tous ; des châtimens multipliés

multipliés lui inspirerent une aversion invincible pour les Sciences & ceux qui les cultivent. Les premières impressions sont les plus durables ; & Montdor préfère encore aujourd'hui la société des fripons qui le flattent , au commerce des Savans qui humilient sa vanité. Le nombreux bataillon qui est à sa solde porte la livrée de la sottise. J'ai éprouvé que ce goût ne lui est pas particulier. La plupart des hommes en place montrent qu'ils en sont indignes par le mauvais choix qu'ils font de leurs subalternes. Voilà pourquoi tout va mal ; il n'y a que l'homme supérieur qui sente le besoin du secours d'autrui.

Je remarquai dans la suite que Montdor étoit un mélange de grandeur & de petitesse. L'homme du matin n'est point l'homme du soir ; il semble qu'il y ait en lui deux natures. Dominé par l'humeur , il outre par caprice le bien que les autres font par

réflexion ; avare & prodigue , agreste & poli , incrédule & superstitieux , Spartiate & Sybarite , il s'abandonne sans frein au goût du moment. On ne peut établir de système pour s'insinuer dans son cœur ; toute route en écarte , toute route y conduit. On lui plaît par le ridicule , & quelquefois par des perfections. Le sot qui l'amuse est toujours préféré au sage qui l'instruit. Si l'on est complaisant , on passe pour flatteur ; si l'on combat ses opinions , on révolte son orgueil ; enfin , son cœur est un dédale où l'on erre sans fil & sans guide. Au reste , cet être singulier a un fond de raisonnement qui étonne les plus éclairés. Quelquefois il disserte avec autant de force que de précision ; Logicien exact ; il démontre que celui qui fait penser & analyser , ne dirige pas mieux ses affections.

Montdor dans sa jeunesse avoit eu du goût pour la profession des armes.

Il endossa la cuirasse ; mais les fatigues qu'il essuya dans une revue le dégoûtèrent de ce pénible métier. Ce fut par un reste de ses inclinations belliqueuses qu'il passa de la poussière du camp dans le tumulte des affaires ; & ne pouvant être Conquérant , il se fit Pirate Financier , pour exercer son courage sur les malheureux qui lui étoient subordonnés.

Ses associés reconnurent bientôt en lui l'assemblage des talens utiles. Montdor , fustigé dans les Collèges , berné dans les garnisons , fut regardé comme une intelligence descendue du Ciel sur la terre pour veiller à la régie. Son extérieur rebutant écarta les importuns ; les ordonnances , qui n'infligeoient que des peines comminatoires , eurent une rigoureuse exécution. Aucun citoyen en contravention n'eut l'intrépidité d'affronter sa présence pour fléchir sa sévérité : le mot de *grâces* , disoit-il , devoit être

rayé des Dictionnaires. L'entrée de sa maison , ou plutôt de son Palais , étoit interdite à ces infortunés , qui ayant manqué leur route ont besoin d'un protecteur pour ramper dans de vils emplois ; il suffisoit d'être malheureux pour essuyer ses mépris.

Je lui fus enfin présenté : son abord glacé, son regard farouche me pétrifierent ; & frappé de son extérieur difforme , je cessai de croire que tous les hommes étoient l'image de la Divinité. Tandis qu'il lisoit la lettre de son ami , il me lançoit de temps en temps des regards foudroyans. Après un moment de silence, il sortit de sa taciturnité , & me dit avec une voix de Stentor : Savez-vous danser ? vous avez fait gauchement la révérence. Cette apostrophe humiliante me surprit dans la bouche d'un homme à qui la Nature ingrate avoit refusé tous les dons de plaire , & qui étoit trop mal conformé pour avoir profité des secours de l'art.

Montdor avoit la manie d'être le Précepteur des hommes. C'est toujours le plus riche & jamais le plus sage qui donne le ton dans chaque société. Il s'offrit à se charger de mon éducation, & à secouer cette rouille provinciale dont les yeux sont offensés dans la Capitale. Rien n'y choque davantage que de voir un Allemand ou un Anglois qui a la maniere de son pays. Je vous offre ma table, me dit Montdor ; profitez - en jusqu'au retour de mon ami : c'est le moyen de vous former promptement. Aimez-vous les Spectacles ? il faut aller à la Foire. La Comédie Française & l'Opéra ne sont pas faits pour affecter des organes de Province.

Je fus surpris que la Bossière & Montdor, si différemment organisés, fussent amis. D'où peut naître l'union de l'être le plus disgracié de la Nature avec ce qu'elle a formé de plus parfait ? Par quelle magie le sot est-il lié

avec l'homme instruit , & le fripon protégé par l'homme de bien ? Leur union avoit des motifs différens. La Bossiere jouissoit de sa supériorité , & il s'amusoit des ridicules de Montdor : c'étoit sa passion honteuse. Cet attachement ressembloit à celui des femmes pour leur sapajou. L'amitié de Montdor étoit l'ouvrage de la vanité : il étoit flatté d'être l'ami de l'ami des hommes , & se persuadoit que cette liaison le mettoit en communauté de gloire avec lui.

Mon cœur révolté de son air farouche se refusoit à ses bienfaits. Je sentis l'importance de vaincre mon antipathie , & le lendemain je me rendis au banquet. On fait l'ennui qui naît de l'étiquette toujours scrupuleusement observée par les singes de la grandeur. La meilleure table est celle où la gaieté assaisonne les mets , on y digere en mangeant. Je vis un troupeau d'esclaves accablés de leurs

chaînes , qui tous se félicitoient de leur liberté. Une égalité de sottises les rend toutes supportables. On se jeta sur des lieux communs qu'on traita avec un ramage que chaque société appelle *le bon ton* , & qui rarement est celui du bon sens. Je fus surpris de me voir à une table dont chaque Province étoit tributaire. C'étoit pour Montdes qu'on vendangeoit au Cap , en Hongrie & dans les Isles de l'Archipel ; c'étoit pour provoquer son appétit glouton , qu'on pêchoit des truites dans le lac de Geneve & des carpes dans le Rhin. Je ne sais pourquoi les enfans de Plutus étalent tant de luxe dans leurs festins. L'expérience devroit leur avoir appris que les bienfaits qui se digerent ne font que des censeurs & des ingrats.

Quelques Parasites effrontés s'arrogeoient le privilege de rompre le majestueux silence imposé par le respect : la rapidité de leurs questions ne laissoit

point le temps de leur répondre. Quand on croit les tenir à Paris, ils sont déjà à Pékin. Après s'être extasiés sur la magnificence du Maître & sur l'art de son Cuisinier, on agita si Homere & Newton avoient autant rendu de services à l'humanité que les recherches de Marcialo, Auteur du Cuisinier François; si un bon estomac n'étoit pas préférable à une tête bien organisée. J'entendis justifier Domitien, qui proposa gravement au Sénat de délibérer sur la maniere d'affaïsonner un turbot; & il fut décidé, par acclamation, qu'un Empereur occupé de procurer aux hommes les moyens de vivre délicieusement, étoit bien plus digne de régner que celui qui les fait égorger.

Une vieille Sibylle, dont les traits étoient aussi flétris que le sentiment, présidoit aux Orgies. Une morgue insultante lui tenoit lieu de dignité : elle ne sourioit qu'avec dédain; & la
crainte

crainte qu'elle inspiroit lui attiroit l'extérieur du respect qu'elle recevoit comme un aveu de sa supériorité. Mécontente de n'être plus jeune , elle auroit dû s'en consoler , par le souvenir qu'elle n'avoit jamais été ni belle ni jolie : elle se vengeoit de l'indifférence des hommes par le plaisir d'en médire. Quoiqu'elle eût perdu toutes ses dents à la table de Montdor , on eût cru qu'elle les avoit toutes , à en juger par les vives morsures qu'elle faisoit au prochain. Cette impérieuse Sultane avoit sur la Bosphore un empire fondé sur un amour de soixante ans.

Ce n'est pas que le hasard ne jettât dans cette foule quelques gens de mérite , qui par un oubli d'eux-mêmes venoient brouter à ce ratelier. Ce fut là que je fus étonné de voir le sage Helvidius , qui transfuge du camp de Plutus , s'étoit rangé sous les étendarts de la Philosophie. Cette désertion

avoit semé un scandale général parmi une Nation dégradée par le luxe. C'étoit un triomphe réservé jusqu'alors à la Religion de nous montrer des hommes , déposant pour elle le glaive & la pourpre , se vêtir d'un sac , & dormir sur la cendre. Helvidius donna le premier exemple d'un Publicain fatigué des caresses de la fortune. Je fus son ami & son protégé ; ainsi ce n'est point à moi à lui reprocher quelques écarts d'une Philosophie qui égara son esprit sans jamais altérer la trempe de son cœur. Je ne me souviens que de ses bienfaits.

Une femme bien différente de Madame Sibylle me parut digne du plus noble attachement. C'étoit Madame le Doux , qui sans être belle n'avoit rien de commun : elle avoit de ces traits qui frappent également dans leur printemps & leur automne. C'étoit une plante qui avoit un peu dégénéré.

par le vice du fol. Son goût, toujours subordonné au caprice du Maître, ne lui laissant que le mérite d'une Esclave obéissante & docile, elle li-
soit dans les yeux de Montdor avant
de se déterminer à l'épanouissement
ou à la gravité. L'excès de sa com-
plaisance faisoit douter qu'elle eût un
caractere à elle : bonne & compatif-
sante, mais trop paresseuse pour agir,
elle se bornoit à plaindre ceux qu'elle
pouvoit soulager. Son indolence na-
turelle la rendoit semblable à tous ces
êtres inutiles qui, accablés sous le
poids de leur or, usurpent le ti-
tre de gens de bien, parce qu'ils
n'ont jamais été provoqués au crime
par le besoin. Ses défauts avoient
produit plusieurs de ses vertus. Son
ame languissante n'avoit point assez
d'énergie pour haïr, & elle étoit
trop indifférente pour médire. Son
esprit naturel & cultivé pouvoit inf-
truire bien des Savans lettrés : mais

circonspecte & modeste , elle sembloit rougir de ses lumieres. Il falloit la surprendre pour lui arracher le secret de son mérite.

Un Provincial , qui n'est point encore infecté de la contagion de la Capitale , est bien plus disposé à saisir les nuances de chaque caractere , que ces hommes qui , toujours agités dans le tourbillon , ont renoncé à la faculté de réfléchir : tout ce qui peut les arracher à l'ennui leur devient précieux ; mais celui qui attend sa destinée d'autrui a besoin de tout son discernement , pour ne pas prostituer ses affections à des Idoles insensibles & trompeuses. Le talent d'un protégé est de bien étudier les vertus & les faiblesses de son Protecteur.

Mon existence devenoit chaque jour plus pénible : je donnois chaque jour de l'embonpoint à mon corps fatigué ; de l'abondance ; tandis que mon esprit , condamné à la diete , tomboit :

dans la langueur & le dépérissement. Rien n'est si contagieux que la sottise. Je tombai dans un engourdissement, où je croupis pendant deux mois. Montdor, occupé des intérêts de son appétit ou du soin de sa digestion, avoit oublié que j'étois son protégé. Une lettre de la Bossière le tira de cet assoupissement léthargique; il me fit appeler dans son cabinet pour me prévenir qu'il falloit le suivre dans sa tournée. Le bien de l'Etat, me dit-il, exige que j'aie à faire pendre une troupe de scélérats qui ont eu l'atrocité de fumer du tabac étranger. C'est moi que ma Compagnie ordinairement choisit pour ces exécutions d'éclat. Je pars pour mettre un frein à ce brigandage : si l'on ne réprimoit tant d'excès, il faudroit renvoyer tous nos Cuisiniers. C'est une belle occasion pour vous former au métier !

Saisi d'une secrète horreur, je me

regardai dès ce moment comme le complice d'un homme qui alloit infliger des peines rigoureuses pour des fautes légères. Enfin , au jour marqué , nous montons dans un char-de-triomphe , d'où nous ne descendîmes que pour faire dresser des potences & des échafauds. Le nom de Montdor , qui nous avoit précédés dans Rheims , y avoit répandu la consternation : il n'avoit ni hache ni glaive ; mais , à son air farouche , on le prit pour le Sacrificateur public. Le lendemain , en traversant la salle , je fus arrêté par une Dame & quatre petits enfans en deuil , qui me supplierent d'intercéder pour eux. Une douleur majestueuse déceloit la noblesse de son ame & de son origine. Je lui demandai le motif de sa démarche ; & elle me répondit en sanglottant : « Hélas ! le pere de ces qua-
 » tre infortunés , dont le plus âgé n'a
 » que sept ans , est menacé d'un sort
 » rigoureux pour avoir arraché des

» mains des Employés deux de ses
 » Vassaux ; l'abus de son courage le
 » rend coupable ; je le fais : mais il
 » est d'un âge & d'un rang qui mé-
 » ritent quelque indulgence ; & je viens
 » offrir toute ma fortune pour ra-
 » cheter un mari précieux à son
 » épouse , & un pere nécessaire à ses
 » enfans ». Je n'osai me charger d'of-
 frir ce spectacle touchant à un homme
 inaccessible à la pitié ; mais je con-
 seillai à cette noble affligée d'attendre
 Montdor sur son passage.

Je remontai pour annoncer à Mont-
 dor qu'un de ses chevaux étoit ma-
 lade. A cette nouvelle , je le vis ca-
 pable d'attendrissement ; & l'émotion
 qu'il éprouva me fit bien espérer pour
 la petite famille. Il s'habille , & des-
 cend pour aller visiter l'animal chéri.
 Il est investi au bas de l'escalier par
 ce groupe d'infortunés , qui se jettent
 à ses pieds les arrosent de leurs lar-
 mes. La maison retentit de leurs

gémissemens : « Rendez - nous notre » pere , s'écrient - ils ; foyez notre » bienfaiteur ; donnez - nous une se- » conde vie ». Le Peuple assemblé partageoit leur infortune. Montdor lit leur supplique ; & après avoir lancé sur eux un regard farouche , il eut la barbarie de répondre : « Madame, je » n'ai qu'une chose à vous dire ; vo- » tre mari sera pendu ». Aussi-tôt il s'esquive pour ne se laisser point surprendre par la pitié , ou pour se soustraire à l'indignation publique. L'épouse anéantie tombe en défaillance ; ses enfans baignent son sein de leurs larmes ; leurs cris déchirent tous les cœurs : & sans être complices des fautes de leur pere , ils partagent d'avance l'horreur de son supplice. Je tâche de rappeler la mere à la vie ; & ma sensibilité me rend presque immobile. Montdor , instruit que j'avois la foiblesse de m'attendrir sur le malheur de ceux qu'il venoit

d'outrager , me fit appeller. La douleur peinte sur mon visage étoit la censure de sa férocité : il s'en aperçut avec indignation ; & outré de ma foiblesse , il me dit : « Je ne vous » crois pas propre à l'état que vous » voulez embrasser ; il vous sied mal » d'éprouver la pitié pour les autres , » quand vous en avez besoin pour » vous - même : c'est la vertu des » gueux & des dupes ; elle n'a enri- » chi personne : je vous crois tout » au plus propre à faire un Philoso- » phe , espece que je méprise trop » pour que nous vivions long-temps » ensemble. Je pourrois vous ren- » voyer par le Coche : mais voilà » cent louis ; prenez la poste , c'est le » moyen de mettre promptement un » intervalle entre vous & moi ».

J'eus la bassesse de recevoir un bienfait d'un homme que je mésestimois. L'excès du malheur est d'avoir besoin d'être protégé des hommes

dont on rougiroit d'être le protecteur : je m'y déterminai par un motif généreux. Je formai le dessein d'employer cette somme à obtenir la grace du Gentilhomme dont la famille affligée avoit excité ma pitié, & causé ma disgrâce. J'en contai l'histoire à plusieurs personnes titrées , qui le plaignirent au lieu d'agir. Détrompé de leurs promesses, j'eus recours à une de ces femmes qui vivent du produit de leurs charmes, & qui par habitude compatissent aux foiblesses humaines : je lui comptai cent louis, & j'obtins l'élargissement du Prisonnier.

Satisfait d'avoir essuyé les larmes d'une famille affligée , je retournai dans la basse Bretagne, où j'embrassai un régime frugal préférable aux ennuis de la satiété. Mon pere, fâché de cet état d'inertie , ne me permit point de croupir dans l'obscurité. On peut dans ma Province embrasser le commerce sans renoncer aux privileges

de la Noblesse : mon pere me proposa l'exemple de plusieurs de mes ancêtres qui avoient trouvé dans le nouvel hémisphere la fortune qui les fuyoit dans leur Patrie. Il vaut mieux, me dit-il, amasser du bien aux extrémités de l'Asie, que de vivre indigent en Europe. Je connois particulièrement le Capitaine Vander - Grofman, Hollandois d'origine & Négociant de profession : il est officieux ; je vais vous recommander à lui, l'engager à vous servir de pere ; & j'aurai la consolation de vous voir marcher d'un pas rapide à la fortune, si vous suivez ses conseils & ses exemples.

Les adieux ne suivirent pas de loin la proposition. Mon pere fit un dernier effort : je partis pour me rendre au Port de l'Orient avec une somme de six cents livres. Abandonné, pendant ma route, à moi-même, je faisois des réflexions de toute espece : « Te voilà donc, pauvre Prosper, me

» disois-je ; te voilà donc abandonné
 » à toute l'inconstance du sort ; & six
 » cents livres que tu vas confier à un
 » Pirate Hollandois vont être défor-
 » mais la base de tes espérances. Un
 » pere, dont le nom seul t'arrache des
 » larmes , consent à cette séparation :
 » jeune , sans expérience , sans amis &
 » sans parens , tu vas t'exposer dans
 » des Pays lointains , où la fortune
 » perfide ne semble faire un petit
 » nombre d'heureux que pour en at-
 » tirer un plus grand dans les préci-
 » pices creusés par l'avarice & l'ambi-
 » tion » ! Des réflexions différentes dé-
 » truisoient les premieres. « Eh ! quoi ?
 » disois-je , je chéris une Patrie où le
 » mérite indigent est en butte au mé-
 » pris , où la médiocrité des biens est
 » un vice de convention dont on ne
 » peut trop se laver. La fortune est
 » une Courtisane qui recherche la
 » jeunesse ; & je suis dans un âge où
 » l'on peut y prétendre ».

C'étoit ainsi que de vaines illusions ; de brillantes chimères sembloient éloigner des peines trop réelles. L'envie de contenter une curiosité avide de tout voir & de tout connoître , acheva de rendre le calme à mes sens agités. J'arrive à l'Orient ; je m'informe où demeure le Capitaine Vander - Grofman : on me conduit dans une taverne ; je monte dans une chambre enfumée , où la foible clarté de quelques vitres cassées me laisse appercevoir un homme à triste figure , vêtu d'une étoffe aussi grossière que sa personne : une très-petite perruque d'un jaune blanc accompagnoit de loin ses joues enflées & rubicondes. Ses regards farouches s'élançoient par intervalles à travers des sourcils d'une monstrueuse épaisseur , comme les éclairs entr'ouvrent le nuage qui les enferme. Malgré le tourbillon de fumée qui s'exhaloit de sa pipe , l'on appercevoit sur son front l'empreinte

de l'usure & de la mauvaise-foi. Les traits de son visage sembloient être des piéces rapportées : son attitude & ses ajustemens étoient grotesques ; un gros flacon de biere étoit à ses pieds. Je l'aurois observé avec des yeux ironiques , si mon Guide ne m'eût prévenu que c'étoit le Capitaine Vander-Grosman ; je le salue en tremblant ; à peine daigna-t-il me regarder. Il me dit brusquement de m'asseoir , déca- cheta la lettre de mon pere ; la lut sans cesser de fumer ; & se tournant ensuite vers moi , comme pour m'examiner : « J'aurai soin de vous , mon » enfant » , me dit-il d'un ton familier qui m'humilia presque autant que sa figure m'avoit effrayé : « Je connois » votre pere ; nous sommes amis de » puis long-temps , il peut se reposer » sur moi. Heureusement pour vous , » nous allons dans un Pays où la vie » est peu dispendieuse , & les pierres » précieuses sont à qui veut les ra-

» masser ». Ici, M. le Capitaine, se redressant sur son escabelle, ajouta gravement : « Je suis destiné par leurs Haut-
 » tes-Puissances à fournir des grains
 » aux Garnisons de l'Isle de Ceylan ,
 » à Ponto de Galle, Colombo-Manar
 » & Suffana - Patan. J'entrevois que
 » nous ferons de bonnes affaires , si
 » je ne suis pas examiné de trop près.
 » Préparez - vous à partir au plutôt :
 » adieu ».

Je sortis promptement , & fort étonné de l'espece d'ami que s'étoit fait mon pere , & fort scandalisé du Mentor qu'il m'avoit donné ; j'étois occupé à faire des emplettes nécessaires ; lorsque je rencontraï chez un Fripier un homme qui se débarrassoit d'une garde-robe mesquine & superflue, pour se pourvoir du nécessaire. Quelle fut ma surprise de reconnoître Pangrapho que j'avois laissé à Paris dans une médiocrité honorable ! Cultivateur des champs du génie , il

n'avoit moissonné que des lauriers ; & quoique modeste , il avoit trop de fierté dans l'ame pour mendier des Protecteurs. « Vertueux ami , me dit-il , » depuis que nous sommes séparés , » j'ai consacré mes veilles à perpé- » tuer la mémoire des Ministres & des » Héros. Quoique dispensateur de » l'immortalité , je me suis vu sans » cesse exposé à mourir de faim. Les » enfans des Héros croient assez va- » loir par eux-mêmes , sans être étayés » du mérite de leurs aïeux. Un Grand , » au lieu de se féliciter de voir remuer » les cendres de celui dont il tient le » jour , redoute la voix de l'Histoire » comme un témoin qui dépose con- » tre lui , parce qu'alors on compare » ce qu'il est avec ce qu'ont été ses » ancêtres. Quand votre départ m'eut » privé des ressources de votre ami- » tié , je me retirai dans l'ombre d'un » Fauxbourg , où , sevré du commun » des Vivans , je veillai pour célébrer :

les

» les Morts. C'est - là qu'assujetti à un
 » régime austere, j'ai appris à domp-
 » ter mon estomac rebelle : j'ai calmé
 » les importunités, en l'assujettissant à
 » une diete qui eût été aussi méri-
 » toire que celle des Solitaires de la
 » Thébaïde, si elle eût été aussi vo-
 » lontaire. Helvidius versoit quelque-
 » fois sur moi ses bienfaits ; mais ,
 » honteux de les recevoir parce que
 » je ne pouvois lui être utile , je lui
 » dissimulois mes besoins pour mettre
 » un frein à sa générosité. Mes essais
 » me donnerent quelque célébrité sans
 » me donner du pain. J'ai reconnu
 » trop tard qu'il vaut beaucoup mieux
 » vendre des Livres que d'en faire.
 » Tous les Auteurs de la Capitale, en
 » réunissant leur fortune , je ne dis
 » pas leurs dettes, ne pourroient pas
 » pas essuyer la comparaison avec un
 » seul Libraire. L'Ecrivain n'est sou-
 » tenu dans la carrière que par l'es-
 » poir de l'immortalité. Réprouvé sur

» la terre, il seroit un élu dans le Ciel ;
 » s'il apprenoit à souffrir sans mur-
 » murer. Pour moi , j'ai formé le des-
 » sein de passer aux Indes , où je
 » compte écrire l'histoire de quelque
 » Nabab que je ferai descendre de Se-
 » lostris ».

« Vous avez cultivé ; lui dis - je ,
 » un champ bien stérile ; il faut pré-
 » férer le coloris de l'imagination , &
 » même les écarts , au ton grave &
 » sévère de l'Histoire. Son flambeau ,
 » qui brille pour éclairer , n'est qu'une
 » lueur importune qui fatigue les yeux.
 » Quels sont les Grands & les riches qui
 » sentent le besoin de l'instruction ? La
 » plupart sont si ignorans , qu'ils ne
 » savent pas même qu'ils ne savent
 » rien. Mais puisque vous allez cher-
 » cher des ressources aux Indes , je
 » serai flatté de partager ma petite
 » fortune avec vous ».

« J'ai conçu , répondit-il , cet utile
 » projet ; mais je manque de moyens

» pour l'exécution : on me demande
 » cinq cents livres pour le passage.
 » Au défaut d'argent , j'ai offert à
 » Vander-Grosman un Manuscrit pré-
 » cieux : il m'a répondu avec dédain
 » qu'en fait de littérature , il ne con-
 » noissoit que les lettres de change ;
 » qu'il préféreroit une livre de poudre
 » d'or à toutes les Bibliothèques du
 » monde ; qu'il n'achetoit de Manuf-
 » crit que pour allumer sa pipe , ou
 » pour des usages encore plus vils.
 » En l'entendant prononcer ces blas-
 » phêmes littéraires , je compris qu'il
 » falloit renoncer à tous les Nababs
 » de l'Inde , & retourner à Paris ven-
 » dre ma sueur & mes veilles à quel-
 » que Libraire assez indulgent pour
 » m'accueillir ».

L'impossibilité de l'avoir pour mon
 compagnon de voyage me fit regret-
 ter de n'être pas riche : j'étois mécon-
 tent de voir un homme de mérite
 manquer de tout dans sa Patrie , &

privé encore de moyens pour aller
cacher ses miseres au fond de l'Asie.
Je partageai avec lui ce que Vander-
Grosman m'avoit laissé : notre sépa-
ration nous arracha des larmes. « Ah !
» me dit-il en m'embrassant , si je sa-
» vois faire un soulier ou manier le
» rabot , jamais la Littérature. . . .
» Adieu ».





CHAPITRE PREMIER.

Rencontre agréable. Embarquement.

Première entrevue des Philosophes.

MA première entrevue avec mon nouveau Protecteur Vander-Grosman, me faisoit croire que nous serions bientôt abandonnés à la discrétion des vents, sur lesquels ma fortune me paroissoit aussi bien établie que sur la protection du Capitaine. J'avois ramassé quelques livres pour entretenir le goût des Sciences , & dissiper l'ennui que je comptois essuyer avec des hommes qui ne parloient ni françois ni bas-breton. J'ignorois que la Providence , qui ne nous laisse jamais sans consolation , m'avoit destiné pour Compagnons deux Raisonneurs infatigables , & très-propres à distraire un malheureux du spectacle de ses miseres.

Je me promenois sur le rivage, au moment où le soleil quittoit notre hémisphère, où la nuit commençoit à déployer ses voiles du côté de l'Orient. Le triste murmure des flots qui venoient se briser à mes pieds, invitoit à rêver. L'éloignement de ma famille, aussi respectable qu'indigente, les périls du voyage, l'incertitude de ma fortune & de l'intégrité de mon Mentor, faisoient naître des idées fort lugubres. Mon esprit étoit agité par la crainte, comme la mer par les vents, lorsqu'une jeune personne, qui avoit une taille de Nymphé, s'avança vers le lieu que j'avois choisi pour méditer. Sa démarche étoit grave & majestueuse, ses mouvemens, son maintien étoient l'expression de l'inquiétude & de la douleur. Mon ame en fut émue; & je sentis pour elle un intérêt aussi vif que subit. Il y avoit peu d'intervalle de cet intérêt à l'amour; il y en eut encore moins de l'amour aux préten-

tions bien ou mal fondées qui lui servent d'aliment.

Quoique peu versé dans la connoissance du cœur humain ; je me persuadai qu'une femme livrée à la douleur regarde avec complaisance celui qui veut la consoler, & quelquefois même récompense ses soins d'un peu de tendresse. Je me rappelai l'aventure de la Matrone d'Ephèse, & je me crus une éloquence aussi persuasive que celle du soldat. Rempli de ces idées, j'aborde la charmante inconnue avec une timidité remplie de respect, d'admiration & d'une certaine espérance. — Pardonnez, lui dis-je, aux mouvemens d'un cœur né sensible, une indiscretion que les circonstances semblent excuser. Témoin de vos soupirs, je n'ai d'autre projet que d'en tarir la source.

« Généreux Etranger, me dit-elle d'un ton mal assuré, je pardonne à votre hardiesse en faveur du sentiment qui

» vous fait partager ma douleur ; je
 » crois appercevoir dans vos yeux la
 » sérénité de la candeur , & dans vo-
 » tre langage celui de la bienséance :
 » mais plus je vous vois compatissant ,
 » plus je m'affermis dans le dessein
 » de vous épargner le triste récit de
 » mes peines : le remede est dans la
 » patience ; & votre âge , qui n'est
 » point fait pour elle , vous permet-
 » troit-il d'être long-temps sensible à
 » des malheurs qui vous sont étran-
 » gers ? — L'homme bien né , repris-
 » je , trouve en lui-même la récom-
 » pense de ses bienfaits : je n'ose vous
 » demander une confiance entière ; je
 » dois la mériter par mes soins , &
 » j'aspire uniquement aux moyens d'y
 » parvenir. Daignez croire, Madame ,
 » que les sentimens que vous m'ins-
 » pirez & le zele qui m'anime , ne
 » peuvent faire ni des insensibles ni
 » des ingrats. Je resterois plus dou-
 » loureusement affecté de votre réserve,
 que

„ que je ne puis l'être du récit des
 „ événemens qui font couler vos lar-
 „ mes. Usez de toute la prudence que
 „ vous croirez nécessaire : mon âge
 „ l'exige ; & le malheur de n'être pas
 „ connu de vous , est un nouveau
 „ motif de circonspection. J'ambi-
 „ tionne de m'associer à vos malheurs
 „ avant que les mers nous séparent ,
 „ avant que je porte sous un autre
 „ hémisphère le souvenir éternel de
 „ vos charmes , & le désespoir d'être
 „ éloigné de vous ».

Cette déclaration , assez semblable
 à celle qu'on voit dans tous les Ro-
 mans , & qui n'avoit rien d'outré
 dans la situation d'esprit où je me
 trouvois , fit impression sur celle qui
 m'avoit captivé à si peu de frais : elle
 parut s'intéresser à mon sort , & vou-
 loir être instruite des motifs de mon
 voyage ; ils n'étoient gueres mieux
 fondés que ceux de mon amour. Je
 lui dis que ma soumission aux volontés

de mon pere me déterminoit à partir pour Ceylan , où l'on me faisoit espérer une fortune brillante. Je ne cessois , en parlant , d'observer mon aimable Inconnue , dont la timidité & l'émotion rendoient les graces plus touchantes. Un voile léger déroboit foiblement à mes yeux la délicatesse de ses traits , & laissoit entrevoir un ensemble capable d'attendrir le plus misanthrope. J'apperçus que mon récit avoit augmenté son trouble. Je la pressai de m'en expliquer la cause.

« Ah ! dit-elle en soupirant , c'est là
 » Ceylan ! c'est dans quelque partie
 » du monde , peut-être plus éloignée
 » encore , que j'irai chercher celui
 » dont je ne dois & ne puis être sé-
 » parée, Les dangers que j'ose affron-
 » ter seront la punition d'un crime
 » involontaire : ils calmeront son
 » ame abusée ; ils lui attesteront ma
 » tendresse & mon innocence ; & s'ils
 » ne produisent pas les effets que j'en

» attends , mon exemple apprendra
 » ce qu'une femme fiere & délicate
 » est capable d'entreprendre quand
 » on s'efforce de l'avilir par des
 » soupçons injurieux ».

« Eh ! quoi ! repris-je avec transport ,
 » le Ciel m'offriroit-il dans ce pénible
 » voyage la plus douce des consola-
 » tions ? me favoriseroit-il assez pour
 » partager mes instans avec ce que
 » la Nature a de plus parfait ? Que
 » ma destinée seroit belle , si je ne la
 » devois à vos malheurs ! Voilà sans
 » doute cette fortune brillante qui
 » m'étoit annoncée : j'en jouis dès-
 » à présent. Je trouve dans vos yeux
 » les trésors dont Vander - Grosmann
 » m'a parlé. Ce que j'avois cru quel-
 » quefois une chimere se réalise au-
 » jourd'hui ; mes vœux sont remplis ,
 » & mon ame. . . . — Ah ! vertueux
 » jeune homme , interrompit la belle
 » Infortunée , ne vous laissez point
 » séduire par des espérances frivoles ;

„ que puis-je faire pour vous ou
 „ pour moi dans l'état où je suis ?
 „ L'intérêt de mon honneur exige &
 „ s'oppose à la fois à l'exécution de
 „ ce trajet effrayant. Les raisons de
 „ l'entreprendre, combattues par cel-
 „ les qui m'en découvrent les suites,
 „ me laissent dans une indécision
 „ cruelle. Dieux ! quelle extrémité !
 „ Je cherche à détruire d'injustes pré-
 „ ventions, & je m'expose aux ris-
 „ ques d'en faire naître de nouvel-
 „ les ; & les efforts que je fais pour
 „ me justifier, donnent de nouvelles
 „ armes à la malignité de la censure,
 „ Inconnue en ces lieux, rien ne
 „ parle en faveur de mon innocen-
 „ ce : dois-je me livrer à ces hom-
 „ mes grossiers, qui méprisent & ou-
 „ tragent celles qui n'ont pour dé-
 „ fense que leur vertu ? Le hasard
 „ m'en a déjà fait rencontrer de cette
 „ espece, dont je n'ai pu savoir le
 „ nom ; mais dont les traits, con-

» servés dans ma mémoire , rallument
 » encore mon indignation. Son ame
 » basse ne pouvoit s'élever comme la
 » vôtre au sentiment de la pitié : il
 » ne voyoit dans les soupirs qui vous
 » ont attendri qu'un titre de plus
 » pour m'avilir. Ce n'est point assez
 » du poids de mes douleurs , du soin
 » de me justifier ; je dois encore évi-
 » ter les traits dont la malignité pu-
 » blique accable l'infortune : c'est
 » un devoir indispensable dans un
 » siècle où les démarches les plus
 » honnêtes subissent tant d'interpré-
 » tations odieuses. J'en ai fait la
 » triste expérience ; & l'idée de me
 » trouver seule , sans ressource , sans
 » protection , jette dans mon ame le
 » trouble & la frayeur ».

La belle Infortunée , en se plai-
 gnant d'être sans appui , avoit sans
 doute oublié que je lui avois offert
 mes secours. « Rassurez - vous , lui
 » dis je ; le monstre dont la férocité

» n'a point été adoucie par vos
 » charmes est le rebut de la Nature ».
 » — Je connois mieux les hommes ,
 » repartit - elle ; le mérite sans éclat
 » & la vertu malheureuse n'ont point
 » encore acquis le droit de leur en
 » imposer : il semble qu'esclaves de
 » la fortune , ils se fassent un devoir
 » d'adopter ses caprices. Vous êtes né
 » vertueux. Votre cœur connoît l'in-
 » dulgente & est sensible à la pitié :
 » mais quel autre que vous respectera
 » ma douleur ? On me soupçonnera
 » d'inconduite , pendant que mon ame
 » en proie au désespoir ne redoute
 » que la honte attachée au crime &
 » aux foiblesses ; il ne me reste que le
 » courage de saisir tous les moyens
 » pour cesser de paroître méprisable
 » à l'objet de ma tendresse. Je n'au-
 » rois point de combats à soutenir ,
 » si j'étois moins tendre ou plus cou-
 » pable ». En achevant ces mots , elle
 répandit un torrent de larmes , & les

mouvemens expressifs de sa douleur acheverent ma défaite. Je n'avois vu que des femmes d'une beauté médiocre ; le déplorable sort des Héros de Roman m'avoit appris à me défier des plaisirs que l'Amour promet : mais que les larmes d'une femme aimable sont puissantes ! que la pitié qu'elle inspire est tendre ! Mon cœur trouvoit un secret plaisir à partager les disgraces de l'Inconnue , & ce sentiment me faisoit croire que l'Amour naîtroit de la reconnoissance. Les fonds qui devoient me faire vivre au bout du monde étoient si bornés , que je ne pouvois en retrancher sans m'exposer aux plus pressans besoins : mais l'Amour & la Raison ont un langage bien différent. J'offris d'entrer dans les dépenses de l'embarquement : j'appuyai mes offres de toutes les raisons que me dictoit la tendresse. Je tâchai de rassurer sa délicatesse alarmée : un certain air de langueur , joint

à l'empressement d'obliger, donnerent
 à mes paroles le pouvoir de suspen-
 dre ses larmes. « Je bénis, dit-elle,
 » l'instant où j'ai pris la résolution
 » de vous déposer une partie des se-
 » crets qui déchirent mon cœur. In-
 » certaine si votre générosité seroit
 » égale à ma confiance, je hasar-
 » dois une démarche que la nécessité
 » seule rend excusable, & que votre
 » vertu justifie. Un Génie bienfaisant
 » vous a conduit sur ce rivage, où
 » je trouve en vous un bienfaiteur
 » sensible & compatissant : daignez
 » être mon guide dans une course
 » pénible, vous jouirez de la douce
 » consolation d'avoir protégé l'in-
 » nocence, & de réparer des maux
 » que l'aveugle prévention & des de-
 » hors trompeurs ont produits. La
 » bonté de votre cœur aide à me
 » rassurer sur votre âge & sur ma
 » confiance ».

Je ne me bornai point à la consoler

en Amant généreux. J'essayai de la rassurer en homme éclairé sur l'avenir, quoique je ne fusse gueres mieux instruit de ce qu'elle desiroit que de ce qui devoit arriver. Jamais on ne parla plus affirmativement d'une chose incertaine ; j'ignore si j'eus le talent de la persuader : mais j'alliai à ma foiblesse une ombre de vertu, en confondant l'impression qu'avoient fait sur moi ses malheurs & ses charmes.

Je ne m'appercevois point que la nuit eût répandu autour de nous sa triste obscurité. J'étois éclairé du flambeau de l'Amour ; & j'aurois continué l'entretien , si la Dame ne l'eût interrompu par des adieux auxquels je répondis avec une émotion & un embarras qui forment l'éloquence des Amoureux : heureusement l'obscurité lui déroba mon désordre. Elle ne voulut pas me permettre de l'accompagner à la Ville , & me promit de se trouver au même endroit le lendemain à la même

heure. J'arrive triste & rêveur à mon auberge , bien résolu de suivre une aventure dont mille circonstances augmentoient l'intérêt.

Que l'on considère un jeune homme né avec un cœur susceptible de tendres impressions, mais qui n'a point encore d'objet déterminé; on conviendra que la conquête en est aisée & les affections dangereuses. Les mouvemens d'une sensibilité bienfaisante , confondus avec l'extrême vivacité de ma passion , en ennoblissoient le principe. Je me félicitois d'une délicatesse très-supérieure aux penchans aveugles & purement physiques de la jeunesse. Mon indigence donnoit du prix aux offres que j'avois osé faire ; & le sentiment de protégé, dans le même moment que j'avois besoin de l'être, me parut héroïque. Le ton insinuant , l'air de vérité , les larmes de l'Inconnue m'interdisoient le plus léger soupçon.

Au plaisir de l'avoir décidée à

risquer le danger du voyage , se joignoient de terribles inquiétudes. Ses aveux obscurs m'avoient appris que son cœur , avant l'entrevue , n'étoit pas aussi libre que le mien. Je ne combattois pas à armes égales. Je ne pouvois soupçonner quel étoit ce mortel dont elle ne devoit & ne pouvoit être séparée. C'étoit sans doute un mari , ou quelqu'un destiné à l'être. Je m'arrête à ce dernier sentiment , comme le plus facile à concilier avec les mouvemens de l'Amour. D'ailleurs , si c'étoit d'un mari dont elle vouloit parler , se seroit-elle servie de termes équivoques dans un instant où elle vouloit me convaincre de sa vertu ? Une femme quitte - t - elle la France pour aller chercher son époux à Ceylan ? Un Amant persécuté , trahi , peut fort bien , dans un moment de désespoir , aller cacher son infortune aux extrémités de l'Asie : mais un mari indignement abusé se garde bien de

commettre une pareille sottise ; ce n'est point de si loin qu'il conserve ses droits , & qu'il remédie aux accidens qu'il craint , & que souvent il ne peut prévenir lorsqu'il est le plus près. Pourquoi aller se justifier à l'autre bout du monde , tandis que je suis disposé à la croire innocente ? Peut-elle préférer un autre à moi ? Les absens ont toujours tort : un Kerfandek vaut mieux au Port - Louis qu'un Céladon qu'il faut aller chercher aux Indes orientales. D'après cette conséquence , je ne vis plus dans la Nymphé marine qu'un entêtement romanesque , dont j'espérai la guérir , ou du moins lui donner une autre direction.

La première entrevue avoit fait une si subite impression sur mon cœur , que j'en desirois une seconde avec une vivacité qui tenoit de l'extravagance. On imagine bien que je ne fermai pas les yeux la nuit suivante ; c'est

une vérité reconnue dans tous les Romans. J'étois dans une si violente agitation , que les Œuvres même de Se . . . n'auroient pu me provoquer au sommeil. Je me rappelai mille fois ce que j'avois vu & entendu. Je formai le projet d'aller trouver le lendemain le Capitaine Vander - Grofman , & de l'engager à favoriser mon entreprise. Il écouta le récit de mon aventure avec un flegme capable de déconcerter le plus intrépide Orateur. Je lui peignis les graces de l'Inconnue avec les traits les plus séduifans , & fes malheurs avec les expreffions les plus touchantes : je voulois fléchir fon cœur Hollandois ; & fans efperer de fa compaffion , je voulois du moins lui inspirer de la curiofité.

Je n'eus pas lieu de m'applaudir du succès de ma harangue , à laquelle le morne Capitaine ne répondit pas un feul mot. Je n'étois encore qu'à la moitié , il falloit en venir au dé-

nouement. « J'ose espérer , lui dis-je ;
 » que vous voudrez bien associer à
 » votre équipage une personne si di-
 » gne de pitié , & qui partagera les
 » fonds que je vous ai remis ».

— « Je me donne au Diable , s'écria-
 » t-il , si jamais elle met les pieds dans
 » mon bord : vous êtes bien dupe
 » d'aller ramasser toutes les créatures
 » qui pleurent leurs sottises sur le ri-
 » vage , ou celles qui se désespèrent
 » de l'impuissance de n'en plus faire.
 » Jeune homme sans expérience !
 » vous prenez une Aventuriere sans
 » ressource pour une Princesse infor-
 » tunée ; & vous portez votre encens
 » à une Idole qu'on a traînée dans
 » la boue. — « M. le Capitaine , vous
 » vous méprenez ; celle qui m'inté-
 » resse aujourd'hui est d'une espece . . .
 — « Ah ! Prosper , mon Ami , je pa-
 » rierois le fret de mon Navire , qu'elle
 » est d'espece à déranger la santé de
 » tout mon équipage : les manœuvres

» se feroient après cela, comme elles
 » pourroient ; & au lieu d'arriver cette
 » année à Ceylan , on nous feroit faire
 » la quarantaine au Cap de Bonne-
 » Espérance. Ne plaifantons pas , mon
 » enfant ; toutes ces créatures que le
 » sort rend si malheureuses , le sont
 » communément par leur faute , &
 » d'ailleurs mon Vaisseau n'est pas fait
 » pour recevoir toutes les ames du
 » Purgatoire. Quels hurlemens quand
 » une femme embarquée voit hisser
 » une voile plus vîte qu'à l'ordinai-
 » re ! j'aimerois autant avoir les son-
 » nettes & les clarines de tous les
 » Messagers de France suspendues à
 » mon mât de beaupré , que d'avoir
 » une langue de femme sur mon bord.
 » Croyez-moi, laissez-la pleurer ; c'est
 » une des voluptés des femmes : elles
 » s'en portent mieux ».

M. le Capitaine m'avoit toujours paru
 fort hideux ; mais dans ce moment il
 me parut effroyable. Je comparois la

distance qui se trouve entre un cœur généreux & sensible , & ces ames fordidés qui ne sentent jamais d'amour que pour les richesses. Je ne concevois pas comment deux êtres qui tiennent le même rang dans la nature , pouvoient avoir si peu de conformité. Mon dépit étoit extrême : j'eus besoin de toute ma passion pour m'empêcher d'éclater. Elle étoit si vive , que je m'abaisai à supplier. Enfin , je dus à mon importunité ce qu'on refusoit à mes raisons. Je ne vis qu'un triomphe flatteur , sans réfléchir que j'y étois arrivé par les moyens les plus bas. Je courus annoncer à mon Inconnue ce que j'avois fait pour elle.

J'errai quelque temps sur le rivage : mes yeux égarés cherchoient avec inquiétude celle qui absorboit toutes les facultés de mon ame. Les Pêcheurs , témoins de mon agitation , me prirent pour un fou nouvellement échappé de sa retraite. Enfin , je touche à l'instant
 si

si désiré : je vois arriver l'Inconnue ; je me précipitai vers elle , & les premières paroles que je lui adressai étoient un langage que l'esprit ne peut faire entendre , & qu'on ne lit que dans les yeux passionnés d'un Amant. Je crus appercevoir dans ses yeux quelque chose de plus que la reconnoissance : cette douce illusion m'offrit l'image d'une félicité supérieure aux plaisirs des sens. Dans l'ivresse de ma joie , je n'oubliai point que les momens étoient précieux.

Je lui fis part du succès de ma négociation : elle parut touchée de mes démarches officieuses ; je voulois qu'elle le fût de ma tendresse , mais je ne pus en obtenir l'aveu.

L'aimable Infortunée porta sur mon cœur un jugement plus favorable que je n'aurois désiré ; elle applaudissoit à une bienveillance qui me paroissoit naturelle , & feignoit de ne point appercevoir un amour qu'il m'importoit

bien plus de faire entendre. Mes manières respectueuses ne lui caufoient point d'alarmes. Son silence modeste me fit croire ou qu'elle approuvoit mes transports , ou qu'elle les pardonnoit en faveur de mon âge & des services qui lui devenoient nécessaires ; je m'arrêtai au premier sentiment , comme le plus favorable à mes desirs. « Vous ferez tort , lui dis-
 » je, à la Nation Françoisè , chez celle
 » où vous fixerez votre séjour : on
 » ne pourra concevoir qu'un Peuple
 » galant & civilisé laisse échapper
 » celle que la Nature a pris le plus
 » de soin de former. Une femme
 » moins belle & moins sage arma la
 » Grece entière ; l'Europe devoit dis-
 » puter au reste de l'Univers l'avant-
 » tage de vous offrir un asyle : elle a
 » fait couler le sang des Méxiquains
 » pour des trésors moins estimables ,
 » & que je déposerois à vos pieds s'ils
 » étoient en ma puissance ». J'ajoutai

mille choses aussi flatteuses & plus tendres. J'exigeai de la Belle, pour prix de mes desirs & pour gage de sa confiance, qu'elle ôtât son voile, & ne mît plus d'obstacles à mes regards impatiens : elle se rendit avec peine ; la pudeur, en augmentant le prix du sacrifice, ajoutoit de nouvelles graces à l'éclat de son teint. Dieux ! quel brillant assemblage de perfections ! j'en fus ébloui comme d'une lumière qui paroît tout-à-coup dans l'obscurité. Je tombai dans une ivresse délicieuse ; mon état me dispensoit de faire l'éloge d'une si grande merveille ; mon embarras déceloit le trouble de mon ame : la vivacité de mes regards annonçoit le feu dont j'étois dévoré. Lorsque mes sens furent moins agités & mon esprit plus calme, je parlai des préparatifs du voyage, & plus encore des secrets importans qui ne m'avoient point été confiés. J'appris que la Belle s'appel-

loit Amena : c'étoit toujours une nouvelle connoissance acquise ; il n'en est point de médiocre lorsqu'elles ont quelque rapport avec l'objet aimé. Je fis de nouvelles instances. « Le » moment n'est point encore arrivé , » me dit-elle : ce sera pendant notre » voyage que je vous instruirai de » mes aventures ». Je ne poussai pas plus loin mon indiscretion : je lui fis les plus tendres adieux ; & je ne consentis à la quitter que dans l'espoir de nous réunir pour ne nous plus séparer.

Quelques préparatifs pour la route, un plus grand nombre de réflexions tendres sur la destinée d'Amena , occuperent l'espace qui se trouvoit entre notre départ & notre dernier entretien. Mon amour faisoit de nouveaux progrès ; & ma raison dépérissant dans une égale proportion , son nom étoit toujours dans ma bouche , & ses traits sans cesse présens à mes yeux.

Ce fut dans ce désordre que je partis , le 7 Mars 1766 avant le jour ,

pour la conduire à bord du Navire Hollandois : jamais l'aurore n'avoit eu pour moi les charmes que j'y crus appercevoir ; elle sembloit s'être parée pour présider à la plus tendre réunion. Amena parut ; & je ne vis plus qu'elle : je lui donnai la main pour descendre dans la chaloupe qui devoit conduire l'équipage à bord du Navire, qui étoit à un quart de lieue en rade.

Tandis que je raisonnois ainsi, on embarquoit des habits ; & je m'aperçus que j'avois oublié les miens : je courus promptement, & revins avec la même célérité ; mais la chaloupe étoit disparue, & Amena voguoit sans son Amant. Si je n'avois pas connu Vander-Grosman, j'aurois craint qu'il ne l'eût enlevée ; mais ce n'étoit pas un larcin qui flattât sa cupidité. Je fus entièrement rassuré au moment où je vis la chaloupe rentrer dans le bassin : je m'y embarquai avec deux Matelots, qui n'avoient pas voulu quitter

la terre sans avoir au préalable pris congé de leurs Maîtresses.

Nous étions à deux cents pas du Vaisseau lorsque j'aperçus une barque, assez semblable à la nôtre, conduite par trois hommes : ils avoient avec eux une femme qui pouffoit les plus hauts cris ; elle répéta plusieurs fois les noms de perfide , de traître , de monstre. Nous ne pûmes être instruits du sujet de ses emportemens : nous présomâmes que c'étoit une folle qui vouloit s'amuser à nos dépens ; & le dérangement de son cerveau sembloit n'être que trop bien prouvé par le désordre de sa parure , puisqu'elle étoit toute échevelée.

Je continuai ma route , bien moins affecté de cette aventure que du plaisir de revoir Amena : je ne fus pas le dernier à quitter la chaloupe. Tandis que les Matelots appareillent , & qu'un bon vent souffle au gré de leurs desirs , je cours pour satisfaire les miens aux

lieux où je crois trouver Amena ; personne ne veut m'en instruire : j'entre dans le bouge fétide de Vander-Grosman, où je fus frappé d'un spectacle surnaturel. Mon hideux Capitaine se mit à rire ; les rides de son front disparurent pour la première fois. Ce vieux Cyclope, qui ressembloit au crime & aux remords, parut se livrer à la joie.

J'interprétai ce phénomène en ma faveur : je crus que par une révolution de sa nature, il jouissoit de ma félicité. Quelle fut ma surprise lorsqu'il me prévint par ce discours :
 « Quelle diable de femme avez-vous
 » été ramasser ! Que vous avois - je
 » dit , lorsque vous me proposâtes de
 » m'en charger ? Je flaire d'une lieue
 » ces Syrènes larmoyantes , dont la
 » meilleure ne vaut pas un scheling ».
 — « Arrêtez , lui dis - je , outré des
 » blasphèmes qu'il proféroit ; Amena
 » & moi nous vous dispensons de

» faire le panégyrique du beau sexe :
 » apprenez - moi seulement le lieu
 » qu'elle occupe dans le Vaisseau ».
 — « Vous extravaguez , mon ami ,
 » reprit Vander - Grofman d'un ton
 » brusque & fâché : vous ne savez
 » donc pas l'aventure ? Eh bien ! je
 » vais vous l'apprendre. La Coquine
 » avoit à peine mis le pied dans le
 » Vaisseau , qu'elle a fait un cri , mais
 » un cri qui m'est entré dans la tête ,
 » & qui a donné la migraine à la
 » moitié de mon équipage : elle s'est
 » jettée par terre , s'est débattue
 » comme une forcenée , en deman-
 » dant qu'on la remît à terre ; je n'a-
 » vois garde de rejeter sa propofi-
 » tion : j'ai chargé de cette bonne
 » piece le Pilote du Capitaine Van-
 » vout , qui retourne au Port-Louis ,
 » où je l'aime beaucoup mieux qu'avec
 » moi. Je lui foupçonne quelque mau-
 » vaife affaire fur le corps ; d'autant
 » plus que dans fa frénésie, elle avoit
 » grand

„ grand soin de se cacher le visage.
 „ Tudieu ! Prosper , quelle pacotille
 „ vous alliez transporter aux Indes !
 „ On en trouve par - tout de cette es-
 „ pece ; cela ne vaut pas les frais de
 „ transport : je connois trop les fem-
 „ mes ; je n'ai point de foi dans leur
 „ vertu ».

« O Dieux ! m'écriai - je , pénétré
 „ de la plus vive douleur ; croirai - je
 „ ce que je viens d'entendre ? est - il
 „ bien vrai qu'Amena me soit ravie ,
 „ & que je survive à mon malheur ? ...
 „ Non , c'est mourir mille fois que
 „ de vivre éloigné d'elle. Ah ! chere
 „ Amena , que ton sort est préféra-
 „ ble au mien ! Tu trouveras par-tout
 „ des ames sensibles qui se feront un
 „ devoir de protéger ton innocence ,
 „ tandis que je serai dans l'univers
 „ l'objet le plus digne de compassion.
 „ Cruelle , où fuis-tu ? Qu'un dernier
 „ regard te présente au moins l'affreux
 „ désespoir de ton Amant » !

Mille plaintes entrecoupées de sanglots succéderent à ces premiers transports. Vander-Grosman sourioit avec dédain : c'étoit compter mes peines aux arbres & aux rochers. Je tombai dans un abattement qu'il vit avec la même indifférence ; je n'en sortis que pour me livrer aux accès d'une violente fureur. Mon premier mouvement fut d'étrangler le Capitaine ; mais, revenu à moi-même, je me rappelai qu'on voudroit avoir le secret de ressusciter celui qu'on vient de tuer. J'eus assez de prudence pour sortir de sa chambre, & je courus en désespéré me jeter dans la chaloupe. Je me saisis de deux rames, & me mis à travailler comme un forçat pour arriver à l'Orient : il y avoit plus d'un quart d'heure que je ramois avec la vigueur d'un homme qui veut se dérober à la tempête, lorsque je m'aperçus que j'étois toujours à la même distance de l'infèrnal Vaisseau ; je crus que quelque

démon m'enchaînoit à Vander-Grofman : je ne savois que penser de cette aventure sinistre , lorsque , tournant la tête , je vis une troupe de Matelots , assemblés sur le pont , riant à gorge déployée , & m'exhortant à ne pas perdre courage ; je regardai autour de moi , je reconnus que la chaloupe sur laquelle j'exerçois mes efforts étoit amarrée au Navire : je saisis la corde , & me mettois en devoir de la couper , lorsque les Matelots , qui l'avoient laissée filer de toute sa longueur , la retirèrent avec force ; ils se jetterent dans la chaloupe , & me porterent à bord : on m'enferma dans une chambre , où j'eus tout le temps de rappeler ma raison.

Quoiqu'amoureux extravagant , je n'étois pas de ceux qui se tuent pour leur Maîtresse : si je m'étois livré à ce désespoir , ici finiroit mon Roman. Il est plus sage de vivre pour ceux qu'on aime , que de se tuer pour plaire à

ceux qui nous haïssent ; d'ailleurs je suis de ces bonnes gens qui croient que celui dont nous tenons la vie a seul le droit d'en disposer.

Les grandes passions ne sont pas l'ouvrage d'un moment , d'une rencontre singuliere , ni d'un coup-d'œil ; elles n'ont de persévérance que dans l'imagination d'un Ecrivain qui exprime plutôt ce qui est possible que ce qui est : celles qui sont établies sur le mérite , sur la conformité des caracteres & sur l'habitude , ne résistent gueres au pouvoir du temps. Tout est dans l'ordre de l'humanité : on seroit trop malheureux , si on ne pouvoit se détacher de l'objet dont on ne peut jouir.

L'éloignement , le temps , un germe de Philosophie me firent connoître l'excès de mon égarement & la nécessité de plaindre les fous de mon espece. Je reconnus aisément la femme de la barque pour Amena ; je me fis

Des objections sur mon aventure singulière, que j'eus peine à résoudre, parce que mon cœur n'étoit pas encore libre. Pourquoi, disois-je, a-t-elle paru effrayée en arrivant à bord ? a-t-elle reconnu quelque ennemi secret ? a-t-elle été rebutée de la figure de Vander - Grofman ? a-t-elle été alarmée de mon zèle à lui plaire, à prévenir ses desirs ? Que pouvoit-elle exiger de plus, si ce n'est de lui rendre un mari, un Amant qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de lui indiquer ? Que signifient les expressions énergiques de monstre, de séducteur ? Elles s'adreffoient sans doute à moi, & non aux Matelots, qui pouvoient bien être des scélérats, mais qui n'étoient pas faits pour séduire.

Sa honte & le dépit remplacèrent par degrés les violens accès de mon délire ; je pris autant de précautions pour oublier la perfide Amena, que j'en avois prise pour lui plaire : mon

goût pour l'étude reprit ses droits à mesure que l'Amour perdit les siens.

Souffrir les indécentes plaisanteries des hommes de l'équipage , s'armer de patience contre leurs stupides questions , c'étoit un mal inévitable ; je songeai sérieusement à m'occuper des momens présens , pour réparer les sottises passées. Mon premier soin fut d'examiner en détail ceux qui composoient notre petite république flottante , & je fus assez satisfait de mes recherches. La fortune accordoit au difforme Vander - Grofman ce qui sembloit devoir être réservé à un galant homme, l'honneur de transporter aux Indes orientales le phénix des Astronomes , le premier Physicien de l'Europe , le plus brillant Libérateur de la France , qui en lui seul renfermoit plusieurs Académies , le grand Alpharabius ; c'est le nom de cette vaste intelligence. Ce fut lui même qui daigna me faire la confidence , que la

Nature avoit épuisé toutes ses forces pour le produire. Un tel aveu , qui ne produiroit que de la fatuité dans un homme vulgaire , décele un Philosophe ami de la vérité ; en effet , si on est obligé d'être équitable envers les autres , pourquoi faire une vertu d'une modestie qui nous rend injustes envers nous-mêmes.

J'avouerais sans amour-propre que mes soupçons avoient précédé sa confiance. Sa figure pâle & décharnée , ses regards distraits , sa marche tantôt lente , tantôt précipitée , étoient autant de symptômes d'un profond savoir , & d'un homme qui ne ressembloit qu'à lui-même. La pauvreté de ses habits annonçoit ou l'impuissance d'en avoir de beaux , ou son mépris pour le luxe : il y a une charlatanerie philosophique ; c'est de paroître négliger le corps pour faire soupçonner qu'on ne s'occupe qu'à orner l'esprit. Je cherchai long-temps les moyens

de l'aborder ; je ne pus y réussir les deux premiers jours de l'embarquement : le troisieme il revint à lui , & il s'aperçut qu'il étoit en mer , & qu'un mauvais hamac servoit à donner du repos à sa sublime substance ; réflexion qu'il n'avoit encore pu faire , parce qu'il étoit absorbé dans de profondes méditations pour concilier un système qu'il avoit créé , & dont il attendoit la gloire d'avoir détruit toutes les notions reçues. J'obtins une préférence facile sur tous les automates goudronnés qui l'environnoient ; & ce fut dans notre premier entretien qu'il exhala son savant mépris sur ceux qui avoient la pusillanimité de suivre la route frayée.

Pendant notre entretien , je vis qu'un petit homme vif en couleur , respirant la gaieté , & portant la finesse dans les yeux , nous écouloit avec attention , & sembloit nous demander la liberté de joindre ses idées aux nôtres : mais

Alpharabius lui envia dédaigneusement le privilege de nous aborder. J'appris le lendemain que ce petit homme , nommé *Rapin* , étoit un de ces fiers bas-Normands dont l'univers est la Patrie , parce qu'ils sont assurés de trouver par-tout des ressources dans leur industrie ; il avoit fait ses études dans une Ville qui avoit produit de grands Hommes dans tous les genres de littérature : c'étoit un bel-esprit ; & il étoit assez instruit pour avoir la réputation de Philosophe dans sa Province.

Je ne pus refuser mon admiration à un siecle où la Philosophie , devenue à la mode , commençoit à se répandre par mer & par terre , & s'introduisoit même jusques dans les Vaisseaux marchands. « Quel heureux hasard , dis-
 » fois-je , a réuni sur les eaux trois
 » hommes faits pour s'amuser & s'in-
 » struire ! Quel précieux avantage de

» pouvoir cultiver sa raison , & de
 » surmonter l'ennui introduit par l'éti-
 » quette de la bonne compagnie » !

Ces idées agréables étoient combattues par celles de me voir entre le ciel & l'eau plus frugalement nourri que les valets de mon pere , sans être encouragé par l'honneur ou l'intérêt , deux puissans ressorts qui élèvent l'homme au-dessus des fatigues & des dangers : je me voyois environné d'honnêtes fripons , qui , pour duper le genre humain , faisoient ce qu'un sage refuseroit de faire pour monter au trône des Césars. Vander-Grosman , plus incivil que le Portier d'un sot parvenu , faisoit enrager régulièrement tout son équipage ; c'étoit sur-tout lorsque , par la force de l'usage & la crainte du danger , il assistoit à la Priere commune. Je résistois difficilement à la tentation de répéter ce qu'avoit dit Bias à des hommes de leur

trempe : « Taisez - vous , de peur que
 les Dieux ne s'apperçoivent que
 vous êtes ici ».

Je fus agréablement surpris de voir
 qu'un vent favorable nous avoit con-
 duits en quatre jours à la hauteur du
Cap de Finistere.





CHAPITRE III.

Dispute des Navigateurs.

Mon Journal ne fera point celui d'un Pilote ; je parlerai avec discrétion des manœuvres du Vaisseau ; j'éviterai sur-tout l'énumération de tous les quarts & demi-quarts de vent, le calcul des degrés de latitude & de longitude parcourus chaque jour. Ces détails intéressans pour l'homme de mer ennuiant ceux qui sont sur la terre. Après avoir fait une description abrégée d'Amena , dois - je entreprendre celle de la Dorade , du Damier , des Oiseaux volans , &c. ? Ces sujets sont de la compétence de ces Voyageurs stériles , qui n'ont pas des Philosophes pour compagnons de fortune. Plusieurs se sont acquittés de ce devoir avec une ennuyeuse exactitude.

Il en est des voyages sur les côtes d'Afrique & d'Asie comme des traités de Morale : la route est frayée ; il y a long-temps que tout est dit.

Je pris la liberté de demander à mon sombre & fougueux Capitaine quelle langue parloient les Habitans de Ceylan ; il me répondit avec dignité : « Nosseigneurs des Etats Géné-
 » raux des Provinces-Unies ont bien
 » voulu souffrir que ces Rustres par-
 » lassent hollandois ; & c'est aujour-
 » d'hui le seul langage usité dans
 » le commerce respectif entr'eux &
 » nous ».

Je sentis combien il étoit intéressant pour moi d'apprendre la langue hollandoise : j'y donnai tous mes soins ; Rapin en fit de même. Alpharabius suivit notre exemple en secret, parce qu'il s'étoit vanté publiquement de savoir toutes les langues répandues en Europe.

Ma question en fit faire une incivile

à Rapin. « Les Hollandois ; de-
 » manda-t-il à Vander-Grosman , ne
 » font - ils pas payer aux Chingulois
 » le privilege , l'honneur insigne de
 » parler leur jargon » ? — « C'est bien
 » à toi , race de brigand , lui dit le
 » Capitaine , à nous imputer de pa-
 » reilles vexations , tandis que dans
 » ta Province on force le Manœuvre
 » indigent à se priver du nécessaire
 » pour acheter le superflu ? Je ne te
 » pardonne tes indignes soupçons
 » qu'en faveur du pays où tu as pris
 » naissance ; terre malheureuse où il
 » faut payer l'air qu'on respire, où l'on
 » interdit l'usage des élémens , où je
 » n'ai jamais pu faire un pas sans être
 » investi par une vile canaille établie
 » pour tourmenter les honnêtes gens ,
 » de par le Roi ».

Rapin alloit repliquer : Vander-Gros-
 man s'empporte ; chacun prend fait &
 cause : on crie , on blasphême ; le mé-
 lange barbare de vingt idiomes diffé-

rens , de François allémanisé , d'Allemand francisé : un groupe de figures telles qu'en a peint Calot , achevoit de rendre la scene intéressante ; les poitrines robustes primoient plus que les bonnes raisons : Rapin , tout épuisé , ne pouvoit plus articuler des mots ; il tiroit l'un par le bras , l'autre par l'habit , désespéré d'abandonner une cause qu'il ne pouvoit défendre selon les regles d'une bonne Logique ; ce qui est bien désagréable , lorsqu'il s'agit de l'honneur d'une Province entiere. Le Dieu des Mariniers , le capricieux Eole , qui , sans doute , prenoit plaisir à la dispute , rendit la mer plus calme : les Champions , devenus oisifs , retournent au combat avec une nouvelle fureur. Le premier Pilote , qui raisonnoit aussi mal qu'il calculoit bien , tenoit tête à Vander Grosman , dont le Lieutenant étoit chargé en tête & en queue par le second Pilote. Les Matelots , semblables aux chiens qui donnent de

la voix quand ils entendent crier les autres , augmentoient la confusion. Le petit Rapin , fâché de ne pouvoir disputer en forme , fit usage d'une dernière ressource , dont il eut lieu de s'applaudir.

Il avoit entendu parler d'Alpharabius comme de ces hommes qui pensent tout haut , & qui sont toujours en haleine , tandis que les auditeurs ont à peine le temps de respirer : il part comme un trait , & ne fait qu'un saut du pont , où se passoit la scene , à la chambre où le studieux Alpharabius écrivoit , sans s'appercevoir des clameurs de nos importans Sophistes ; à peine découvre-t-il le Docteur , qu'il se précipite vers lui , & le supplie de venir prendre sa défense.

Alpharabius croit que le Ciel lui offre une occasion de développer ses sublimes talens , & d'étendre les conquêtes de la Philosophie. Il part sans délai , & s'informe en marchant du
fond

fond de la querelle : à peine Rapin eut-il proféré deux mots , que le Docteur devina le reste. Le Normand avec confiance reparoit avec l'audace d'un Général qui dans le fort de la mêlée reçoit un secours inattendu ; il se présenta avec son collègue , avant qu'on se fût apperçu qu'il s'étoit absenté.

Le bruit des trompettes qui fit tomber les murs de Jéricho , les cris affreux que pouissoient les Parthes avant le combat , les mugissemens souterrains qui précèdent les éruptions du Vésuve , ne donnent point une idée trop forte d'Alpharabius. La surprise , la consternation , la crainte s'emparèrent des Combattans ; le Docteur , profitant de leur étonnement stupide , parla deux heures de suite , cita deux cents quatre-vingts Auteurs , dont le Capitaine , le Pilote & les Matelots n'avoient jamais entendu parler. Le faste de l'érudition éblouit les igno-

rans ; il hafarda plusieurs assertions tout-à-fait étrangères à la cause , se fit des observations qu'il prit soin de résoudre. Celui qui parle seul a toujours raison : il tira des conséquences un peu forcées de principes un peu faux. La métaphore & l'antithèse furent prodiguées. Il préféra un beau délire au langage tempéré & persuasif. La pompe de son style étoit très-propre à acquérir des profélytes à la Philosophie, si elle n'eût point été adressée à des Mariniers : mais combien d'hommes destinés à parler en public, semblent méconnoître la trempe de l'esprit de leurs auditeurs ?

Alpharabius déploya sans pudeur toute son éloquence : la solution de son Discours fut que les hommes , pris en général & en particulier , étoient assujettis à la même puissance & dirigés par le même ressort ; que la cupidité seule animoit le commerce chez le

Batave , soutenoit l'industrie chez le Normand, inspiroit des ruses au Gascon, le mépris de la mort au Brigand , les ruses politiques aux Ministres , une galanterie délicate & raffinée à certaines femmes ; que l'intérêt particulier étoit un dépôt confié à la vigilance des Loix.

L'infatigable Discoureur joignit à tout ceci un résumé fort prolix , où il exposa tous les maux que l'intérêt avoit produits dans le monde ; il débita mille choses que des Mariniers peuvent ignorer. Il leur apprit que Socrate , Platon , Diogene pensoient de même ; anecdote fort instructive pour ces êtres présomptueux qui se figurent que le savoir , l'esprit & le bon sens ne sont pas plus anciens qu'eux.

Toute l'assemblée parut satisfaite de voir terminer une dispute qui étoit devenue une affaire de Nation. Alpha-

rabius applaudissoit en secret à son éloquence foudroyante , & Rapin jouissoit du plaisir d'avoir triomphé dans une dispute où il n'avoit rien mis du sien.

Un vent de Nord-Est s'étoit insensiblement élevé pendant la dispute ; & quoiqu'il n'eût pas l'impétuosité d'Alpharabius , ce qui eût produit la plus violente tempête , il nous fit courir deux degrés , ou 40 lieues par jour.

Je cherchois à m'orienter & à connoître les terres voisines de la route. Suivant les conjectures du Pilote, nous nous trouvions alors à 144 lieues des côtes de Portugal, entre Lisbonne & le Cap Saint-Vincent , & à 48 lieues des Isles Açores.

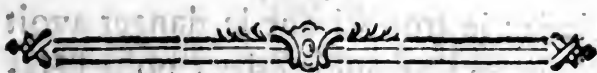
Tandis que le profond Alpharabius jugeoit les Rois & les Nations , tandis qu'insultant à l'Europe il exaltoit la Chine, les ennuis de la navigation se

faisoient moins sentir : nous ressemblions à ces hommes oisifs qui , attirés par la foule , s'arrêtent dans une place publique pour écouter les guérisons miraculeuses d'un Charlatan qu'ils méprisent ; que faire en pleine mer , si l'on ne differte ? Il ne faut pas oublier que le Vaisseau portoit des Philosophes , dont l'histoire ne s'écrit pas comme celle des Héros : il faut faire agir les uns ; il suffit de faire parler les autres.

Alpharabius le Tonnant fut scandalisé d'être interrompu par cent voix glapissantes & confuses qui se firent entendre : surpris de ce bruit , nous courons sur le pont où les hurlemens redoublaient ; nous reconnûmes que la vue de l'Isle de Madere en étoit la cause : ce n'est pas qu'on dût y prendre terre ; mais c'étoit un grand plaisir de voir de loin des arbres , des maisons. Il en résultoit une certitude du lieu où nous étions & de la route que

nous avions faite ; certitude consolante pour de pauvres exilés qui , suspendus sur quelques planches , glissant légèrement sur d'affreux précipices & ballottés par les vents , n'avoient apperçu depuis neuf jours que de l'eau , des poissons , des oiseaux & des étoiles.





CHAPITRE IV.

Entretien sur Madere.

ON s'entretint de la nouvelle du jour, & chacun débita ce qu'il savoit sur Madere. Vander - Grosman, qui dans les regles devoit parler le premier, raconta que revenant de Batavia, il s'y étoit arrêté pour faire quelque petit négoce avec un de ses Habitans; que celui-ci fit transporter à bord des vins du pays, du sucre & des rafraîchissemens, dont lui & son équipage avoient un extrême besoin; qu'au moment où il envoyoit à terre pour remettre le prix des denrées, il s'étoit élevé un vent si contraire, qu'il avoit été contraint de s'éloigner de l'Isle, & d'aller se mettre à l'abri dans le Port d'Amsterdam.

Jamais tempête ne fut mieux ima-

ginée : je trouvaï que le danger avoit été au moins aussi sérieux pour l'Habitant de Madere que pour Vander-Grosmen. Le vent qui le conduisoit en Hollande , sans lui donner le temps de parler de sa nouvelle cargaison , ne pouvoit pas trop s'appeller un vent contraire. Je me rappelai la judicieuse observation de mon pere , qui me faisoit envisager une fortune brillante , si je suivois exactement les conseils & les exemples de mon industrieux Capitaine. Le Pilote Frankendof , après avoir réglé son estime sur la hauteur où nous nous trouvions , les différens rumbes que nous avions suivis & le temps que nous étions en course ; après avoir fait la réduction des degrés de longitude qui varient suivant leur distance à l'équateur , & des degrés de latitude qui sont toujours les mêmes , décida qu'on avoit parcouru 435 lieues depuis le départ des côtes de Bretagne : il ajouta , pour nous

nous donner une haute idée de ses connoissances nautiques, que l'espace compris entre Madere & les côtes occidentales d'Afrique, s'évaluoit à sept degrés de longitude ou à 116 lieues; qu'un Vaisseau bien lesté pouvoit faire ce trajet, même avec un vent médiocre, en moins de deux fois vingt-quatre heures.

Les calculs du Pilote firent succéder aux pompeuses exclamations d'Alpharabius une profonde dissertation sur Madere, connue, disoit-il, des Anciens, & confondue avec le continent de l'Amérique: mais croira-t-on que leur Isle Atlantique, à laquelle ils donnent plus d'étendue qu'à l'Afrique & à l'Asie prises ensemble, soit l'Isle de Madere, qui n'a tout au plus que vingt lieues de longueur & sept ou huit dans sa plus grande largeur? Le Sénat de Carthage auroit-il craint que le nombre des familles qui s'établiroient dans

cette Isle inculte , n'affoiblît trop leur République.

Etoit - ce encore Madere que cette Isle fertile , arrosée de fleuves navigables , très - éloignée de l'Océan , où , selon Diodore de Sicile , des Pilotes furent jettés en voguant au-delà des colonnes d'Hercule ? Si les premiers Navigateurs Européens , qui aborderent aux Isles Açores , trouverent , comme on l'assure , une statue représentant un homme à cheval , qui d'une main montrait l'Occident , on doit conclure , en faisant abstraction des caracteres empreints au bas de la statue , & de la signification de cet emblème , que les Açores ont été connues des Anciens , & qu'il étoit plus difficile aux Carthaginois d'aller de leurs Ports à ces Isles , que de ces Isles à l'Amérique.

Au reste la navigation des Anciens étoit trop imparfaite pour soupçonner qu'il aient pénétré dans le nouveau

Monde : leurs découvertes ne purent guider Christophe Colomb. Revenons au Docteur Alpharabius.

L'homme scientifique se crut dans l'obligation de nous instruire que les cannes de sucre cultivées aujourd'hui avec succès aux Isles Antilles, avoient été prises à Madere ; qu'elles venoient originairement de Chypre & de Sicile , & plus anciennement des Indes. Il semble , dit-il , que la Nature , aussi féconde dans ses productions qu'inaltérable dans ses principes , ne laisse jamais sans récompense l'homme industrieux dans son travail : c'est ce que je vais démontrer.

Les cannes d'ordinaire produisent un suc plus abondant , plus délicat en Amérique , où l'industrie Européenne les a transportées , qu'aux Indes orientales , lieu de leur origine , où les Arabes ont été les chercher. Il en fut de même des différens grains d'Europe que vos ancêtres (il

s'adreffoit au Capitaine) femerent au Cap de Bonne-Efpérance , lorsqu'avec quelques barils de tabac , ils achetèrent cette habitation des gens dont le bonheur eft renfermé dans leur pipe. Les vignes prises dans l'Isle de Candie ont fupérieurement réuffi dans l'Isle de Madere : des grappes longues d'environ deux pieds , & groffes à proportion , un vin délicieux & comparable à ce que la Grece produit de plus exquis , furent le réfultat de l'effai que fit le Prince Henti de Portugal. Le Philofophe babillard entreprit l'hiftoire des Portugais , qui découvrirent Madere , la trouverent couverte de bois , y mirent le feu pour la rendre plus fertile , & fe virent réduits aux dernieres extrémités , parce que l'embrasement , plus terrible & plus long qu'ils ne l'avoient imaginé , les força de remonter fur leurs Vailfeaux dépourvus d'eau douce , & n'ofant retourner à terre pour en chercher : il

crut avoir épuisé son sujet sur Madere , & cependant j'osai parler après lui. Je fis plus ; je réfutai l'opinion que les cannes à sucre , qui sont une des principales richesses des Isles Antilles , y furent apportées de Madere : cette question , très-indifférente au vulgaire , qui jouit des fruits de l'industrie sans savoir par quels canaux ils sont parvenus jusqu'à lui , peut mériter l'attention du Sage qui aime à remonter aux principes des établissemens utiles.

Les cannes sont aussi naturelles à l'Amérique qu'à l'Asie ; elles y croissent sans culture aux environs de Plata , dans le Brésil , aux Isles de la Martinique , de la Guadeloupe & de Saint-Vincent. Les Espagnols & les Portugais en ont simplement appris l'usage aux naturels du pays , & jamais secret ne fut plus chèrement vendu : la marche qu'on fait faire aux cannes est précisément celle de l'oranger & du citronnier , originaires d'Asie , & cul-

tivés successivement en Europe , à Madere , sur les côtes d'Afrique & dans les Isles de l'Amérique. Cet Exorde ne fut point applaudi d'Alpharabius : je continuai.

C'est à tort qu'on attribue aux Portugais la premiere découverte de Madere ; c'est à l'Amour qu'on en doit faire honneur : pourquoi ne feroit-il pas de découvertes ? N'a-t-il pas autant de pouvoir sur nous que l'intérêt, l'ambition ou la curiosité ?

Un jeune Anglois, épris d'une beauté à peine éclosée , se trouvoit gêné dans la maniere d'exprimer ses tendres sentimens ; la moitié de ses soupirs parvenoit à peine jusqu'à l'objet si vivement chéri. On se voyoit rarement , on se parloit encore moins : pour surcroît de malheur , une meré vigilante & scrupuleuse les importunoit toujours de sa présence , & avoit l'indiscrétion de vouloir tout savoir.

L'Amour est ennemi des formalités ;

il leur inspira les moyens de s'y soustraire. L'Anglois vivoit dans un siècle grossier , où les enlevemens étoient à la mode ; vous verrez dans les Romans qui font la peinture des mœurs , quelque preux Paladin courant le monde , & menant en croupe son Adorée : on imagine sans effort que la plupart des Voyageuses étoient un bien dérobé à un pere affligé ou à un époux dédaigné.

Macham (c'est le nom du jeune homme) propose à son Héroïne un petit voyage en Espagne à l'insu de ses parens : on arrange la partie , & nos Amans s'embarquent le plus heureusement du monde sans prendre congé de leurs hôtes : ils étoient l'un & l'autre experts dans l'art de tromper les surveillans ; mais la manœuvre d'un Vaisseau , quoique peu compliquée , leur étoit inconnue.

L'Amante conduisoit nonchalamment le gouvernail , les yeux tendre-

ment fixés sur son Amant ; celui-ci ramoit à coups redoublés sans trop favoir le chemin qu'il tenoit : tout annonçoit le trouble de leurs cœurs. L'Anglois n'a plus qu'une respiration entrecoupée ; il abandonne ses rames : la Nymphe marine éprouve la même agitation ; sa main affoiblie quitte le gouvernail : ils s'abandonnent insensiblement au gré des flots , & ne paroissent que sensibles au plaisir d'être seuls dans l'Univers , sans témoins & sans importuns. Vous jugez bien que cette manœuvre s'opposoit au projet d'aborder promptement en Espagne : peut être aussi la trouvoient-ils agréable , & qu'ils auroient cherché à la prolonger , si la crainte du naufrage & le défaut de provisions ne les eût pressés d'arriver. Il est dur de mourir : c'est une double mort de mourir avec ce qu'on aime.

Après bien des travaux , souvent interrompus , ils sont bien étonnés de ne

point découvrir des terres : trois jours se passent dans la même inquiétude. Elle s'accroît ; les vivres diminuent , & les forces à proportion : la Belle gémit en secret pour ne point alarmer son Amant , qui de son côté a la même discrétion. Les besoins deviennent pressans & la position dangereuse ; il ne fut bientôt plus permis de dissimuler , & encore moins de se taire. L'Amante , plus affectée , fit entendre la première ses gémissemens. « O
 » tendre Macham ! s'écria-t-elle , où
 » sommes-nous , & quelle est notre
 » destinée ? Contrée agréable , que
 » mes yeux cherchent en vain ; lieux
 » paisibles , qui deviez être témoins
 » de notre amour fidèle , vous sem-
 » blez nous refuser un asyle , & vous
 » éloigner de nous ! Destin cruel , qui
 » dédaignez de punir les Amans in-
 » grats & perfides , quel tourment pré-
 » parez-vous à deux cœurs que les
 » plus beaux liens ont unis , & qui

„ demandent pour unique faveur de
 „ pouvoir s'aimer & de se le dire !
 „ Ah Ciel ! épargnez à ma sensibilité
 „ le plus affreux spectacle ; que mes
 „ yeux éteints ne transmettent point
 „ à mon ame l'image défigurée de
 „ celui pour lequel j'ai tout sacrifié ,
 „ & qui me fait trouver par ses soins
 „ plus que je n'ai perdu par mon in-
 „ discrétion ! Quelle consolation dois-
 „ je attendre ? celle de ne lui
 „ point survivre , & d'imaginer que le
 „ même instant va terminer ses jours
 „ & les miens : si les disgraces de l'un
 „ pouvoient devenir utiles à l'autre ,
 „ si le sacrifice de ma vie pouvoit
 „ sauver la tienne ! . . . Macham , mon
 „ cher Macham , le Ciel nous fit pour
 „ penser , pour aimer , pour vivre &
 „ pour mourir ensemble : notre plus
 „ grande infortune seroit de vivre &
 „ d'être séparés pour jamais » .

Macham , accablé de douleur , se
 fit un devoir de répondre & de sur-

passer en grandeur d'ame celle qui lui donnoit un exemple héroïque : il l'embrasse avec transport , cela ne remédioit à rien : il tâche d'éloigner la perspective du danger ; il la serre entre ses bras , s'efforce d'écarter les ombres de la mort , qui commencent à défigurer ses traits. Il tente tout ce qu'il est possible d'attendre d'une imagination en désordre , d'un cœur moins enflammé par l'Amour que troublé par la douleur.

Tandis qu'ils n'existent plus que pour s'aimer , la barque , vivement agitée par les vents & les flots , s'éloignoit de l'Europe & approchoit des terres Africaines. Au milieu de ces agitations nos Amans s'épuisoient en protestations aussi tendres qu'inutiles , & leur ame ingénieuse cherchoit en vain des motifs de se rassurer. Ils commençoient à se familiariser avec l'idée de quitter incessamment le monde , lorsqu'ils apperçurent un rivage qui

fit renaître l'espoir de s'aimer encore quelque temps : ils abordent , se reposent & se consolent avec l'Amour.

Macham , plus promptement revenu de ses fatigues , s'avance dans les terres : il cherche quelque trace légère qui puisse lui indiquer quelques habitations ; il a le chagrin de ne trouver que des vallées désertes , des champs incultes , des montagnes hérissées de sombres lauriers , de pins funebres , & d'autres arbres dispersés sans art & sans dessein. Il retourne vers le rivage , aussi fatigué que mécontent de ses découvertes , & rapporte pour unique récompense de ses peines des fruits & des racines qu'il partage avec la compagne de ses infortunes.

Des Amans vivent à peu de frais : ils se contentent alors , autant par nécessité que par raison , des alimens fournis par le hasard , bien résolus de pénétrer plus avant dans les terres , & d'en découvrir les Habitans. Soins

infructueux , recherches inutiles ! Ils s'apperçoivent avec douleur qu'ils en sont les Monarques & les Sujets. Il fallut s'armer de courage , se faire une habitation commode , se procurer par une industrieuse activité les premiers besoins de la vie , travailler à peupler la terre qui venoit de les recevoir : cette dernière obligation leur sembla délicate à remplir.

Quel sort plus agréable que de vivre avec l'objet qu'on aime ! Les douces émotions d'une véritable tendresse ont-ils besoin de témoins pour éclater ? La voûte des Cieux est un voile suffisant pour ménager leur pudeur : deux cœurs unis par l'Amour portent en eux le germe de la félicité. « Ah ! » si le sort propice m'avoit jetté avec » Amena ! ... Qu'ai-je dit ! pourquoi » rappeler ici un dangereux souvenir ? suivons plutôt les démarches » de nos exilés : qu'ai-je de commun » avec eux » ?

Le Paladin Anglois & son honorée Dame avoient le malheur de ne point considérer la vie humaine avec les yeux d'un Sophiste de nos jours , qui dans ses rêves éloquens & sublimes a débité , que vivre avec des racines , brouter l'herbe comme des chevres , renoncer à toute société , se livrer sans cesse au travail & se priver des plaisirs qui le font supporter , renoncer aux arts que notre foible constitution a rendus nécessaires , est le vrai bonheur de l'homme & le triomphe de la Nature.

Nos Amans, sensibles aux douceurs de la société, supportoient avec peine la douleur d'en être séparés. La jeune Beauté avoit beaucoup à perdre ; elle étoit dans un âge où le plaisir d'être avec un Amant ne vaut pas l'avantage d'en pouvoir changer. Cette désolante réflexion fit sur elle plus d'effet que les travaux & les inquiétudes d'une navigation longue & périlleuse.

Elle détruisit insensiblement les liens qui l'attachoient au monde , & l'Île déserte fut le tombeau de ses charmes.

Son Amant fidele , pénétré de la plus vive douleur , lui rendit les devoirs que le pieux & larmoyant Enée rendit autrefois à sa nourrice ; il couvrit sa tombe de fleurs , il l'arrosa de ses larmes ; & préférant la mort au déplaisir d'habiter un lieu qui lui rappelloit sans cesse le souvenir d'une Amante expirante dans ses bras , il confia le soin de ses jours au même élément qui les lui avoit rendus insupportables : il s'embarqua dans un arbre creusé de ses mains , & fut jetté sur les côtes d'Afrique par le même hasard qui l'avoit conduit à Madere.





CHAPITRE V.

Des Canaries & des Isles du Cap-Vert.

TANDIS que nous trompions l'ennui de la navigation par des dissertations , nous nous trouvâmes à la hauteur de l'Isle de-fer , à cinq degrés de latitude & cent lieues de Madere. Quiconque a voyagé sur mer conviendra qu'il auroit été fort heureux de n'avoir eu que des dissertations à essuyer : c'étoit notre secret pour arriver insensiblement aux Indes.

Le Capitaine Vander, toujours aussi pesant , aussi brutal que la Nature l'avoit formé , sembloit ne compter pour rien les maux présens , tant il craignoit ceux de l'avenir. Prévoyant par avarice , il nous affamoit pour nous garantir de la famine : la sobriété est l'unique vertu que je doive à sa
vigilance

vigilance paternelle. Je regardois une santé à l'épreuve de l'influence des climats, comme le bien le plus précieux, & la diète prescrite par le Capitaine, comme un moyen de plus pour la conserver.

Un jour pur & serein est à peine remarqué des Habitans de la terre : mais quelle jouissance pour l'homme de mer qu'un soleil sans nuages, un vent propice qui conduit au terme désiré ! J'admirois les effets de la subordination, de l'ordre, & la précision des manœuvres. Je m'amusois de danses où vingt Satyres alliaient à des hurlemens des grimaces cadencées, qui étoient l'expression grossière de leur joie : heureux qui n'a pas besoin de plaisirs recherchés & délicats pour sortir de lui-même ! Le docteur Alpharabius, dégagé par intervalles du soin d'éclairer l'humanité, daignoit quelquefois joindre le torrent de ses lumières aux foibles étincelles de mon imagi-

nation , me consolait de l'ennuyeuse conformité de la perspective ; une lecture intéressante achevoit d'occuper mon loisir : c'est ainsi que je tâchois de rendre le voyage utile à mon instruction , incertain s'il le seroit à ma fortune. Je recueillis toutes les forces de mon esprit pour oublier Amena , & m'accoutumer à la figure de Vander-Grofman.

Le 20 Mars 1766 , nous étions à cinquante lieues des Canaries, & nous apercevions le Pic de Ténériffe, où les François font passer le premier Méridien. La douceur du climat , l'air pur qu'on respire dans ces Isles , leur fit donner le nom de *fortunées* : c'est-là que des forêts de laurier adoucissent le vif éclat du jour ; c'est l'asyle des tendres amours : le silence n'y est interrompu que par le chant varié d'une multitude d'oiseaux , dont le coloris égale le vert obscur du feuillage : il y règne un éternel printemps ; & la

Nature, qui met ailleurs de l'intervalle dans la distribution de ses dons, y conserve dans tous les temps sa force & son activité.

Dans le temps de nos premières découvertes, les Habitans, qui ne connoissoient pas l'usage des métaux, s'étoient exercés à tailler des pierres pour en faire des ustensiles de première nécessité. Les rasoirs faits de cette matiere étoient un luxe où les pauvres ne pouvoient prétendre. Les Insulaires avoient un usage dont les Anglois ont profité, & dont nos mœurs font souhaiter l'établissement; c'étoit de faire alaiter leurs enfans par des chevres, méthode qui prévient les accidens trop multipliés par l'insensibilité des meres qui se dispensent d'une obligation imposée par la Nature; dispense qui décele ou leur lubricité ou leur indifférence pour ce qui doit leur être le plus cher.

Le début de notre navigation faisoit

naître l'espoir dans tous les cœurs : six cents lieues en quatorze jours ! quelle célérité ! Vander-Grofsman étoit reconnu pour le scélérat le plus fortuné qui eût couru les mers depuis les nouvelles découvertes. Nous avions dépassé le Cap Bayador, si redoutable aux premiers Navigateurs Portugais, que le Prince Henri encouragea par des promesses, & le Pape Martin par des Indulgences. Nous n'avions effuyé aucune de ces tempêtes qu'ils prétendent si communes dans le voisinage du Cap ; c'est que nous étions au large, & qu'ils côtoyoient les terres, où la mer est toujours plus agitée & les écueils plus fréquens. Encore un beau mois, & nous passions tranquillement le Tropique ; après quoi six semaines d'un tems ordinaire nous menoient en droiture au Cap de Bonne-Espérance, goûter en paix la perspective agréable de n'avoir plus qu'un petit trajet d'environ 1900 lieues à faire.

C'est ainsi que notre imagination créatrice & féconde arrangeoit les événemens. Le succès ne répondit point à nos espérances : nous éprouvâmes le sort de quiconque ose trop présumer du calme des eaux , de la faveur des Grands , de la constance des femmes , de la reconnoissance des hommes. Un furieux vent du nord-ouest nous obligea d'amener toutes les voiles , & de nous abandonner à l'impétuosité des flots. Il ne nous restoit aucune autre ressource. Des coups de mer qui rendoient nos efforts inutiles , réalisoient la grandeur du péril : le Pilote quitte le gouvernail dont il n'est plus le maître ; l'Equipage effrayé abandonne la manœuvre ; les imprécations , les juremens expirent sur les lèvres de Vander - Grofman. Un silence , mille fois plus effrayant que les cris , les plaintes , regne dans le vaisseau ; des secousses répétées semblent en ouvrir

les flancs , & nous offrent des abymes où la mort nous attend. La tanguet , le roulis nous empêchent de garder l'équilibre ; nous ressemblons à des beliers qui se heurtent avec furie : on fut même obligé de nous amarrer, dans la crainte que quelque tête philosophique ne vînt se briser contre les mats ; celle d'Alpharabius étoit sur-tout une pièce à ménager pour l'utilité publique : mais une lame le couvrit depuis les pieds jusqu'à la tête , & lui ôta pour un instant la vue & la respiration ; instruit par l'expérience , il prit le parti de se sauver au fond de cale.

Le ciel étoit obscurci par d'épais nuages , la foudre étoit sur nos têtes , & les éclairs en sillons ne sembloient parcourir l'horison que pour nous éclairer sur le danger. Mon ame , plus agitée que le vaisseau , n'étoit soutenue que par un motif de gloire ; je n'avois

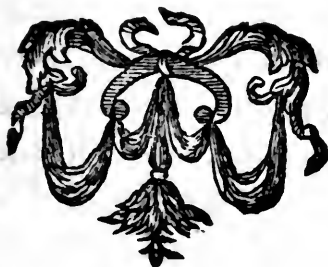
pour témoins de mes foiblesses que des hommes indifférens pour elle. Au milieu des erreurs de mon imagination séduite, Vander-Grosman & son Pilote se présentent à ma vue ; je me persuadai que c'étoit deux diables qui venoient prendre possession de mon individu : la mer devenue plus calme , me rendit bientôt l'espérance avec la raison.

Nous commencions à rendre au ciel des actions de grâces , excepté le Capitaine , qui , faute d'avoir appris ses prières , se donnoit à tous les diables. Notre cantique de reconnoissance fut troublé par des cris lugubres qui paroissoient sortir du fond de la mer : les Matelots restèrent interdits, une pâleur mortelle acheva de les enlaidir ; ils conclurent unanimement que c'étoit l'ame de quelqu'un de leurs Camarades enseveli sous les flots qui venoit les tourmen-

ter par de sinistres accens. On tint une assemblée générale , & l'on s'aperçut qu'il ne manquait que l'intrépide Alpharabius : je descendis au fond de cale , où je l'avois vu se précipiter ; je tremblai pour la Philosophie , en voyant le sublime Docteur enchassé entre deux barriques , qui sans doute par l'effet de quelque mouvement convulsif du Vaisseau , avoient rempli l'intervalle qui les séparoit. Nous le tirâmes de la presse , & il en fut quitte pour deux côtes déplacées , & une oppression dont il fut bientôt guéri. Quelle singulière figure ! « Suis-
 » je mort ou vivant , mes amis , s'é-
 » cria-t-il » ? Je le rassurai sur l'état actuel de son existence , & je lui fis sentir toutes les conséquences de son effroi , très-naturel dans un homme vulgaire , & très déplacé dans un Philosophe , qui par son exemple doit apprendre à mourir. Il fut honteux de
 la

sa foiblesse ; il devoit l'être plutôt de son orgueil.

Le Vaisseau continua sa route avec la simple misere , & par un vent forcé nous fîmes en quatre jours ce qu'il est possible de faire dans un seul. Le 24 Mars on passa le Tropique , & le 28 nous étions par le travers des premieres Isles du Cap-Vert.





CHAPITRE VI.

De la Zone Torride.

C'EST ici, disoit Rapin , un nouveau monde , où des hommes noirs & basanés different des Européens , autant par les usages que par les traits de la figure ; ils cultivent des plantes aussi différentes des nôtres que les alimens dont ils se nourrissent ; ils vivent environnés d'animaux également étrangers pour nous : ici des oiseaux sont pris à la course , & des poissons volent ; les corps en certains temps ne font point ombre : l'eau conserve toujours sa fluidité , & les arbres leur verdure ; la terre en différens lieux produit deux récoltes en une année ; les vents perdent leur inconstance & les jours leur inégalité : les eaux du Ciel tombent régulièrement en Abyf-

finie , rarement au sud de l'Arabie , & presque jamais sur les terres fertiles qu'arrose le Nil : les rayons solaires , plus directement réfléchis par la Lune , ont une chaleur sensible , & forment l'Arc - en - Ciel : les eaux de la mer s'élèvent en colonnes transparentes , & souvent funestes aux Voyageurs : l'impétuosité des vents & les horreurs de la tempête sont quelquefois renfermées dans un petit nuage obscur , que les Espagnols appellent *Tornados* , & les François *œil de bœuf*. Toutes ces différences sensibles influent même sur le cours périodique de la vie : on trouve des enfans nubiles à huit ou neuf ans ; certains Peuples de la Guinée parviennent rarement à quarante ans.

Ces destructions ont aussi des rapports avec nos idées , reprit Alpharabius. Je pensois avec force , je composois avec fécondité en Europe ; mes définitions étoient justes & lumi-

neufes , mes argumens étoient autant d'éclairs & de coups de foudre : & sous cette maudite Zone , plongé dans l'inertie , à peine ai - je le sens commun. Les Peuples de ces contrées doivent être bien imbécilles , ou leurs organes sont autrement disposés que les nôtres. Les excessives chaleurs du climat énervent l'ame ainsi que le corps , & la plongent dans une indolence stupide qui semble altérer ses facultés , quelquefois même en suspendre l'exercice. Aussi - tôt on voit que le centre du despotisme est dans les pays chauds, où les hommes n'ont point cette énergie qui s'élève contre l'oppression , ni ce courage héroïque qui préfère la mort à l'esclavage ; des révolutions fréquentes y renversent les tyrans , & jamais la tyrannie : elles ont pour principe l'ambition d'un traître , ou les caprices de la multitude qui s'arme pour changer ses fers , & non pour les briser.

Rapin , qui n'étoit pas convaincu que le développement & les opérations de l'entendement humain fussent assujettis à la température de l'air , & qu'on pût mesurer le génie des Nations par les degrés de latitude , fit la comparaison des anciens Peuples avec ceux qui les remplacent aujourd'hui ; exposa la différence sensible des anciens avec les modernes Habitans du même climat , soit dans les mœurs , soit dans les usages.

Cette variété se laisse aussi appercevoir, disoit-il, chez ceux même qui n'ont point éprouvé de ces secousses violentes qui changent l'ordre & la constitution des Etats ; & s'il falloit en rechercher la cause , on ne la trouveroit assurément pas dans la proximité plus ou moins grande du soleil. En Europe , le Prince qui gouverne influe sur l'esprit de la Nation : en Asie , les Tartares indépendans , sans cesse à cheval & campés sous des

tentes , n'ont aucune conformité de caractère avec les Chinois leurs voisins ; ceux - ci ne ressemblent pas davantage aux Habitans du Japon , éloignés de soixante lieues. On peut désigner les premiers par l'amour de l'indépendance , par le goût du changement & de la vie active , par la force du corps & la sobriété ; les seconds par la douceur des mœurs & le respect des loix , par leur penchant pour les Arts & le Commerce ; les derniers par la fierté , le mépris de la vie , la sévérité des loix & le goût du faste. Voilà bien de la variété sous le même degré de latitude.

« Avez - vous lu , reprit Alpharabius , l'article de l'Esprit des Loix , où Montesquieu dit qu'il faudroit écorcher un Moscovite pour qu'il eût des sensations délicates ». - « Oui , répond Rapin ; mais je ne prends point les plaisanteries de ce grand Homme pour des axiomes : les Russes , sans avoir été écorchés , cultivent

» aujourd'hui les Sciences & les Arts
 » avec un succès qui prouve la déli-
 » cateſſe de leurs organes. La Cour de
 » Catherine eſt l'école des Nations ».

La diſpute devenoit opiniâtre ; Alpharabius citoit Montefquieu , Rapin ſ'appuyoit d'Helvetius : c'étoit deux Pygmées qui combattoient dans l'armée des Géans. Le réſultat fut que perſonne ne changea de ſentiment , & les deux Combattans ne purent faire un Proſélyte.

Nous commençons à regretter les douceurs de la Zone tempérée : je n'en aurois jamais connu d'autre , ſi j'eufſe été le maître de mes actions , l'arbitre de ma fortune. . . . Revenons à la Zone torride.

On y redoute les calmes autant que les tempêtes. Le jour , on éprouve une chaleur inſupportable ; la nuit , on ne peut reſpirer. Dans le voiſinage de la ligne le vin ſ'affoiblit , l'eau ſe corrompt , le biscuit devient aigre , le

Voyageur triste & languissant : quelques brouillards garantissent des rayons perpendiculaires du Soleil ; mais ils répandent une infection dangereuse : les pluies font éclore de nombreux effains d'insectes malfaisans ; le ferein y suspend l'articulation des nerfs ; toutes les influences de l'air sont armées pour tourmenter & détruire.

Le Capitaine Vander racontoit, pour nous consoler & nous rassurer sur l'avenir, qu'un certain Capitaine Anglois ou Portugais fut six semaines sous la ligne sans pouvoir avancer ni reculer. Il épuisa toutes ses provisions, & fut réduit à manger les rats du Vaisseau ; le Capitaine & quarante-cinq hommes furent jettés à la mer par leurs compagnons expirans. L'agréable Discoureur , sans craindre d'outrer la plaisanterie, ajouta que les hommes de l'équipage de François Ribaud , à leur retour de Floride en 1563 , mangèrent un de leurs compagnons malades. Ce récit me parut aussi dégoûtant

que celui qui le faisoit : j'essayai de rassurer les esprits par une peinture moins effrayante du voyage de Gama, qui ne mit que vingt jours à traverser l'Océan Atlantique, depuis le Cap de Bonne-Espérance, où nous devions séjourner, jusqu'aux Îles du Cap-Vert, que nous avions dépassées. J'ajoutai, par forme de supplément, que, parti du Golfe Indien, il revint en Europe dans une barque accompagné de quatre Matelots pour tout équipage.

Tout cela peut être, dit Alpharabius ; mais l'exemple de cet heureux téméraire augmente le poids de mes peines, par la comparaison que je fais de sa situation avec la mienne. Je ne comprends rien à tout ce qui se passe ici-bas : vous verrez que ces insolens Portugais n'auront point essuyé les incommodités du voyage, & qu'Alpharabius, qui va leur porter les lumières de la science universelle, languira, végétera tristement entre les deux Tropiques.



C H A P I T R E V I I.

Eclairciffemens fur Alpharabius.

J'EN'aurois jamais deviné , me dit
 Rapin en confidence , que l'Asie fût
 intéreffée au succès de notre voyage ,
 & que la science universelle fût si près
 de nous : il est le premier qui se soit
 imposé un exil volontaire pour aller
 répandre chez les Nations étrangères
 les richesses de la Philosophie. Les
 Sciences ont eu jusqu'ici des partisans
 & des protecteurs ; mais j'ignorois
 qu'elles eussent des Missionnaires. Al-
 pharabius me paroît un problème dif-
 ficile à résoudre. L'opinion qu'il a de
 lui-même n'est pas au moins celle d'un
 homme modeste : son caractere est dur
 & farouche ; il semble qu'il parle de
 l'amour du bien plutôt en homme
 d'esprit qu'en homme persuadé : sa

maniere de critiquer est une ridicule ostentation de sa supériorité, & plutôt l'effet de son humeur chagrine que de son discernement. Au reste , ne nous arrêtons point sur de simples conjectures ; essayons de tirer quelques éclaircissémens sur la Patrie, les aventures & les projets de cet homme merveilleux.

Il y a long - temps , repris - je , que cette idée se présente à mon imagination : mais pour la satisfaire, j'ai cru devoir attendre que la proximité de l'équateur eût rendu le sublime Docteur presque imbécille. Ses méditations philosophiques sont suspendues ; & l'on peut aujourd'hui , sans faire tort à l'Univers , le sonder par des questions indifférentes en apparence , & qui iront au but par degrés : le projet fut exécuté aussi-tôt que conçu.

Le rusé Normand , qui prétendoit que le nom même d'Alpharabius étoit aussi mystérieux que les nombres de

Pythagore , lui demanda s'il ne l'avoit pas adopté pour se rendre plus recommandable aux partisans de l'Antiquité latine.

Le Docteur universel prit la parole , & convint de bonne foi qu'il s'étoit approprié ce nom , moins parce qu'il étoit sonore , que parce qu'il avoit été porté par un fameux Astrologue Arabe du deuxieme siecle : « Ce fut , » dit-il , un des protecteurs de l'Almageste , le restaurateur de l'Astronomie , l'astre de la Littérature , le Conseiller des Rois , l'ami des Sages & l'honneur de sa Patrie , comme je le suis de la mienne ; en adoptant son nom , je fais un petit larcin à l'Antiquité , dans un siecle où mille Auteurs se parent de ses dépouilles , & sont souvent assez ingrats pour accuser d'indigence ceux qui les ont enrichis ».

« Quel hasard vous a fait impitoyablement abandonner votre Patrie , &

» vous oblige à compromettre la Phi-
 » losophie sur les flots inconstans ? Est-
 » ce par l'ordre d'un pere qui a confié
 » le soin de votre fortune à Vander-
 » Grofman » ? — « Non , me dit-il ; je
 » quitte la France , indigne de me
 » posséder , pour aller éclairer les ex-
 » trémités de l'Asie , & publier l'in-
 » gratitude de mes Concitoyens , qui
 » laissent un Philosophe sans pain &
 » sans manteau. Que ne puis - je dire
 » ce que disoit Diogene , en sortant
 » de Sparte : *Je quitte des hommes !*

» La Postérité me feroit un crime
 » d'avoir accordé ce titre à des êtres
 » frivoles , toujours en enfance , ad-
 » mirateurs passionnés des talens mi-
 » nutieux & des Artistes employés à
 » corrompre les mœurs , tandis que
 » le Sage , qu'ils méprisent ou qu'ils
 » oublient , est réduit à combattre
 » l'indigence , & à tourner au profit
 » de ses besoins des armes préparées
 » pour triompher des vices. La vertu

» ne fera - t - elle jamais préférée à la
 » bassesse des intrigues » ?

« Le nombre des Philosophes est si
 » prodigieusement augmenté , lui re-
 » pliqua Rabin , qu'une pension mo-
 » dique à chacun épuiserait les tré-
 » sors de l'Etat : on en rencontre à
 » Paris jusqu'au cinquième étage ; ils
 » fourmillent dans les Provinces ; & si
 » quelque moderne Anacharsis voya-
 » geait en France , il serait surpris de
 » trouver dans presque toutes nos
 » Villes une image du Portique & du
 » Lycée ».

« Je ne fais , reprit Alpharabius , si
 » ma Nation , devenue plus éclairée ,
 » en est devenue plus heureuse ; j'é-
 » prouve seulement que le grand nom-
 » bre des faux Sages la rend insensi-
 » ble au mérite véritable : je somme
 » la Postérité de me venger de son
 » ingratitude ».

« Je voudrais vivre encore un sie-
 » cle , s'écria Rabin , pour être le

» témoin de sa confusion. Fortune
 » aveugle ! feras-tu divorce éternel
 » avec le mérite & les talens ? Sem-
 » blable aux fleuves , tu roules tes
 » eaux sur un terrain fangeux , & tu
 » ne répands tes bienfaits que dans
 » les lieux les plus bas. Le Pindare
 » François quitte la harpe de David
 » pour languir dans les marais de
 » Bruxelles : l'ami de Julie , le rival
 » de Solon & de Lycurgue , trouve
 » par-tout des admirateurs & pas un
 » ami ; obligé de quitter les Payfans
 » de la Vallée de Montmorency , la
 » Suisse lui refuse ses rochers pour
 » asyle : appelé en Angleterre , il y
 » trouve des préjugés à combattre &
 » des ennemis qui le persécutent ; sa
 » Patrie , qui emprunte sa gloire du
 » titre d'être sa mere , n'est pour lui
 » qu'une marâtre insensible à sa des-
 » tinée. Ce Poëte Philosophe , cet
 » Hercule de la Littérature , qui réunit
 » les qualités suffisantes pour former

» trente Héros académiques , est sem-
 » blable à ces astres errans qui éclai-
 » rent & abandonnent au même ins-
 » tant les contrées où ils lancent leurs
 » rayons. Le chemin de la gloire ne
 » conduit point au bonheur : on est
 » indigné de voir la médiocrité usur-
 » per les couronnes formées pour cein-
 » dre le front des hommes supérieurs.
 » Consolez - vous , divin Alphara-
 » bius ; la poussière qui s'élève offense
 » les yeux , & le diamant dans la
 » fange conserve toujours son prix ».
 C'est par ces plaintes adroites que
 Rapin s'attiroit la confiance du Doc-
 teur. « Mais quelles seront vos res-
 » sources , ajouta-t-il , chez les Peu-
 » ples Orientaux , plus jaloux de nos
 » marchandises que de nos disserta-
 » tions » ?

« Je me flatte , répondit Alphara-
 » bius , d'être admis en qualité de
 » Mathématicien chez l'Empereur de
 » la Chine ; j'y pourrai remplacer
 » quelqu'un

» quelqu'un de ces Compagnons de
 » Jesus , qui , par préférence pour les
 » contrées riches , vont prêcher la
 » Foi & la Politique , & dont le zele
 » brûlant n'a jamais éclaté chez le
 » Lapon & le Samoïede indigens ; je
 » prévois qu'ils laisseront beaucoup
 » de places vacantes à la Chine : s'ils
 » ont été proscrits dans leur Patrie ,
 » seront-ils tolérés parmi des Na-
 » tions étrangères » ?

« La conséquence est juste , lui dis-
 » je ; mais revenons , je vous prie ,
 » au sujet de chagrin que vous ont
 » donné vos Compatriotes. Quel lieu
 » fortuné vous a vu naître » ? Alpharabius ,
 » parleur impitoyable de son
 » métier , fut discret & réservé. « L'Uni-
 » vers , dit il , fera instruit des anec-
 » dotes de ma vie , qui sera imprimée
 » à la tête de mes Ouvrages volu-
 » mineux ». Nous le pressâmes de
 » satisfaire notre curiosité ; il fut inexo-
 » rable , & ne se laissa point entamer ,

C'est un desir naturel de connoître ceux avec lesquels on est obligé de vivre : une communauté de fortune exige une réciprocité de confiance ; & il est permis de rechercher les moyens de la bien établir. Cette ressource nous manquoit du côté de Vander & de sa pesante cohorte. Ces animaux aquatiques avoient beaucoup vu dans leurs courses ; mais on ne pouvoit en tirer aucune réflexion intéressante , aucun fait instructif : si je les questionnois sur l'Isle de Ceylan , ils me détailleroient les marchandises qu'on y trouve , celles qui s'y transportent & s'échangent avec un certain profit , le prix courant des unes & des autres , les rades où l'on peut mouiller avec sûreté : dans l'Isle d'Amboine , ils ne connoissent que la qualité du clou de gérofle ; aux Isles de Saint-Domingue & de la Martinique , ils n'avoient vu que du rocou , des cannes de sucre & de l'indigo ; à Madagascar , que des

cuirs , du riz , des bois d'ébène ; au Canada , des martres , des renards , des loups marins & des castors. Les curiosités naturelles , la forme du gouvernement , les mœurs , étoient pour eux des choses fort indifférentes. Leur unique attention étoit de tromper adroitement leurs semblables ; de transporter d'Europe en Asie , d'Afrique en Amérique , leur mauvaise foi , leur avarice & leurs marchandises. Cette espece d'hommes néglige sans honte ce qui peut l'instruire , pour s'attacher plus fortement à ce qui peut l'enrichir.

Toutes mes vues se tournerent vers Rapin , dont le caractère libre & enjonné étoit mon unique ressource : je lui demandai le récit de ses aventures , & le petit homme consentit à satisfaire ma curiosité.





CHAPITRE VIII.

Histoire de Rapin.

IL seroit facile de déguiser ma naissance ; je trouverois dans ce vaisseau peu de personnes en état de me contredire : mais je n'ai jamais été flatté de la chimere d'une illustre origine ; & je n'ai jamais compris l'imbécille vanité d'un prétendu grand Seigneur, qui se félicite d'être descendu d'un Hun ou d'un Cimbre, plutôt que d'un bon Gaulois.

Mon pere étoit un gros Bourgeois de Village , fort adroit dans le commerce, fort expert dans la chicane, & très-consulté de ses voisins. Bref , il vivoit noblement des revenus d'une ferme qu'il tenoit à bas prix d'un Seigneur, qu'il falloit payer d'avance. Son économie lui fournit les moyens

d'entrer dans un de ces emplois , dont les profits augmentent à mesure que le Citoyen est pauvre & l'Etat obéré. Des richesses accumulées sans peine & sans industrie , les bassesses des hommes titrés, l'air soumis de ses parens, éleverent insensiblement son ame , & je ressentis les effets d'une si douce révolution. Je fus envoyé dans l'Université de Caen, où l'étude devint pour moi une passion. Une mémoire heureuse, l'avidité de tout savoir, une facilité à composer des vers de société, qui n'ont que le mérite du moment, firent augurer qu'il y avoit en moi le germe d'un Savant. Le seul obstacle à mes progrès étoit un goût décidé pour le plaisir. Mais délicat dans le choix, je n'alarmois que ceux qui prétendoient faire de moi un Docteur Scholastique, un Philosophe à Démonstrations.

Mon pere avoit d'autres vues ; instruit par l'expérience , il savoit qu'il

y avoit un divorce éternel entre la fortune & le savoir : son ambition fut de m'introduire dans les plus brillantes sociétés ; mais craignant que l'obscurité de ma naissance ne m'y fît es-
 fuyer des désagrémens, il forma le dessein de m'ennoblir, persuadé que l'argent bouleverse toutes les opinions, & réussit à faire ce que tant de Philosophes ont entrepris sans succès. Je fus alarmé de ce projet, qui me préparoit une distinction que je n'avois pas méritée ; je craignois de contracter un engagement à la gloire, sans avoir les moyens de le remplir. Je préférois de rester dans la classe où la Nature, plus indulgente, m'avoit placé.

Mon pere, choqué de mes scrupules, me dit : — Tes idées, tolérables au Village, répondent mal aux dépenses que je fais pour ton éducation ; la société, mon fils, a plus d'égards aux titres qu'aux vertus, & tu ne serois qu'un

médiocre sujet, si tu ne valois pas ces nobles orgueilleux qui n'ont jamais offert à l'Etat le tribut de leur sang. Enfin, la différence qui pourra se trouver, c'est que j'aurai fait pour toi ce que leurs ancêtres ont fait pour eux. Je sais que la noblesse doit être le prix des actions héroïques ; mais puisque l'usage est contraire à ce sentiment raisonnable, pourquoi ne pas tirer avantage de l'opinion ? Pourquoi ne pas tirer avantage d'un nouvel état qui n'impose aucune obligation ? Que m'opposerois-tu si je t'avois destiné à remplir une de ces Charges, où une légère & inconséquente décision entraîne la perte de tes Concitoyens — ?

Cette remontrance fut persuasive, & je consentis à être noble, & même à ennoblir mon nom, en me faisant appeller Rapinville : — Ce changement, me dit mon pere, est inutile pour faire oublier ton origine ; en achetant

une terre , on achete un titre qui remplace le nom primitif : crois-tu que tous ces importans personnages , qui rappellent à nos ames des idées d'honneur & de vertu , soient les descendans de ceux dont ils portent le nom ? La famille des Héros ne s'éteint jamais ; la vanité prend soin de réparer ce que la Nature a détruit. Le mérite personnel donna seul la Noblesse dans l'état primitif. Adam , a dit un Plaisant , auroit assuré l'égalité à ses descendans , s'il avoit eu la sagesse d'acheter une place de Secrétaire du Roi —.

Dès que je ne représentai plus le tiers-Etat , je tentai d'introduire ma noblesse chez des personnes titrées ; je choisis pour mon introducteur un Gentilhomme , qui daigna se charger de m'instruire sur les beaux usages. C'étoit un vieux routier , qui depuis vingt ans produisoit régulièrement son inutilité dans toutes les maisons
de

de la Ville , & dont on pouvoit annoncer l'apparition avec plus de certitude que celle d'une Comete. Il étoit comme Sosie , l'ami de tout le monde ; il avoit tant d'amis , qu'on peut assurer qu'il n'en avoit point de véritables. Esclave de toutes les bien-séances , il avoit pris soin d'orner son esprit de toutes les historiottes du jour , qu'il racontoit avec des graces qui faisoient sourire les Prudes & pâmer les Petites-Maîtresses : il savoit tout son esprit par cœur ; & lorsque nous sortions d'une maison , j'étois sûr de ce qu'il alloit dire dans l'autre. Cet homme , si nécessaire à l'oisiveté publique , remplissoit dans un jour le vuide de trente sociétés désœuvrées qu'il tiroit à peu de frais de leur assoupissement ; il avoit la plus haute idée de la Ville où le Ciel l'avoit fait naître , la regardant comme l'Athènes de la France : son erreur étoit excusable , puisqu'il n'en étoit jamais sorti. « Cette

» Ville , me disoit-il , est l'émule de
 » Paris ; les assemblées y font de la
 » plus grande décence , les femmes
 » du meilleur ton , les hommes d'une
 » galanterie noble & délicate , & dans
 » le nombre beaucoup de génies
 » supérieurs : aussi notre Ville a-t-elle
 » la réputation de fournir plus d'Au-
 » teurs qu'aucune autre du Royaume.
 » Je pourrois citer Jean Marot , Mal-
 » herbe , Segrais , Huet , Varignon ,
 » Sarrazin , &c. ».

Cette énumération me fit trembler ;
 je n'osois mêler toute ma bassesse avec
 tant de grandeur. L'exemple de plu-
 sieurs de mon espece auroit dû me
 rassurer : mais je n'avois point leur
 audace ; & l'idée importune d'être
 déplacé donnoit à mes actions un air
 de contrainte qui me faisoit prendre
 pour un sot , quoique je ne fusse que
 timide. Je ne tardai pas à rompre mes
 chaînes : je préfèrai l'agrément de vi-
 vre avec liberté à la dignité de m'en-

nuyer avec décence ; & après avoir secoué mon fardeau , je retournai aux sociétés libres & enjouées des personnes d'une condition plus analogue à la mienne.

Je les parcourus toutes sans prétention , comme un jeune homme qui n'aime que les lieux où il habite. L'Amour insensiblement s'insinua dans mon cœur : Madame de Saint-Alban , Bourgeoise renfermée , qui se croyoit noble parce qu'elle étoit riche , s'étoit donné la peine de mettre au monde trois filles charmantes. L'aînée, nommée *Emilie* , étoit une brune faite comme la Vénus de Médicis. Je ne ferai point son portrait , il suffit de dire qu'elle ressembloit à toutes les Beautés de Roman : ses yeux , sans être languissans , avoient plus de douceur que de vivacité ; ils inspiroient les desirs , la crainte & la volupté. Dieux ! quelle fermentation ils excitoient dans mon ame ! il n'est point

de bouclier contre des traits si puissans. La seconde, nommée *Dorothée*, Beauté bien moins régulière, avoit un petit nez retroussé, de petits yeux étincelans, un teint animé, la taille courte, & sur-tout un air d'étourderie qui lui alloit assez bien, mais qui dans mes idées pouvoit en ménage tirer à conséquence : elle amusoit l'esprit sans intéresser le cœur. *Ariane*, la cadette, étoit une Beauté un peu fade; elle affectoit un si grand air de langueur, qu'on la croyoit toujours prête à tomber en défaillance : on n'osoit lui adresser la parole, dans la crainte de l'exposer à la fatigue de répondre.

Une légion de Soupirans investissoit la maison de Madame de Saint-Alban; je leur parus un rival redoutable : ma fortune, plus que mon mérite, fit insensiblement disparaître mes rivaux. Je restai le paisible adorateur d'Emilie; je m'applaudissois de

ma victoire, lorsqu'un Régiment d'Infanterie vint en garnison à Caen. Les Officiers s'informerent aussi-tôt quels étoient les plus jolis minois : avant que la discipline nouvelle eût fait de chaque Régiment une école de guerre, le Militaire oisif & désœuvré n'avoit d'autre occupation pendant la paix, que celle de plaire & de séduire. C'étoit un triomphe flatteur de souiller la couche de son hôte, & de semer l'amertume dans le cœur du père & de l'époux. Heureusement pour leur gloire, un Ministre a su rendre leur loisir utile.

Mesdemoiselles de S. Alban n'échappèrent point aux recherches de nos nouveaux hôtes ; ils furent consternés d'apprendre que leur mere difficile ne recevoit jamais d'Officiers. On ne pouvoit guères former de projets de galanterie sur un rapport de cette nature : mais il est une Province en France où naissent des hommes intrigans & pré-

somptueux , qui sont persuadés que les autres doivent avoir sur leur mérite la même idée qu'ils s'en sont formée eux-mêmes : on les retrouve dans la fable sous la figure des Titans qui escaladent le Ciel. On prétend qu'une armée de deux cents mille Gascons subsisteroit à moins de frais qu'une de dix mille levée dans les autres Provinces. Ils paroissent vivre de rosée comme la cigale , & des corpuscules répandus dans l'air comme le caméléon. Ils ont un genre d'économie qui leur est particulier ; l'art de se faire valoir & de fatiguer un Ministre est leur moyen de parvenir.

Un de ces êtres , vaste en projets , riche en espérances & pauvre dans la réalité , avoit une Compagnie assez mal tenue : on l'appelloit le *Baron de Fourcadac*. Je n'entreprendrai point la description de sa Baronnie : l'étendue en devoit être très-considérable , puisqu'elle étoit l'ouvrage de son imagi-

nation créatrice. Dès qu'il fut assuré que Mesdemoiselles de Saint-Alban étoient riches & jolies , il en médita la conquête. Il ne fut point effrayé des obstacles ; il employa , pour les vaincre , toutes les ruses & les souplesses dont il connoissoit la force , & dont un honnête homme n'a pas même l'idée. Il pénétra à travers les refus & les mauvais complimens ; & le petit homme se regardoit déjà comme l'enfant de la maison , avant qu'on eût deviné par quelle magie il s'y étoit introduit. Je joignis à la surprise commune la crainte d'être oublié. Mon maintien étoit simple & naturel ; ma parure conforme à mon état ; ma conversation dénuée de ces gentilleesses minutieuses , de ces louanges triviales qu'une fille sans expérience écoute avec plaisir , & qu'une personne sensée rejette avec mépris. Mes aveux , mes sermens n'avoient que le mérite de la sincérité : je cher-

chois à plaire & non pas à séduire.

Fourcadac prenoit une autre route; il employoit auprès d'Emilie les étourderies étudiées , les petits soins fatigans , les plaisanteries satyriques , les confidences simulées. Il se mit en frais de parure , moyen dont se servent les fots pour réussir auprès de celles qui leur ressemblent ; il exalta d'un ton modeste la gloire de ses aïeux , les vastes domaines qu'il possédoit , & fit l'énumération de tous ses vassaux. L'air de bonne foi du Baron ébranla Madame de Saint-Alban ; & je fus contraint d'avouer qu'on ne pouvoit en imposer de meilleure grace. Il faisoit sa cour avec tant d'empressement à Madame de Saint-Alban , qu'on eût dit qu'il méditoit la conquête de son cœur. Cette bonne mere , disoit - il , est le foyer où les rayons enflammés de mon amour se réunissent ; de - là , réfléchis avec force , ils vont droit embraser le cœur d'Emilie. Trop

bouillant pour laisser traîner les choses en longueur , il honora la belle Emilie d'une déclaration : la réponse se fit à demi-voix & d'une maniere déconcertée. Fourcadac en conclut qu'il étoit aimé , publia son triomphe & ma défaite.

Quel coup de foudre pour un Amant passionné ! Je n'osai demander à Emilie un éclaircissement : j'eus recours à sa mere , qui me parut fort indécise ; elle balançoit les titres du petit Gascon avec ma fortune réelle. Je continuai de voir Emilie , dont la conduite fut si réservée , que je ne pus me plaindre ni trop présumer. Ses sentimens me parurent formés , d'après les irrésolutions de sa mere. J'eus tout le temps d'étudier mon rival , & je fus humilié de la concurrence : je lui trouvais , comme à tous les étourdis , de fausses idées sur l'honneur & la vertu , confondant les vérités , les sophismes & les préjugés ; redoutant moins les

vices que les ridicules ; plus sensible aux froides plaisanteries d'un libertin impudent qu'aux conseils d'un Sage éclairé.

Le petit Scélérat joignoit à tous ces défauts un esprit vif, enjoué, dont il abusoit pour accréditer un mensonge, ou pour exagérer un ridicule & justifier une indiscretion. Plusieurs de ces femmes qui décident au premier coup-d'oeil du mérite d'un étranger, quelques raisonneurs arbitres souverains du goût appercevoient dans Fourcadac l'homme brillant, l'homme à la mode; mais l'homme fourbe & vicieux leur échappoit. J'appris de ceux qu'il appelloit ses amis, & qui n'étoient que ses compagnons de débauche, qu'il recherchoit Emilie sans l'estimer. Il ne convoitoit que sa fortune, & il lui faisoit grace des vertus : mes vues étoient bien différentes. Mais je savois que l'Amant le plus raisonnable est rarement le plus favorisé. Madame de

Saint-Alban eut quelques soupçons sur la fortune de son rival : il en fut instruit par une femme indiscrete ; & il fit usage , pour la rassurer , des moyens qui aident à la séduction. Il fait emplette d'un équipage leste & brillant ; il surcharge sa maison d'un habit chamarré de différentes couleurs : spectacle nouveau , qu'un Gascon se promenant dans un carrosse à lui !

Ce phénomène , qui mit de la variété dans les entretiens , ne fit point illusion sur sa fortune. Le petit Baron , ébloui de son éclat , fut convaincu que son brillant équipage fixoit les regards d'Emilie , & qu'elle ne pouvoit se dispenser de donner à un Amant en carrosse la préférence sur un Amant à pied. Il voyoit avec dépit mes assiduités ; il étoit trop vain pour s'en formaliser : il ne pouvoit concevoir qu'un homme qui n'avoit que de l'esprit & des mœurs sans naissance , pût aller de pair avec un fat de bonne

maison. Il disoit quelquefois : « Cela
 » crie vengeance au Ciel ! Un atôme
 » bourgeois se trouve dans une mai-
 » son fréquentée par le Seigneur de
 » Fourcadac ! Sandis ! eh ! que diroit
 » mon pere , s'il apprenoit que nous
 » mangeons à la même table ? Il me
 » déshériteroit à l'instant ».

Il continua cependant de vivre avec l'atôme bourgeois , & voulut bien courir les risques de perdre la succession paternelle. Un embarras plus sérieux tourmentoit son esprit : il falloit entretenir les chevaux , & les ressources diminueoient ; ce qui est rare chez un Gascon. Le Marchand & l'Ouvrier étoient rebutés des délais. Il sentit la nécessité de presser son mariage ; la confusion succéda à ses flatteuses espérances. Deux domestiques qu'il avoit pris pour supplément , ne paroissoient qu'à la lueur des flambeaux , & ne quittoient jamais sa voiture. Ces automates , qui étoient moitié foin moitié paille

& parés de diverses couleurs , tentèrent les chevaux d'un Voiturier , qui les dévora , & ne leur laissa que la livrée de M. le Baron. Cette aventure amusa toute la Ville. Madame de Saint-Alban soupçonna que la Baronnie pouvoit avoir quelque analogie avec les Pages.

Deux Laquais postiches , fabriqués de foin & de paille , donnerent une nouvelle face à mes affaires. Telle est la marche des grands événemens , toujours soumis aux plus petites causes : le sang coulé , les campagnes sont dévastées , les Villes sont détruites , des millions d'hommes sont égorgés ; les Argus politiques en cherchent la cause dans les intérêts des Empires. Ils ne savent pas que cet embrasement général , cette commotion qui change la surface du globe , n'est souvent que l'effet d'une mauvaise digestion du Prince ou du Ministre.

Emilie , qui ne vouloit rien de

postiche dans son Amant, conçut une aversion invincible pour Fourcadac , qui , irrité de sa disgrâce , vit en moi un rival dont il falloit se défaire. Le surlendemain de son aventure , il vint me trouver ; & sans autre explication préliminaire : « Je vous défends , me dit-il , » de voir Emilie ». Ce ton d'autorité & de mépris fortifia ma résolution de lui désobéir : la vertu modeste obtient des déférences qu'on refuse à la vanité qui les exige. Je l'assurai le plus honnêtement qu'il me fut possible , que j'irois chez Madame de Saint-Alban , & qu'il pourroit en être témoin. « Ce sera » moi , qui vous y recevrai comme » on reçoit un vil Faquin de votre » espece ; vous n'en sortirez pas que je » ne vous aie fait agréer au préalable » vingt coups de bâton de ma main. » Vous , petit vermisseau sorti de la » crasse bourgeoise , oser élever les » yeux jusqu'à Emilie , échauffer le » sang du Baron de Fourcadac ! Ah !

» le néant seroit préférable au malheur
 » dont vous êtes menacé ».

La valeur gasconne est impétueuse
 & bouillante ; l'intrépidité normande
 est tranquille & réfléchie. Je lui repli-
 quai : « Mes ancêtres, Monsieur, n'ont
 » point eu la gloire de piller les équi-
 » pages de Charlemagne à Ronce-
 » vaux : je n'ai point de Château ; je
 » ne puis compter trente Gentilshom-
 » mes pour vassaux : mais j'ai dans le
 » cœur autant de délicatesse que tous
 » les Fourcadacs de la terre , avec
 » moins d'ostentation ; & pour vous
 » en convaincre , je me rendrai dans
 » une heure sur la route de Paris : je
 » vous conseille d'y venir avec d'au-
 » tres armes qu'un bâton ».

Il me fit ses adieux avec un sourire
 insultant , & me promit de n'être pas
 le dernier au rendez-vous , après m'a-
 voir assuré que ce défi ne seroit pas
 dangereux pour lui , qui s'étoit me-
 suré avec un Colonel Prussien , deux

Capitaines Anglois & trois Grands d'Espagne. Sa valeur bien dirigée étoit tombée jusqu'ici sur les Nations étrangères : « J'avoue , ajouta-t-il , que c'est » la premiere affaire bourgeoise où je » me suis trouvé ; j'ai oui dire à mes » gens qu'elles ne sont pas très-sanglantes ». Je lui répondis qu'il seroit bientôt en état d'en juger : mais je le prévins sur-tout de venir au rendez-vous sans domestiques , à moins qu'ils ne fussent de l'espece tranquille de ceux qui servoient à décorer sa voiture ; les affaires d'honneur interdites par les Loix devant se passer sans témoins , comme il l'avoit sans doute pratiqué dans les assauts soutenus contre la Prusse , l'Angleterre & l'Espagne.

Je conviens de bonne foi que je n'ai jamais été trop rebelle à cette impression de la Nature qui nous porte à la conservation de nous-mêmes. J'aime Emilie ; je tremblois qu'elle ne fût la proie d'un Gascon ; notre combat

combat compromettoit sa réputation. Il falloit trouver un tempérament pour me conserver sans déshonneur , & me venger sans mépris : je remplis à-peu-près ces deux obligations en employant une ruse de mon pays , dont je me fus bon gré dans la suite.

Je chargeai deux pistolets simplement à poudre ; je quittai mon épée , & me rendis sur le champ de bataille , où je trouvai Fourcadac , qui se seroit cru déshonoré , me dit-il , s'il y fût arrivé le dernier. Je lui fis entendre que le sort d'un combat à l'épée dépendoit moins de la valeur que de l'adresse ; & qu'ainsi j'avois choisi des armes qui mettoient plus d'égalité entre les Combattans. Je découvris mes pistolets , & lui en laissai le choix : il en prend un sans examen. Il faut avouer que la bravoure est naturelle aux Gascons. Nous nous éloignons de quelques pas ; & je lui crie avec

I^{re} Partie.

O

une fiere assurance : Tirez le premier. Il use du privilege , lâche son coup ; je feins de tomber roide mort. Fourcadac se sauve , prend des chevaux de poste , & galope sans reprendre haleine jusqu'à Paris , où il sollicite sa grace pour avoir tué un homme qui se portoit bien.

Je me rendis le même jour chez Madame de Saint-Alban , & je lui fis part , ainsi qu'à la belle Emilie , de l'affaire que je venois d'avoir , sans entrer dans aucun détail : je leur représentai que leur indécision m'exposoit à des dangers renaissans ; que j'affronterois plus volontiers que de renoncer à la possession d'Emilie. Madame de Saint-Alban consentit à réparer un malheur dont elle étoit la premiere cause : on arrêta que cette union devenue nécessaire à mon existence ne seroit plus retardée. Quelle perspective pour un Amant tendre &

fidèle ! quels momens délicieux peuvent être comparés au triomphe d'une passion qui remplissoit tout mon cœur, & en bannissoit toutes les autres ! Le maintien sage & réservé d'Emilie, son ton imposant & quelquefois sévère, dévoient une ame noble, décente & inaccessible aux pièges de la séduction : elle se livroit au plaisir sans en être l'esclave ; elle le quittoit sans regret. Une lecture amusante sans être frivole perfectionnoit les dons de la Nature sans rien dérober à la société : pieuse sans humeur & sans superstition, elle cherchoit à plaire à l'Etre suprême plutôt par la pureté des mœurs que par des pratiques de fantaisie ; toujours soumise aux volontés d'une mere vigilante, toujours exacte à l'observation des regles imposées par la bienfaisance ou l'usage, rien n'avoit en elle les dehors gênans & pénibles du devoir. Gaie sans étourderie, elle em-

bellissoit la raison , déridoit la sagesse , prêtoit des graces à ce qui semble les exclure , & ne présenter à l'esprit qu'une sombre & rebutante austerité.

Mon choix , dicté par l'Amour , sembloit justifié par la raison. L'un & l'autre formerent les liens qui nous unirent , & firent prendre à l'hymen , un peu sérieux de sa nature , les traits & les doux sourires de la volupté. Une connoissance plus particuliere de ses charmes ne servit qu'à me faire mieux sentir le mérite de sa possession. Tandis que je jouissois des plus précieux dons de l'Amour , mon ancien rival dominoit dans un cinquieme étage sur le Peuple de la Capitale : ce n'étoit plus ce brillant Baron escorté d'une nombreuse suite de laquais , tant animés qu'inanimés , faisant gémir les pavés sous le poids de sa voiture & de ses fougueux coursiers ; c'étoit le

petit Fourcadac , mal logé , mal vêtu, mettant en œuvre toute l'économie gasconne, & n'ayant pour toute suite qu'un Savoyard mal payé , & qui vivoit frugalement des restes d'un Maître qui manquoit du nécessaire.

Un soir il rencontra sur les Boulevards Mace mon parent , & le plus digne de mes amis ; ne pouvant l'éviter il l'aborde , il lui demande des nouvelles d'Emilie : « Elle est mariée, » avant mon départ de la Province , » avec son cher Rapin ». — « Quel » conte ridicule , lui répond Four- » cadac ! mariée avec Rapin ! Eh ! » je l'ai tué il y a quinze jours ». — « Tué tant qu'il vous plaira ; il » faut donc qu'il soit ressuscité : il est » très - vrai que j'étois à la célébra- » tion du mariage , & que Rapin est » propriétaire & possesseur des char- » mes d'Emilie ». — « Il y a de l'en- » chantement dans cette aventure ,

» reprit le Gascon , en s'esquivant :
» mais puisque je n'ai pu épouser
» Emilie ni tuer Rapin , j'aurai au
» moins la liberté de sortir en plein
» jour , & de développer mes talens
» pour réhabiliter ma fortune ».





CHAPITRE IX.

Rencontre d'un Navire Espagnol.

L'HISTOIRE d'un mari très-content de l'être, amuse par sa singularité. Rapin, époux fortuné, fut obligé de l'interrompre par la rencontre d'un vaisseau portant pavillon blanc & la croix rouge entaillée, qui désignoient qu'il étoit Espagnol. Nous étions alors vers le neuvième degré de latitude septentrionale, & nous avions perdu l'ancien usage de faire beaucoup de chemin en peu de temps. Le soleil alloit être perpendiculaire, & cette position donne ordinairement plus de chaleur que de vent. L'Espagnol avoit le cap à l'ouest, pour faire ensuite le sud; & ranger les côtes du Brésil. Nous faisons route au sud, & nous vîmes à portée l'un de l'autre vers le milieu

du jour. Le Capitaine Espagnol se mit dans sa chaloupe, se rendit sur notre bord ; il nous demanda des nouvelles de l'Europe & de l'état où se trouvoient les Puissances belligérantes.

Vander - Grofman l'instruisit de son mieux , c'est-à-dire assez mal , & joignit à une narration très-diffuse des raisonnemens politiques, auxquels le Capitaine Espagnol ne put rien comprendre. La politique n'étoit point la partie dominante de Vander-Grofman ; il connoissoit mieux les avantages du commerce , que les intérêts des Souverains de l'Europe, auxquels il avoit religieusement préféré les siens.

Des observations politiques nos deux Marins descendirent aux détails du commerce. L'ami Vander - Grofman entra dans les détails de sa cargaison , & l'imbécille personnage ne fit aucune mention de MM. les Philosophes : Alpharabius , qui s'étoit avancé pour entendre son éloge , fut
indigné

indigné de cette omission sacrilège.

Vander fit au Capitaine plusieurs questions qui se succéderent avec rapidité :

« D'où venez-vous ? où comptez-vous
 » débarquer ? quelles sont vos mar-
 » chandises ? n'avez-vous point ren-
 » contré quelque Navire Hollan-
 » dois » ?

L'Espagnol lui répondit avec la gravité sourcilleuse d'un Professeur de Salamanque : « Je reviens , Seigneur

« Capitaine , de la Traite des Negres ;
 » j'ai couru les côtes de Guinée , de-
 » puis le Cap des trois Pointes jus-
 » qu'à celui de Tagrin ; j'ai fait quel-
 » que résidence à Sierra-Liona , tant
 » pour me remettre des fatigues du
 » voyage , que pour rafraîchir mes
 » provisions : jamais contrée ne fut
 » plus propre à remplir ces différens
 » objets. Les orangers , les citron-
 » niers , les vignes , les figuiers ont
 » choisi cette terre favorite , où ils ne

» demandent qu'une médiocre cultu-
 » re. Les dattiers y produisent en
 » abondance des fruits, dont on tire
 » une huile employée à différens usa-
 » ges, & sur-tout à composer un sa-
 » von meilleur que celui de l'Europe.
 » Les cannes à sucre y réussissent aussi
 » bien qu'aux Antilles , à Madere &
 » au Brésil. Vous savez les avantages
 » que notre Nation retire de ces éta-
 » blissemens en Guinée, & quels jours
 » on coule dans une terre si favo-
 » risée de la Nature. Les chaleurs y
 » sont quelquefois excessives : mais
 » tout est supportable , où l'on peut
 » s'enrichir. J'ai trouvé à Sierra-Liona
 » des Vaisseaux de toutes les Nations
 » commerçantes ; les uns chargés de
 » coton, de cire, de bois de teinture
 » rouge , plus estimé que celui du
 » Brésil ; les autres d'ambre gris , de
 » poivre de deux especes , dont le
 » commerce est interdit en Espa-
 » gne, parce qu'il a le malheur d'être

» meilleur que celui de nos Colonies ,
 » dont on veut encourager la culture
 » & faciliter le débit.

» Les mêmes vues de politique ont
 » fait défendre l'introduction du sa-
 » von de Guinée en Portugal. Je crois
 » que toutes ces défenses tendent à
 » la destruction du commerce , qui
 » languit dans des entraves. Le moyen
 » de le ressusciter & de l'étendre , c'est
 » de confier à chaque sol la semence
 » qui peut le mieux y fructifier. Tout
 » aujourd'hui renchérit , jusqu'à l'es-
 » pece humaine , où l'on fait égor-
 » ger les hommes sans dessein. Mais
 » en Guinée ils ont augmenté de prix :
 » j'avois autrefois une trentaine de
 » Negres pour une barrique d'eau-de-
 » vie ou quelques haches , couteaux
 » ou ciseaux ; & maintenant à peine
 » en donne t-on six, tant on a marque
 » d'empressement pour cette denrée.
 » Hé ! que deviendront nos mines ?
 » Il est vrai que celle de Don Gaspard

» Regis de Velasco de la Membrila ;
 » nouvellement découverte aux envi-
 » rons de Potosi , est difficile à ex-
 » ploiter. Ce Seigneur pour qui je
 » vais en course n'a point fait passer
 » de million en Europe, qu'il n'en ait
 » coûté la vie à une cinquantaine
 » d'hommes : cette perte seroit une
 » bagatelle , si l'espece ne renchéris-
 » soit pas.

» Quand on a payé le quint du
 » produit que chaque mine doit au
 » Roi , les frais d'achat & de transf-
 » port des Negres , le travail exté-
 » rieur & intérieur de la mine , l'ex-
 » portation ; il reste bien peu de chose
 » au propriétaire. La rencontre d'une
 » veine de métal presqu'aussi-tôt tarie
 » que découverte , est un malheur
 » qu'on ne peut apprécier. Vous ne
 » savez pas , vous autres gens d'Eu-
 » rope , ce qu'il nous en coûte pour
 » vous faire passer des especes. Nos
 » mines du Potosi commencent à

„ s'épuiser ; celles des montagnes du
 „ Paraguai ne valent pas la peine d'être
 „ découvertes : il y en a beaucoup de
 „ fermées dans le Tucuman & le Pé-
 „ rou. Tout annonce leur entier épui-
 „ sement avant deux siècles : alors
 „ nous aurons des coquilles pour
 „ monnoie courante , comme dans le
 „ Congo & différentes Provinces de
 „ l'Asie , ou d'autres matieres qu'il
 „ plaira à l'opinion d'introduire ».

„ Que m'importe, repliqua Vander-
 „ Grofman , quelle matiere désignera
 „ la valeur du pain , du tabac , du
 „ vin & de la biere , pourvu que
 „ je n'en manque pas » ? — « Je vais
 „ plus loin » , dit Rapin , qui s'étoit
 jetté dans la conversation , « je trouve
 „ qu'il en résulteroit un grand bien
 „ pour ces pauvres Negres condam-
 „ nés à ne voir pendant plusieurs an-
 „ nées d'autre lumière que celle d'une
 „ triste lampe , sans cesse en danger
 „ d'être écrasés par l'éboulement des

» terres , ou étouffés par les vapeurs
 » dangereuses qui s'exhalent de la
 » mine , & qui les rendent perclus
 » de tous leurs membres ». — « Belle
 » remarque , reprit l'Espagnol ! Peut-
 » on s'intéresser à des Esclaves indi-
 » gnes de pitié , puisqu'ils ne sont pas
 » Chrétiens ? Songe-t-on que nous
 » perdrons tout notre crédit en Eu-
 » rope , & que les Rois de Manoé ,
 » de Serra , de Congo , ne boiroient
 » pas d'eau-de-vie ? Ce seroit un crime
 » de lèse-Majesté au premier chef ».

« Ne pourroit-on pas , reprit Ra-
 » pin , employer ces Negres , dont
 » vous comptez la vie pour rien , à
 » repeupler vos Etats d'Europe & vos
 » Colonies ? L'Amérique est déserte ,
 » l'Espagne commence à le devenir.
 » L'arrivée des galions vous ferme
 » les yeux sur vos pertes : les Arts
 » languissent parmi vous ; vos plai-
 » nes sont muettes , vos Manufactures
 » abandonnées ; & vous allez à deux

» mille lieues de notre continent en-
 » lever à grands frais du sein de la
 » terre les métaux que la Nature ,
 » pour prévenir vos crimes , y avoit
 » cachés. Cet or , cet argent que vous
 » en arrachez n'est point pour votre
 » usage ; il circule pour ceux qui
 » protègent les Arts , encouragent
 » l'Industrie & rendent les Manufac-
 » tures florissantes. Ils travaillent pour
 » vous , il est vrai ; ils caressent une
 » indolence qui vous est chère , &
 » vous allez vous consumer en Amé-
 » rique pour en revenir avec de l'or
 » qui vous rend tributaires de l'in-
 » dustrie de toutes les Nations ».

Vander-Grosman redoubla ses ques-
 tions sur Sierra-Liona , où résidoient
 plusieurs Hollandois de sa connois-
 sance. « Je n'ai connu pendant mon
 » séjour , répondit le grave Naviga-
 » teur , que le Capitaine Jacob No-
 » keldem ; nous avons fait ensemble
 » des courses chez les Negres voisins

» de Sierra. Nous entrâmes un jour
 » dans une cabane couverte de joncs
 » & tapissée de nattes assez bien tra-
 » vaillées : il parut un Negre plus
 » laid , plus ridé qu'un vieux singe ,
 » escorté d'un autre qui portoit une
 » espèce de pique de bois , dont la
 » pointe étoit durcie au feu. Nokel-
 » dem s'inclina profondément en sa-
 » luant le premier ; il éleva ses deux
 » mains au-dessus de sa tête , & me
 » fit signe de l'imiter. Ensuite il me
 » prit en particulier , & me dit : « Ce
 » Negre , qui s'est fait dessiner sur la
 » peau des figures de serpents , de
 » poissons & d'oiseaux , est un puis-
 » sant Monarque ; cet autre , avec sa
 » pique de bois , compose sa garde
 » ordinaire , & ce que nous appellons
 » en Europe *la Maison du Roi*. Soyez
 » respectueux & réservé , mon ami ;
 » gardez-vous bien de manquer à Sa
 » Majesté Royale ».

« En conséquence de cette instruc-

» tion , dont je lui sus gré , je réglai
 » mes regards & mon maintien. Je
 » n'entendois point le langage de ce
 » Roi Negre , & j'avois de moins l'in-
 » quiétude de lâcher quelque propos
 » déplacé. Le Capitaine Hollandois ,
 » qui en favoit assez pour se faire en-
 » tendre , se chargea des frais de la
 » conversation : elle ne parut pas fort
 » animée , tant la Majesté du Mo-
 » narque imposoit à Nokeldem. Il y
 » avoit un quart-d'heure que nous
 » étions dans la cabane royale , lorf-
 » que la Reine , accompagnée de deux
 » Suivantes , s'offrit à mes yeux. Ima-
 » ginez - vous une statue de marbre
 » noir , chargée de bracelets , de col-
 » liers , de chaînes & de plaques d'or ,
 » de cuivre , d'ivoire , de laiton & de
 » verre. Sa peau , d'un beau noir lui-
 » fant , relevoit l'éclat de ses bijoux ,
 » dont le poids pouvoit monter à
 » quarante livres. L'extrémité infé-
 » rieure de ses oreilles , où deux

» énormes plaques de cuivre étoient
 » suspendues , venoit galamment se
 » terminer à deux doigts de ses épau-
 » les. Son aigrette étoit composée de
 » la dépouille de cinq ou six perro-
 » quets.

» Cette Reine clinquailhere prit
 » séance avec cet air de dignité qu'e-
 » xigeoit son rang , & les deux Sui-
 » vantes préparèrent un repas aussi
 » délicat que magnifique. Le pain
 » étoit une espece de froment que
 » l'on broie avec des pierres, & qu'on
 » fait cuire au soleil. Des corbeilles
 » de fruits furent arrangées avec sym-
 » métrie ; & l'on acheva le service
 » avec un plat de sauterelles desséchées
 » au soleil : on but du vin de pal-
 » mier , qui n'est autre chose que la
 » seve de l'arbre extraite par l'incision
 » des branches. Cette liqueur , lors-
 » qu'elle est conservée , a plus de
 » force que de parfum & d'agrément.
 » Tout imposoit un respectueux si-
 » lence.

» J'eus le loisir d'observer que Leurs
 » Majestés enfumées , fort satisfaites
 » d'elles-mêmes , & de pouvoir étaler
 » leur magnificence aux yeux des
 » Etrangers , avoient autant de fierté
 » dans leur petite cabane que le Mo-
 » gol sur son trône. La lubricité pétil-
 » loit dans leurs yeux ; ils se fixoient
 » avec une mutuelle complaisance ,
 » & leurs caresses fétides faisoient
 » fuir les Amours. Enfin , le banquet
 » royal tendoit à la fin , lorsqu'il parut
 » au milieu de nous un gros vilain
 » Serpent qui me glaça d'effroi. Je
 » me leve brusquement en jettant un
 » grand cri , & me mets en état
 » de tuer cet animal. Le Capitaine
 » Nokeldem , pâle & défait , faillit
 » mon bras & mon épée , en criant :
 » Qu'allez-vous faire , Don Antonio
 » Rodrigues ? songez qu'il vaudroit
 » mieux mille fois pour vous d'avoir
 » empalé mille Negres , brûlé trente
 » cabanes , enlevé la femme du Roi ,

» que d'avoir seulement effleuré la
 » peau du divin animal. Vous ne sa-
 » vez donc pas qu'il a l'honneur d'être
 » de la même famille que le Serpent
 » fétiche adoré dans cette partie du
 » monde ».

« Je sentis alors tout le danger de
 » voyager dans un pays dont on
 » ignore les usages , & sur - tout en
 » Guinée , où les bêtes sont si res-
 » pectées & les hommes si méprisa-
 » bles. Je lus dans les yeux du Mo-
 » narque la colere & l'indignation ;
 » son Garde même avoit la lance en
 » arrêt , & n'attendoit que le signal
 » de son Maître pour m'occire & me
 » pourfendre : les femmes , proster-
 » nées contre terre , pouffoient des
 » gémissemens funebres , & par des
 » contorsions extravagantes tâchoient
 » d'appaier le Ciel courroucé. Pau-
 » vres femmes ! ma frayeur étoit la
 » seule qui fût bien fondée. La pru-
 » dence de Nokeldem sauva la vie du

» Serpent & la mienne. Nous sorti-
 » mes de la cabane : le Roi entretint
 » un moment le Capitaine Jacob , &
 » nous prîmes congé de Sa Majesté ».
 « --Vous avez couru grand risque, me
 » dit mon compagnon : les Serpens
 » jouent ici un rôle important ; &
 » sans l'espérance de tirer de nous
 » quelques flacons d'eau - de - vie ,
 » Sa Majesté auroit lavé dans votre
 » sang l'affront fait à la Divinité ;
 » mais cette liqueur a tant d'empire
 » sur ce Prince , que pour en avoir
 » une piece , il vendroit sa cabane ,
 » ses Sujets , sa tendre épouse &
 » ses enfans chéris. J'ai fait entendre
 » que nous en attendions dans quel-
 » ques jours ; & c'est à cette promesse
 » que nous devons sa gracieuse ré-
 » ception & l'honneur d'avoir pu
 » contempler à loisir & avec l'admi-
 » ration requise les yeux rouges &
 » enfoncés , la peau huileuse , les
 » grosses levres & le nez épaté de sa

» Sultane tant aimée ». — Tous les gens de l'équipage firent de lourdes plaisanteries sur la crasse ignorance des Negres , fort approchante de la leur.

« Quels sont les êtres les plus spirituels & les plus industrieux de ces contrées , demanda Vander - Grofman » ? — « Ce sont les singes nommés *Baris* , répondit l'Espagnol , moins paresseux que les Negres : ils servent aux travaux domestiques , à puiser de l'eau , à transporter le bois , à broyer le millet , à charger les ballots , à tourner la broche ». Alpharabius , mécontent d'être oublié , essaya de subjuguier l'admiration par une dissertation physique sur la nature des singes & sur leur rapport avec l'espèce humaine ; mais il fut retenu par la crainte de profaner les mystères de la Philosophie , en déchirant le voile qui les couvroit à des hommes vul-

gaires. Il nous donna même une scène beaucoup plus intéressante. Sa manière étoit d'argumenter; il en vint aux mains avec un Religieux moitié blanc moitié noir , qui faisoit route avec le Capitaine Espagnol. Ce nouvel Apôtre n'avoit pas prévu d'être assailli par un champion tel qu'Alpharabius , qui, toujours en haleine , n'avoit pas moins d'attachement à ses opinions que de haine pour les Moines. Lorsque je me suis rappelé les sarcasmes, les termes injurieux dont il se servit pour combattre l'homme de Dieu , j'ai soupçonné qu'il avoit reconnu sur le Moine l'uniforme de S. Dominique , & qu'il avoit eu en Espagne quelques démêlés avec le Grand-Inquisiteur.

« Quel métier faites-vous parmi ces » voyageurs, demanda brusquement le » Docteur ? Etes - vous Confesseur , » Prédicateur ou Missionnaire » ?
— « Je suis tout cela » , reprit le

Moine d'un ton fort déconcerté de la question. — « J'entends , reprit le » sourcilleux Philosophe : vous prenez en Chaire votre revanche de » tout l'ennui qu'on vous fait essuyer » en qualité de Directeur. N'êtes-vous » pas aussi Quêteur ? oui , je le parie » sur mon existence ; j'en suis certain. » Eh ! mon Pere ! vous croyez-vous » dispensé de la premiere Loi imposée aux hommes ? Est-ce la pratiquer que de vivre dans l'oisiveté ? » Je remonte à la naissance de l'Eglise ; & je vois les Chrétiens opprimés chercher dans les déserts le libre exercice d'un culte aussi pur que leur cœur , établir des regles purement civiles , & toujours nécessaires parmi des hommes forcés de vivre réunis. Qui eût jamais deviné que d'une constitution aussi naturelle il fût sorti des Moines ? Les premiers de votre espece étoient occupés du travail des mains : ils » fuyoient

» fuyoient les persécuteurs ; & main-
 » tenant qu'ils le font eux-mêmes ,
 » qu'ont-ils besoin d'aller s'ensevelir
 » dans une retraite ? Est-ce pour se
 » délivrer des embarras du monde &
 » des cris importuns de l'indigent ? je
 » trouve dans cette supposition leur
 » conduite plus prudente que mé-
 » ritoire. Est-ce pour éviter l'occasion
 » du crime & s'acheminer paisiblement
 » vers le Ciel ? ce sont des soldats
 » qui abandonnent lâchement leur
 » poste , & qui comptent pour une
 » victoire l'avantage de n'avoir point
 » combattu ».

Le Dominicain , sans sortir des bor-
 nes de la modération , répondit au
 pétulant Docteur : « Il y a entre vous
 » & moi la différence qui se trouve
 » dans le courage éclairé par la pru-
 » dence , & la témérité qui naît sou-
 » vent de l'ignorance du danger ».

« Je fais plus , dit Alpharabius :
 » je vous suppose tous honnêtes gens.

» Quelle idée puis-je me former de
 » vertus stériles qui , renfermées dans
 » une étroite enceinte, n'ont pas même
 » le mérite d'édifier ; & puis , que si-
 » gnifie ce harnois bisarre , gris , cen-
 » dré , noir , blanc , de couleur tan-
 » née , cette longue robe terminée en
 » pointe ? Est-ce ainsi que vous obéis-
 » sez à S. Paul , qui défend aux hom-
 » mes consommés dans la sagesse , de
 » se distinguer par la singularité de
 » leurs vêtemens ? C'est par la pureté
 » des mœurs , & non par des tuniques
 » & des sandales , qu'on fait revivre
 » les vertus des Saints. Ah ! je crains
 » que la plupart de vous , vous n'em-
 » pruntiez le masque de la vertu pour
 » cacher vos foiblesses avec le même
 » succès que vous vous couvrez des
 » haillons de l'indigence pour jouir
 » du superflu. De l'austérité de vos
 » regles naît l'austérité farouche de
 » votre caractère ; il en résulte que
 » vous joignez vos vices personnels

» à ceux de votre Institut. L'homme
 » seul avec lui-même devient la vic-
 » time de ses passions ; il n'en est dis-
 » trait ni par les objets extérieurs , ni
 » par la crainte d'un œil observateur
 » qui lit sur son visage les secrets de
 » son ame. La charité languit , parce
 » que le cœur n'est point ému par des
 » spectacles attendrissans. Les cris de
 » la Veuve & de l'Orphelin ne percent
 » point à travers les grilles , & ne
 » troublent jamais le silence des Cloî-
 » tres. La société à laquelle on a re-
 » noncé ne paroît formée que d'êtres
 » étrangers , qui méritent à peine
 » qu'on les haïsse ».

« Je réponds quelquefois à des ar-
 » gumens & jamais à des investives »,
 interrompit le sage Dominicain ,
 qui pouvoit profiter du calme de
 sa raison pour confondre l'impétueux
 Alpharabius. » Vous nous accusez de
 » méconnoître la charité : qui de
 » vous ou de moi observe mieux

» aujourd'hui les maximes qu'elle pres-
 » crit ? La douceur de votre caractère
 » confond, il est vrai, l'austérité fa-
 » rousse du mien : mais j'ai souvent
 » observé que les esprits faux nous
 » condamnent sans nous connoître »
 » de les avoir quittés après que nous
 » les avons connus. L'homme qui a
 » renoncé à la Religion voit toujours
 » avec dépit le Sage qui a tout sacrifié
 » pour elle ».

Le bilieux Docteur voyant l'action
 engagée, eût plutôt suivi le Moine en
 Amérique que d'abandonner le champ
 de bataille. « Abrégeons, Révérend,
 » s'écria-t-il ; & dites - moi comment
 » vous conciliez l'inconstance natu-
 » relle de l'homme avec les chaînes
 » qu'imposent vos vœux, repréhensi-
 » bles en ce qu'ils tendent encore à
 » la destruction de l'espèce humaine ?
 » Ils sont, dites-vous, un acte de la
 » volonté libre, & vous ne pouvez
 » les rompre lorsque la volonté cesse.

» Il y a ici une violente contradiction
 » entre la cause & l'effet ». Alors le
 Moine voulut répondre ; mais le Doc-
 teur , persuadé que le moyen d'avoir
 toujours raison est de parler seul , ne
 lui en donna pas le temps. « Expli-
 » quez - moi , dit-il , pourquoi vous
 » vous appelez *gens de main morte* : je
 » ne connois point ici-bas de gens
 » dont les mains soient si vivantes ?
 » Il semble que , jusques dans les ter-
 » mes , vous soyiez un composé d'a-
 » bus ? Pourquoi , après avoir renoncé
 » aux grandeurs de la terre , vous
 » parez-vous des titres dont s'enivrent
 » les hommes du siècle ? La qualité
 » de Comte , de Baron , de Marquis
 » que prennent plusieurs Cénobites ,
 » est-elle compatible avec l'abnéga-
 » tion évangélique ? Abandonnez aux
 » défenseurs de la Patrie , aux Minis-
 » tres des Loix , à l'industrie féconde ,
 » des distinctions que vous ne pouvez
 » ambitionner sans être en contradic-

» tion avec vous - mêmes : les fiefs
 » que vous possédez étoient dans leur
 » origine le partage de ceux qui
 » avoient prodigué leur sang pour
 » l'Etat ; c'étoit un dédommagement
 » donné pour nourrir ceux qui com-
 » battoient sous leur bannière. Et
 » vous, soldats de Jesus-Christ, qui
 » ne vous servez que du glaive de la
 » parole , qui ne commandez que
 » dans les Temples , qui n'êtes point
 » chargés de faire subsister des Guer-
 » riers , vous vous appropriez leurs
 » dépouilles & leurs distinctions ! In-
 » sensibles aux besoins de la Patrie ,
 » de vos parens , c'est dans une Thé-
 » baïde que vous allez chercher la
 » perfection ! Le Christ , qui ne fut
 » tenté que dans le désert , vous ap-
 » prend par son exemple , que la re-
 » traite est aussi dangereuse que le
 » tumulte du monde. N'abusez pas
 » de ses paroles : lui préférer ses pa-
 » rens , ses amis , n'est pas les laisser

» sans secours ; se garantir du souflé
 » contagieux du siècle , n'est pas un
 » ordre de le quitter. Le commande-
 » ment de prier à chaque heure du
 » jour , ne donne point le privilege de
 » ne rien faire. Quel contraste frap-
 » pant entre le ton du Maître & celui
 » des Serviteurs ! Il dit : Allez an-
 » noncer ma parole ; & lorsqu'on re-
 » fusera de l'entendre , retirez-vous ,
 » & secouez la poussiere de vos sou-
 » liers. Les benins Inquisiteurs , les
 » yeux baissés , disent d'une voix dou-
 » ce : Crois , ou je te brûle. — Au
 » reste , vous êtes Missionnaire , cer-
 » tainement ? C'est une entreprise hé-
 » roïque de vouloir engager l'Unî-
 » vers à penser comme vous. Mais si
 » jamais vous réussissez , vous perdez
 » un avantage qui vous donne de la
 » considération. L'uniformité dans le
 » dogme vous interdiroit l'exercice
 » de votre talent. Que deviendroient
 » ces controverses , ces guerres théo-

» Logiques qui produisent tant de
 » haines & si peu de conversions ?
 » Quel seroit l'aliment du feu sacré
 » qui vous dévore » ?

« A confondre les Chrétiens re-
 » belles , les mauvais Raisonneurs qui
 » se déguisent sous le masque de la
 » Philosophie », lui dit le Religieux ,
 toujours calme & maître de lui-même.
 « Il est des Sophistes sur la
 » terre ; il en est sur la mer qui ne
 » nous laisseroient jamais sans occu-
 » pation , si la dispute étoit notre
 » élément : mais telle est au contraire
 » notre constante maxime de com-
 » battre les injures personnelles par
 » la résignation & le silence , les vices
 » par l'exemple , les erreurs par la pa-
 » role , les passions par la mortifica-
 » tion : pour l'impie audacieux , le li-
 » bertin sans principe , nous laissons
 » au temps & à leurs remords le soin
 » de les combattre ».

« Vous dites-là de belles choses ;

Très-

» Très-Révérènd , replique le Docteur ,
 » mais suivons un peu l'article de vos
 » missions. Je vous vois planer d'ici
 » parmi les Baures , les Indiens d'A-
 » ranco , les Moxes , qui tous sont
 » gens trop grossiers pour s'élever à
 » la dignité de nos mysteres. Répon-
 » dez-moi , sont-ils meilleurs quand ils
 » s'écartent de leur instinct pour s'a-
 » bandonner à votre raison ? En leur
 » montrant la lumiere , les arrachez-
 » vous aux imperfections qu'ils tien-
 » nent de la nature ? Mon Pere , il
 » est un oracle plus ancien que les
 » Moines , plus sûr que nos foibles
 » loix , qui fait germer dans le cœur
 » tout le bien qu'on en doit attendre ,
 » c'est à sa voix seule que j'obéis :
 » le connoissez - vous cet oracle ? il
 » parle à tous les hommes ; seriez-
 » vous le seul qui fussiez sourd à sa
 » voix » ?

« Ce dernier trait acheve de vous

I^e Partie.

R

» dévoiler à mes yeux , repartit le
 » Dominicain. La foiblesse humaine ,
 » les mortifications peuvent bien ren-
 » dre un homme vicieux ; malheureux
 » qui l'est par principes. Si vous aviez
 » comme moi fréquenté les Nations
 » Sauvages , que penseriez-vous d'un
 » oracle plus obscur que ceux du Pa-
 » ganisme ? Eh ! quelle idée dois - je
 » en avoir moi-même , lorsqu'un
 » de ses partisans s'élève avec mé-
 » pris contre un Ministère respec-
 » table , avilit des Citoyens qui pra-
 » tiquent la vertu dans le silence &
 » la retraite ; lorsqu'enfin s'autori-
 » sant de quelques abus , il est assez
 » téméraire pour conclure du parti-
 » culier au général , assez indécent
 » pour déroger , par des railleries in-
 » sultantes , aux premiers devoirs de
 » la société fondée sur les égards , la
 » protection même que tout homme
 » doit à son semblable ?

» M. le Docteur , vous partez de vos
 » propres idées , & moi de la raison
 » & de l'expérience. J'ai vu chez les
 » Indiens du Tucapel , chez ceux
 » d'Aranco , le sentiment paternel tou-
 » jours plus foible que le desir de
 » posséder quelques colifichets fabri-
 » qués en Europe. La Guinée vient
 » encore de m'offrir ce spectacle d'hor-
 » reur ; & par-tout où j'ai trouvé des
 » hommes parfaitement soumis à la
 » nature , j'ai vu combien sa voix ;
 » que vous prenez pour guide , est
 » incertaine & foible pour former
 » des sages , pour répandre la sûreté
 » & la bienfaisance sur la terre ».

Alpharabius embarrassé rêve quel-
 que temps , & s'étant un peu remis ,
 il cita cette belle maxime gravée , di-
 fait - il , dans tous les cœurs : *Ne fais
 point ce que tu ne voudrois pas qu'on te
 fît.* Le bon Pere lui demande s'il avoit
 jamais aimé les fausses imputations ,
 les réceptions inciviles & les mauvais

complimens. Le Docteur, qui sentit le motif de la question , se garda bien d'y répondre, & son adversaire ajouta :
 « C'est en conséquence de ce principe
 » généralement reconnu, que la moi-
 » tié du genre humain est composée
 » de dupes & l'autre de fripons , que
 » le conquérant ravage la terre , que le
 » Brésilien fait rôtir ses prisonniers
 » de guerre, que le Moxe & le Ca-
 » nadien ne reconnoissent d'autre droit
 » que celui de la force ».

« Toujours des exemples tirés des
 » Nations Sauvages ! Eh ! de grace, Ré-
 » vérend, observez que la loi naturelle
 » n'a son entier effet que sur les têtes
 » qui cultivent leur raison. — « Majesté
 » suprême , s'écria le Pere , tu per-
 » mets que l'on fasse injure à ta clé-
 » mence ! Tous les hommes , sans
 » exception, ne sont-ils pas tes en-
 » fans ? Ah ! dit-il , en fixant les yeux
 » sur le Docteur , puis - je admettre
 » pour unique loi dans l'univers celle

„ qui ne peut faire le bonheur du
 „ grand nombre, tandis que la mienne,
 „ en faisant abstraction des sublimes
 „ caractères qui décelent son origine ,
 „ éprouve sans cesse des combats , où
 „ un sentiment est toujours détruit par
 „ un autre ».

Le Philosophe reprit la parole. « Le
 „ Christianisme n'est-il pas la loi na-
 „ turelle perfectionnée? — « Vous de-
 „ vez donc le professer , repartit vi-
 „ vement le Dominicain, ou n'aimer
 „ de la nature que ses imperfections.
 „ Je veux bien vous faire connoître
 „ les dangereuses conséquences qui
 „ naissent de vos principes , en don-
 „ nant une définition de la loi na-
 „ turelle telle que l'adoptent certains
 „ Philosophes éloquens , qui sous pré-
 „ texte de défendre l'humanité en
 „ violent les droits, Citoyens dange-
 „ reux qui brillent à l'aide du para-
 „ doxe , ennemis plus redoutables par
 „ leurs railleries que par leurs argu-
 „ ments.

» L'article fondamental de la Re-
 » ligion naturelle , disent-ils , est de
 » suivre la nature , c'est-à-dire , de
 » s'abandonner aux inclinations que
 » son Auteur a mises en nous pour
 » régler notre conduite. Auroit-il
 » placé dans le cœur humain ces pen-
 » chans , ces affections , sans nous
 » prescrire les obligations de les écou-
 » ter ? Rien n'est plus incompatible
 » avec sa sagesse & sa bonté que de
 » nous donner des desirs , & nous
 » punir ensuite de nous y être livrés.
 » Venons aux conséquences de ce
 » principe : voici les penchans , les
 » passions érigés en dogmes , en loix
 » primitives ; la raison , le bien géné-
 » ral ne sont plus comptés pour rien :
 » donc tous les vices dérivés des pas-
 » sions ne seront plus regardés com-
 » me vices ; ils seront dans l'homme
 » un usage libre , conséquent , de ses
 » facultés , une qualité inséparable de
 » son être , une émanation de sa conf-

» titution ; les loix quelconques ne
 » seront plus regardées que comme
 » une puissance abusive & déroga-
 » toire , tendante à restreindre ce qui
 » doit avoir son plein effet : car quelle
 » audacieuse témérité d'imposer un
 » frein à ce qui doit être libre de
 » droit divin , & de réprimer une
 » volonté qui doit être même sa regle,
 » & n'être subordonnée qu'à la na-
 » ture ? Je vais en peu de mots vous
 » démontrer deux choses ; la pre-
 » miere ». On vint avertir le
 Moine que Dom Antonio Rodriguez
 étoit rentré dans sa chaloupe ; il fallut
 s'en tenir à l'exorde , & se séparer.
 Alpharabius se vengea par des impré-
 cations & des blasphêmes horribles
 contre l'espece portant froc & san-
 dales , excès qu'il crut réparer en fai-
 sant un très-bel éloge de la modé-
 ration.





CHAPITRE X.

Suite de l'Histoire de Rapin.

L'ASTRE brillant du jour s'élevoit sur nos têtes , qu'il échauffoit par l'action vive & continuelle de ses rayons perpendiculaires. Nous redoutions plus son voisinage que le Lapon , l'Islandois ne desirer son retour. La nuit avoit perdu sa fraîcheur , le zéphyr étoit brûlant , la mer étoit calme ; les voiles , foiblement agitées , ne communiquoient qu'un léger mouvement au vaisseau. Dans cette inaction Alpharabius se joignit à moi pour obtenir de Rapin la suite de son Histoire , qui nous avoit intéressés dans une situation où l'esprit abattu envisage tout avec assez d'indifférence. Le petit Normand parut flatté de notre empressement ; il crut par cette complaisance déter-

miner le Docteur à nous faire de nouveaux aveux de ses faits & gestes. Il reprit ainsi son discours :

Je vais vous exposer le changement merveilleux que l'hymen opéra. Des talens rares se développèrent, l'esprit & l'enjouement présiderent à mes entretiens , Emilie eut la gloire de créer mon mérite ; je n'étois qu'un homme ordinaire avant d'être époux. — « Je gage, interrompt malignement » Alpharabius , que vous devîntes » quelque chose de plus ». Sans doute, continua Rapin , je devins l'homme du jour. Cette métamorphose n'est pas rare quand une femme a le talent de plaire. Quelques personnes qui avoient dédaigné ma société , voulurent bien me pardonner ma roture ; ils s'abaissèrent à être mes amis. Jamais affection de cœur ne fit de progrès si rapides : leurs protestations avoient l'air de la réalité ; j'étois contraint d'applaudir à leur zèle empressé, quoique

bien convaincu que je leur devien-
drois indifférent, si les graces d'Emilie
ou ma fortune venoient à éprouver
quelque révolution. Je sentis la néces-
sité d'être aussi fourbe qu'eux. Je ne
pouvois deviner comment ces épan-
chemens déguisés, qui font un men-
songe continuel, avoient pu s'intro-
duire parmi les usages & les bienséan-
ces du monde. C'est une école de fauf-
seté & d'imposture, d'où l'on devroit
bannir la jeunesse. Lycurgue ordonna
les assemblées publiques : mais l'amour
de la Patrie, les devoirs du Citoyen,
les honneurs déferés aux actions héroï-
ques, étoient le sujet des entretiens ;
ils allumoient l'émulation des jeunes
Spartiates obligés de s'y trouver, &
bientôt il se formoit une race nou-
velle de Citoyens instruits & ver-
tueux ; tandis que nos conversations
ne donnent qu'un vernis qui pare les
difformités, qu'une décence qui sup-
plée aux vertus.

Aux amis fictifs & passagers se joignit un fléau plus dangereux ; des Petits - Maîtres d'un ton suffisant & composé vinrent offrir à Emilie le fade tribut de leur précieuse tendresse. Ils m'apprirent à connoître jusqu'à quel excès l'espece humaine peut s'avilir. Le plus grand de nos Ecrivains a dit qu'ils sont les plus méprisables de tous les insectes qui rampent sur la surface de la terre : il ne parloit que des Petits-Maîtres de la Capitale. Le Petit-Maître Provincial en a tous les ridicules sans en copier les agrémens ; c'est un mélange de politesse fatigante avec la rusticité villageoise, des plaisanteries faussement délicates avec des indécences grossièrement voilées. Je crois leurs impertinences plus propres à détacher du monde, que les pathétiques exhortations de nos Orateurs sacrés. Leur extravagante gaieté étouffe celle des autres. L'art de plaire, chez eux, est cruellement dégradé. Ces in-

sectes , qui n'ont qu'un jargon importun , n'exigent point d'être aimés ; il leur suffit que le Public les en soupçonne. Leur félicité ressemble à leur mérite ; c'est une illusion continuelle : ils n'envisagent dans les faveurs que le plaisir de les divulguer , dans leur persévérance dédaignée que l'espoir d'en imposer à la malignité.

Il faut avouer que cette espece n'a pas beaucoup pullulé dans ma Patrie , où le ton de la raison n'est point étouffé par le bourdonnement de ces reptiles. Emilie me parut excédée des hommages empesés de ces petits Messieurs , qu'il eût été plus sage de ne pas écouter. Je distinguai dans la foule un prétendu bel-esprit qui faisoit de mauvais vers , qu'il avoit l'inhumanité de lire aux gens. Il me félicita sur quelques productions qui m'étoient échappées , pour acquérir le droit de me lire les siennes. Son talent décidé étoit pour les chansons , qui ne valaient

pas mieux que nos ariettes nouvelles ; c'étoit encore un homme unique pour le genre nouveau , & il a depuis développé son talent sur un Théâtre d'où le génie est proscrit , où l'Auteur est de niveau avec le sot qui l'admire.

Un de ces hommes de la classe peu nombreuse de ceux qui pensent avant de parler , eût poussé plus loin ses découvertes , s'il eût été plus sensible au plaisir malin de briller aux dépens d'autrui. Ma tendre , ma respectable moitié , & devenue la femme à la mode , étoit exposée à la jalousie des Coquettes , aux traits pieusement satyriques des Vieilles , aux propos doucereux des Céladons à barbe grise , aux déclarations des étourdis qui recherchoient moins le plaisir de lui plaire que le misérable honneur de la séduire ; il falloit bien du talent pour les captiver sans bassesse & les contenir sans orgueil , pour mettre un frein à la pétulance

des uns & pour prévenir les éclats de la jalousie des autres. Ses réceptions étoient gracieuses , & toujours proportionnées au mérite des personnes , sans affectation de dédain pour ceux qui étoient dignes de mépris.

Le seul Brutalberg fut mécontent : un sot doit toujours l'être ; la calomnie lui fournit les moyens de vengeance. Cet Etranger , dont l'univers étoit la Patrie , & alors Citoyen par caprice de notre Ville ; étoit un fou triste , un misanthrope , qui ne croyoit pas plus à la vertu des femmes qu'à l'Alcoran. Les réputations les mieux fondées auroient été flétries , si le farouche Brutalberg n'eût été bien connu. Son ame ressembloit à ces verres qui rendent tous les objets difformes. Sa façon d'agir étoit la même que sa façon d'appercevoir. Ses comparaisons étoient prises des ames viles & abjectes , dont la sienne étoit le modele. Un être de cette espece avoit

osé se soumettre aux loix de l'hymen , qu'on suit plutôt par routine que par volupté. Ses pareils n'ont rien à redouter d'un pareil joug ; ils sont moralement certains de trouver mieux qu'eux. Je n'ai point connu la femme mal-adroite qu'il eut l'art de séduire : mais je fais qu'elle eut la bonhommie , après six mois de mariage , de délivrer son époux chéri , d'un fardeau que chaque jour lui rendoit insupportable ; elle eut la complaisance de mourir , & la voix publique ajoute qu'elle n'a quitté ce monde qu'après l'avoir édifié par une pénitence exemplaire de son mauvais choix , criant jusqu'au dernier soupir : c'est par ma faute , c'est par ma très-grande faute.

Cet odieux calomniateur , qui ne pouvoit répandre aucun agrément dans la société , s'en étoit érigé le censeur. — « Voyez , disoit-il , ces petites » Bourgeoises titrées ; elles sont ennuyées d'elles - mêmes ; comment

„ pourroient-elles amuser les autres ?
 „ Rendre visite à des Provinciales , c'est
 „ parcourir des cellules de Nones ;
 „ toujours divisées par la haine & par
 „ l'intérêt de leurs galanteries , elles
 „ n'ont aucun point de réunion. Des
 „ repas uniquement d'appareil rassem-
 „ blent par intervalles ces membres
 „ épars ; alors on est embarrassé de
 „ décider lequel emporte , ou de la
 „ froide contrainte de l'invitant , ou
 „ du mortel ennui des invités mal-as-
 „ sortis. Remarquez le grave maintien
 „ de nos Marquises & de nos Com-
 „ tesses , dont l'air somnifere joue la
 „ dignité , & cette jeune Novice qui
 „ tient toujours les yeux baissés de
 „ crainte de voir le diable ou ses
 „ agens corrupteurs ; on dit pourtant
 „ tout bas qu'elle a essayé du vice
 „ pour mieux connoître le prix de
 „ la vertu : mais j'aime beaucoup la
 „ petite Rapin , qui s'avise de parler
 „ raison quand tout le monde lui
 „ parle

» parle d'amour ; & la Saint-Alban
 » qui veut aller de pair avec les douai-
 » rieres de l'autre siècle , ne doit-elle
 » pas rougir de nous assommer de ses
 » sentencieuses réflexions , après nous
 » avoir excédés de ses galanteries ?
 » Voilà les femmes ! coquettes par
 » goût & par tempérament , elles de-
 » viennent sages par désespoir. Quelle
 » métamorphose n'a-t-elle pas causée
 » dans la conduite de son Emilie ! Ne
 » l'a-t-on pas connue avant son ma-
 » riage ? Un de mes amis est en état
 » de lui donner des attestations de
 » vie & de mœurs. Cette petite folle ,
 » devenue plus libre , est aussi deve-
 » nue plus réservée ; c'est abuser du
 » sacrement que de ne pas jouir de
 » ses privileges ».

C'étoit ainsi que le détestable Bru-
 talberg répandoit les funestes vapeurs
 de sa misanthropie , & se vengeoit des
 mépris publics. Les calomnies d'un

mal-honnête homme valent un éloge au tribunal de la raison , & les invectives de cet ennemi de la société étoient un nouveau motif de m'attacher par goût à celle que j'eusse aimée par devoir.

Ici la scene change , & l'horison se couvre de nuages. Celui que vous jugiez digne d'envie va devenir un objet de pitié : pourquoi nos ames , s'écria-t-il , toujours battues de la tempe , n'acquierent - elles pas un degré de force supérieur à la séduction ? Emilie perdoit chaque jour quelque chose de cette précieuse sagesse inspirée & fortifiée par les exemples & les leçons de sa mere : livrée au tourbillon de la société , elle découvroit autour d'elle d'autres principes , d'autres mœurs. Elle avoit commencé par craindre & détester les vices répandus dans la société ; elle finit par en discuter la nature & les effets. Une jeune femme qui s'érige en arbitre de ses de-

voirs , est naturellement indulgente ; elle consulte moins sa raison que son cœur ; c'est un sophiste ingénieux à justifier tous ses penchans.

La vertu isolée d'Emilie lui sembloit en opposition avec les maximes reçues : fatiguée de combattre l'opinion publique , elle se familiarisa bientôt avec le spectacle des foiblesses. La sagesse n'offrit plus à ses yeux que des desirs à vaincre , d'austères préceptes à remplir. Incertaine & flottante entre le plaisir & le devoir , il fallut choisir entre ces deux tyrans ; elle se décida pour le moins sévère. Son nouveau plan échappoit à ma pénétration ; des amis cruellement zélés prirent soin de m'éclairer.

Les Petits-Mâîtres avoient cessé de lui paroître ridicules , & quand on les écoute sans dégoût , on est bien près de rétrécir les bornes de ses devoirs. Je cherchois en vain à retrouver quelques vestiges de l'ancienne Emilie , &

je ne voyois plus que des traits flétris par la contagion ; mon cœur seul n'avoit point changé. La délicatesse du sentiment , autant que la jalousie , m'ouvrit enfin les yeux. Une femme méprisable rend son mari ridicule ; cette opinion est injuste , mais elle est accréditée.

Un voyage que je fus forcé d'entreprendre, redoubla mes inquiétudes. Quoique j'eusse un pressentiment de ce qui devoit arriver, je partis & terminai mes affaires en homme qui n'a pas un instant à perdre, & que sa vigilance appelloit ailleurs. On dit que l'absence est funeste aux Amans ; je trouve qu'elle l'est bien plus aux maris , & je puis le prouver par mon expérience. Ma précipitation ne me laissa point le temps d'annoncer mon retour, faute inexcusable pour les époux qui craignent d'être éclairés. J'arrive & ne trouve point Emilie ; j'allais aux informations en tremblant , lorsqu'un

Etranger se présenta , & se dit envoyé par des personnes que la discrétion lui défendoit de nommer. Après ce préambule qui me fit frémir , il m'apprit qu'Emilie étoit sortie de la Ville seule avec Brutalberg ; j'avoue que je ne m'attendois pas au dénouement. L'étonnement , la fureur , le désespoir se confondent dans mon ame ; je sors de la Ville malgré l'obscurité , résolu d'employer tous mes soins pour découvrir l'asyle du crime , & laver dans le sang de l'infidelle & de son complice le plus cruel des outrages. Mon cœur étoit déchiré , & ma raison égarée : je marchois un instant avec précipitation , croyant voir & poursuivre les auteurs de ma honte ; puis m'arrêtant tout-à-coup , je prêtois une oreille attentive , & restois indécis sur la route que je devois tenir.

Cruel silence ! affreuse nuit , m'écriai-je , dont les ombres complices dérobent à ma vengeance une épouse

perfide & son amant adultere , vous n'avez de voile que pour favoriser le crime ! Je condamnois Emilie , & je l'aimois encore ; je la cherchois , & mon supplice eût été de la rencontrer. Mon cœur se refusoit au devoir de la haïr. Mon imagination me la représentoit dans cette ivresse si délicieuse pour les amans , si humiliante pour les maris. Au milieu des ténèbres je croyois voir les ris insultans , les sarcasmes amers dont les mauvais plaisans accablent les maris outragés ; je croyois voir sur mon front l'emblème de mon injure.

Après une longue suite de réflexions tumultueuses , j'errai dans la campagne ; mais enfin accablé par la douleur & la fatigue , je m'assis au pied d'un arbre. Je commençois à me livrer à une méditation pénible & douloureuse , lorsqu'un bruit sourd se fit entendre auprès de moi. Je crus distinguer quelques paroles prononcées

d'une voix basse ; je suspendis toute espèce de mouvement , respirant à peine. Je fus un moment sans rien entendre ; je crus que c'étoit une erreur de mes sens troublés par mille fantômes. Je gardai le silence ; mes doutes furent dissipés. J'entendis deux personnes qui se proposoient de rentrer secrètement dans la Ville , & je distinguai la voix d'Emilie avant de l'avoir apperçue.

La nuit est trop favorable aux amans pour l'être aux maris. Le moment étoit décisif ; je mis l'épée à la main , & je m'avançai toujours avec précaution vers le lieu où la voix s'étoit fait entendre. J'avois à peine fait dix pas , que je reconnois Brutalberg. Je fondis sur lui avec impétuosité , & de plusieurs coups d'épée je le fais tomber expirant. Emilie , effrayée de mon apparition inopinée , avoit pris la fuite ; je cours pour la joindre aux manes de son ravisseur ,

ou peut-être pour mourir moi-même de douleur à ses pieds : elle fut assez heureuse pour m'éviter , & je pris le chemin de la Ville à demi vengé.

Brutalberg, quoique féroce & méchant , avoit dans la Ville des parens & des protecteurs. Je craignois qu'après m'avoir persécuté pendant sa vie , il ne fît mon supplice après sa mort. Je crus devoir chercher ma sûreté. Mon premier soin en rentrant chez moi fut de cacher mon agitation , de me saisir de tout l'argent qui s'y trouvoit , & d'un portrait de ma femme enrichi de diamans. Je me rendis chez Macé mon parent , & peut-être le seul ami véritable que j'avois dans le monde. Ma présence parut lui causer une vive surprise , que j'attribuai à ma démarche précipitée au milieu de la nuit , & sur-tout à un air inquiet & agité qu'on a peine à cacher après une action violente. Je lui contai mon aventure , je lui demandai ses conseils , & la liberté de

de rester chez lui incognito. Macé étoit une de ces têtes froides qui tiennent toujours leurs sens dans la dépendance de leur raison. Austere jusques dans l'amitié, il n'avoit point cette sensibilité qui fait compatir aux foiblesses, aux délires de l'amour. — « Cher Ra-

» pin, me dit-il, que le plaisir de vous
 » revoir est semé d'amertume ! vous
 » avez suivi les premiers mouvemens
 » de la vengeance, sans écouter la
 » voix de l'humanité ! Quel carnage,
 » si tous les hommes vous ressem-
 » bloient ! Une partie des Citoyens
 » seroit armée contre l'autre : les
 » maris ont toujours tort quand ils
 » ont les inclinations roturieres ; c'est
 » la manie des Bourgeois de vou-
 » loir être les peres de leurs enfans.
 » Vous vous êtes rendu malheureux
 » pour vous être livré à leurs préju-
 » gés. Les Comtes, les Marquîs, les Ba-
 » rons n'ont point cette chimere. Les

• héritiers de leurs titres & de leur nom
 » sont très-souvent les enfans de leurs
 » Laquais ; ils sont trop familiarisés
 » avec les peccadilles de leurs cheres
 » épouses pour prendre de l'humeur :
 » leur patience fait la censure d'un
 » Bailli ou d'un Marguillier de Vil-
 » lage , qui s'afflige d'être le proprié-
 » taire d'un bien qu'un autre fait va-
 » loir. Vous avez renversé les idées
 » de justice & d'humanité , en punif-
 » fant une foiblesse par un crime.
 » C'est la loi des tyrans & l'abus de
 » l'autorité ; c'est confondre ce qui est
 » puisé dans la Nature avec ce qui la
 » révolte ; & l'outrage d'ailleurs d'un
 » mari offensé est toujours ce qu'on
 » l'a fait : l'injure conjugale imprime
 » un caractère indélébile » .

Ce discours me scandalisa. « Eh !
 » quoi ? lui dis-je , votre morale ren-
 » verse mes idées ; je trouve que l'in-
 » gratitude , la dissolution des mœurs ,
 » la violation des sermens les plus

» sacrés , ne blessent pas moins la
 » Nature que les emportemens d'un
 » homme qui , jetté hors de sa route ,
 » sent vivement l'offense ; rappelez-
 » vous ce jour où , scandalisé des éga-
 » remens d'Emilie , vous m'en fîtes
 » l'aveu.

» Je ne prétends point justifier Emi-
 » lie : je voulois , par mes observa-
 » tions , prévenir un attentat qui vous
 » rend plus coupable qu'elle. Jeune
 » & sans expérience , elle pouvoit
 » être ramenée par la modération ; &
 » vous vous éloignez d'elle par un
 » attentat sur sa vie , que vous vous
 » êtes engagé à défendre par un vœu
 » respectable. Elle a dû prendre vos
 » fureurs pour les accès d'un homme
 » plus jaloux de ses droits qu'attaché
 » par principe à la vertu. Hélas ! j'ai
 » vu un temps où Emilie n'étoit pas
 » digne de vous appartenir : aujour-
 » d'hui vos fureurs justifient son infi-
 » délité , vous rapprochent d'elle , &

» même vous mettent au - dessous.
 » Malgré tous vos transports , votre
 » ame n'est point avilie à mes yeux :
 » mais vous avez deux juges plus re-
 » doutables que moi , le Public &
 » vous-même ».

Je voulus me justifier en lui retra-
 çant les vices de Brutalberg , ses in-
 sinuations dangereuses , & l'infamie
 attachée à son nom. « Comparez ,
 » lui dis-je , ce colosse informe avec
 » un époux tendre & fidele : si la sup-
 » position seule vous révolte , cal-
 » culez les effets que doit produire la
 » réalité. Non , non , fidele Ami , ce
 » n'est point avec le compas de la
 » froide raison qu'il faut mesurer les
 » démarches d'un époux qu'on trahit
 » & qu'on déshonore : les maris pa-
 » cifiques cesseroient de l'être , s'ils
 » aimoient encore ; leur modération
 » se perdrait dans leur indifférence. Le sa-
 » voir est ce qui touche peu
 » le mérite de la géné-

« Vous prétendez que par l'usage
 » de la patience , je l'aurois fait ren-
 » trer dans le devoir : mais une femme
 » qui aime Brutalberg peut - elle ai-
 » mer la vertu ? Après une foiblesse
 » aussi honteuse , on est plus près
 » d'une seconde chute que du repen-
 » tir. Oui, elle a rompu des liens qu'on
 » ne peut plus rapprocher ; elle m'a
 » donné l'exemple du crime , & mon
 » supplice est de la haïr ou peut-être
 » de l'aimer encore. Songez que je
 » parle ici moins en époux qu'en
 » Amant. Il faut avoir éprouvé l'em-
 » pire des passions pour en pardonner
 » les excès. Peut-être aujourd'hui vous
 » êtes-vous trop écarté de ce princi-
 » pe : vous me supposez tout le calme
 » de votre ame , quand la mienne est
 » agitée par des tempêtes. Que je dois
 » vous paroître coupable ! Mais ce
 » n'est pas le plus sérieux de mon
 » affaire. Je passe volontiers condam-
 » nation sur mon crime ; fournissez-

» moi les moyens d'en éviter les
» suites ».

Il ne fallut pas solliciter son zèle ;
il sortit aussi-tôt qu'il fut jour , & ne
retra que fort tard : je lus mon arrêt
dans ses yeux. « Tout est perdu , s'é-
» cria-t-il en m'abordant ! La Justice
» instruit votre procès ; votre affaire
» est traitée d'assassinat. Notre amitié
» est trop connue pour que ma mai-
» son puisse vous servir de retraite ; il
» faut consentir à une séparation dou-
» loureuse pour l'un & pour l'autre.
» Dans quelque lieu que vous habi-
» tiez , souvenez-vous qu'il vous reste
» un ami fidele , & prêt à tout sacri-
» fier pour vous ». J'embrassai , les
larmes aux yeux , cet ami respectable ,
que je quittai aussi-tôt que la nuit me
permit de le faire sans danger : je
sortis avec précipitation de la Ville ,
où toutes les figures me paroissoient
autant d'espions pour me découvrir.
Je suivis la route de Bretagne sans

autre dessein que celui de n'être point arrêté.

Après un examen sérieux de mes malheurs, je cherchai à m'en consoler par la considération qu'il en étoit de plus grands. Je me disois : « Me voilà
 » sans feu ni lieu , poursuivi par la
 » Justice , déshonoré par ma femme ;
 » supplanté par un brutal , condamné
 » par un ami. Eh ! quel ami ? Mais
 » pour compensation , j'ai puni un
 » scélérat ; je suis délivré de l'importu-
 » nité des Petits-Mâtres , & sur-tout
 » des pièges de ma perfide épouse.
 » Une telle faveur ne peut être ache-
 » tée trop cher. Combien de maris ont
 » autant souffert sans pouvoir être
 » aussi privilégiés que moi » ! Je for-
 mai le projet de regarder mes aven-
 tures passées comme un songe dont
 il falloit écarter le souvenir ; mes fau-
 tes , comme les erreurs d'un jeune
 homme entraîné par les passions ; mes
 malheurs , comme des Arrêts écrits

dans le livre du Destin. Quoique je
 fusse ingénieux à me justifier, je con-
 venois que j'avois eu tort d'épouser
 Emilie & de tuer Brutalberg : c'étoit
 au Bourreau à venger le Public. Un
 fond de mélancolie altéroit mon pen-
 chant à la joie ; je me reprochois
 d'avoir été trop sensible à ma dis-
 grace, trop cruel dans ma vengean-
 ce. Stannabon fut le terme de ma
 course précipitée : ce fut-là que mes
 affaires éprouverent une nouvelle cri-
 se. Le soir, en rentrant, je trouvai mon
 Hôtesse agitée jusqu'au point qu'elle
 s'efforçoit de pleurer. J'en demandai
 la cause : « Vous y êtes plus intéressé
 » que moi, me dit-elle. On vient
 » d'enfoncer votre malle ; j'ai fait des
 » perquisitions : Ah ! Monsieur » ! s'é-
 cria-t-elle, en essuyant ses yeux, qui
 ne sembloient pas en avoir besoin,
 » j'en demande pardon à Dieu ; je
 » soupçonne fortement de ce vol un
 » particulier qui logeoit ici depuis

» huit jours , & qui vient de partir
 » sans payer ». Ce dernier article étoit
 celui qui touchoit le plus la larmoyante Hôtesse.

Je montai promptement à ma chambre ; je fis le répertoire de mes effets : je ne trouvai plus le portrait d'Emilie ni cinquante pistoles renfermées dans ma bourse. Heureusement on n'avoit point attaqué un petit coffre où reposoient mes plus belles espérances , & les facultés de courir le monde sans être à charge au Public. Je pris le lendemain une chaloupe , & j'arrivai à l'Orient , où le sort propice me fit rencontrer Vander-Grosmann : je me rappelai ce que Properce a dit du Bachelier des Enfers. Je fus fâché de la ressemblance ; & c'est à cette rencontre que je dois l'agrément de me trouver avec vous. J'écrivis à Macé que je comptois m'embarquer dans trois semaines pour Ceylan ; que j'allois finir mes jours sous un nouvel

hémisphere , où mes infortunes & son amitié seroient l'unique objet de mes pensées , comme l'idée de son souvenir seroit ma plus douce consolation. C'étoit le moindre tribut que je devois payer à un ami aussi respectable.





CHAPITRE XI.

*Réflexions sur l'Amitié , la Polygamie
& le Divorce.*

A ce récit j'apperçus beaucoup de vivacité dans la tendresse de Rapin , bien du malheur dans son choix , & sur-tout une grande disposition à se consoler ; je lui dis « qu'une cer-
» taine Amena que je n'avois vue
» qu'un instant , que j'avois aimée
» avec toute la bonne foi d'un Pro-
» vincial , & qui m'avoit joué avec
» toute la dextérité d'une fille d'Opéra ,
» étoit encore empreinte dans mon
» cœur : il y regne une constance
» opiniâtre ; plus ma passion est forte ,
» plus l'infidelle m'afflige ».

« Cette maniere d'être , me dit Ra-
» pin , fera de vous un ami bien à
» désirer , & un amant bien à plain-

» dre ; pour moi , dont l'ame est plus
 » flexible , & plus disposée à se plier
 » aux événemens , je ne veux point
 » être la victime de sentimens pé-
 » nibles. La rapidité de notre course
 » nous avertit d'en profiter. Je veux
 » vous donner une idée succinte de
 » mon caractère : je ne tiens qu'au
 » plaisir , & j'évite avec soin tout ce
 » qui peut en affaiblir la vivacité. Je
 » fais pour lui ce que tant d'autres
 » entreprennent pour leur ambition
 » & leur cupidité ; je ne vais point le
 » chercher au-delà de ma sphere ; je
 » le trouve dans le sein des beaux-
 » arts & de l'amitié ; je m'amuse du
 » ridicule , je ris de la sottise. Vous
 » voyez que ma gaieté a un fond qui
 » ne s'épuise jamais : les malheurs de
 » mes semblables servent à me con-
 » soler des miens , qui ne tiennent pas
 » long-temps contre la légèreté natu-
 » relle de mon caractère ; si cette lé-
 » gèreté accable quelquefois mes amis ,

» mon bon cœur les rassure ; j'aime
 » que la joie soit répandue autour de
 » moi. Loin de m'affliger de la félicité
 » d'autrui , j'y trouve des alimens qui
 » entretiennent la mienne ; j'écarte tout
 » souvenir importun , & cette raison
 » prépondérante me fait oublier Emi-
 » lie ; son triomphe seroit complet ,
 » si après avoir causé mes disgraces elle
 » avoit encore le pouvoir de les pro-
 » longer. Je ne me plains que de nos
 » Législateurs , qui , en ne nous per-
 » mettant qu'une seule femme , lui ont
 » donné un empire dont la plura-
 » lité l'auroit dépouillée. La crainte
 » d'être moins accueillie qu'une ri-
 » vale , l'auroit entretenue dans le de-
 » voir & le desir de nous plaire ».

Alpharabius , toujours prêt à s'ar-
 mer pour favoriser la licence des pen-
 chans , sourit aux vœux de Rapin ,
 & entreprit de les justifier. — « Les
 » hommes , dit-il , courbés sous les
 » préjugés , se sont condamnés à l'in-

» digence , en opposant un frein illé-
 » gitime à leurs desirs. Restreindre
 » l'homme à la propriété d'une seule
 » femme , c'est renoncer aux libéra-
 » lités de la nature ; c'est dédaigner
 » ses richesses , & condamner sa fé-
 » condité : le droit naturel & divin ,
 » celui des gens , concourent pour au-
 » toriser la polygamie. 1°. Le physi-
 » que de l'homme lui permet de faire
 » plusieurs enfans en un an ; comment
 » exercera - t - il cette vertu pro-
 » ductive , si lorsqu'une fois sa femme
 » est enceinte , il ne peut voler dans
 » les bras d'un nouvel amour ? La na-
 » ture ne fait rien en vain ; c'est donc
 » rendre inutile son ouvrage , que de
 » semer dans un champ couronné
 » d'épis , au lieu de semer dans une
 » terre nouvelle.

» 2°. L'exemple des Nations mon-
 » tre que la polygamie n'est point
 » contraire au droit des gens. Les
 » Juifs jouirent de ce privilege jus-

» qu'au regne de Théodose, d'Hono-
 » rius & d'Arcadius. Leurs Rabins, à
 » l'exemple de Solon, réduisirent en
 » taxe le devoir conjugal, & fixerent
 » le nombre de nuits qu'un mari étoit
 » obligé en conscience d'admettre une
 » épouse dans son lit, tant de nuits
 » pour un Muletier, tant pour un Né-
 » gociant, tant pour un Homme de
 » Robe ; la taxe d'un Courtisan ou
 » d'Homme de Lettres étoit la moins
 » forte. Les premiers Romains n'use-
 » rent point de la polygamie : c'étoit
 » un assemblage de Brigands, qui furent
 » obligés d'enlever celles de leurs voi-
 » sins ; ç'eût été un attentat public
 » d'en prendre plusieurs, puisqu'il n'y
 » en avoit pas une pour chaque Ci-
 » toyen : mais lorsque ce Peuple
 » fut devenu Roi des Nations, il re-
 » vendiqua l'empire que la nature a
 » donné à l'homme sur la femme en
 » s'en appropriant plusieurs. Les Ju-
 » risconsultes les plus accrédités nous

» apprennent que cette coutume y
 » étoit autorisée par la Loi , long-
 » temps avant Jules-César. Chaque
 » Romain crut satisfaire au devoir de
 » Citoyen , en se chargeant de plusieurs
 » femmes pour réparer les pertes de
 » la guerre. Ce fut par le même motif
 » que Valentinien publia un Edit pour
 » permettre à tous les sujets de l'Em-
 » pire d'en épouser deux ; & il for-
 » tifica cette Loi indulgente par son
 » exemple. Charlemagne , plusieurs
 » Rois de la première race , & dans
 » des temps moins reculés un Land-
 » grave de Hesse-Cassel , jouirent de
 » cette prérogative.

» 3°. Rapprochons-nous du ber-
 » ceau du monde , ajoute le cyni-
 » que Docteur ; écoutons le Légis-
 » lateur suprême , qui dit à l'homme
 » sorti de ses mains , Croissez , mul-
 » tipliez : or , ce précepte ne peut
 » être parfaitement accompli , si vous
 » restreignez l'homme à la possession
 , » d'une

» d'une seule femme. Je conviens qu'il
 » ne créa qu'une seule femme ; mais
 » aussi il ne défendit point à Adam
 » & à sa postérité d'en prendre plu-
 » sieurs. Toutes les especes d'animaux
 » ne furent-elles pas créées pas paires ?
 » Malgré cette création unique ne
 » les voit-on pas guidées par leur inf-
 » tinct naturel , s'abandonner indis-
 » tinctement & sans choix à tous
 » leurs appétits ? Lamech ne fut point
 » traité en criminel pour avoir donné
 » l'exemple d'épouser plusieurs fem-
 » mes. Abraham , Jacob , David &
 » plusieurs autres Patriarches n'ont
 » point dérogé au titre de favoris de
 » Dieu, en faisant entrer dans leur
 » lit plusieurs concubines. Ce privi-
 » lege accordé à l'homme est refusé
 » à la femme , par la nature, le droit
 » des gens & les loix civiles. Celle qui
 » partage ses plaisirs , en devient moins
 » féconde ; ainsi elle enfreint le pré-
 » cepte de croître & de multiplier. La

» monogamie leur est encore inter-
 » dite par l'exemple & les loix de tou-
 » tes les Nations ; & quand les Dames
 » Romaines sollicitèrent une loi qui
 » les autorisât à prendre plusieurs
 » maris , elles exciterent un scandale
 » qui alarma la pudeur ».

« Sophiste licencieux , lui dis - je ,
 » votre ton imposant, le faste de vo-
 » tre érudition ne peut éblouir que
 » des esprits foibles & des cœurs cor-
 » rompus. Je ne suis point Docteur,
 » & je me sens assez fort pour vous
 » réfuter. Dieu , en ne créant qu'un
 » mâle & une femelle , a voulu nous
 » apprendre qu'un homme ne doit
 » avoir qu'une femme , comme une
 » femme ne doit avoir qu'un homme.
 » Cette création unique est un ana-
 » thème prononcé , dès la naissance
 » du monde , contre ces ferrails où le
 » Musulman brutalement devôt s'e-
 » nivre d'avance des plaisirs qui l'at-
 » tendent avec les Houris promises

» par son impudique Prophete. La
 » raison naturelle condamne & flétrit
 » ces hommes qui, moins époux que
 » tyrans, vivent environnés de fem-
 » mes languissantes & consumées par
 » de stériles & brûlans desirs.

» Je conviens que s'il naissoit beau-
 » coup plus de femelles que de mâles ,
 » il seroit injuste de prescrire la po-
 » lygamie ; les deux sexes ont reçu
 » la vie comme un dépôt qu'ils doi-
 » vent rendre à d'autres. Ce seroit
 » donc mettre beaucoup de femmes
 » dans l'impuissance de remplir les
 » vues de la nature , que de leur in-
 » terdire le partage d'un époux. N'est-
 » il pas consolant de vivre dans la
 » médiocrité , quand on ne peut
 » jouir de l'abondance ? Pourquoi les
 » abandonner aux ravages de ces va-
 » peurs qui , troublant la raison , ne
 » respectent ni la pudeur ni les bien-
 » séances , & qui souvent causent la
 » mort de celles qui éprouvent le be-

» soin de donner la vie ? Pourquoi
 » rendre stérile l'arbre destiné à pro-
 » duire des fruits ?

» Un calcul de probabilité nous
 » apprend qu'il naît à-peu-près autant
 » de mâles que de femelles. C'est donc
 » un attentat contre la société, que
 » de s'approprier plusieurs femmes.
 » Quiconque s'arroge ce privilège in-
 » solent, est un usurpateur qui ravit
 » à ses semblables la portion d'où dé-
 » pend leur bonheur ; c'est un avare
 » qui enfouit les trésors dont il ne
 » peut user.

» Il faut encore convenir , mon
 » cher Rapin , que le physique de
 » l'homme lui interdit la polygamie.
 » La femme la plus débile a des res-
 » sources suffisantes pour calmer l'i-
 » vresse brutale du plus forcené.
 » L'homme , dans le premier moment
 » de sa naissance , est le plus disgracié
 » des animaux ; sa sensibilité naturelle
 » est pour la douleur ; il est dans l'im-

» puissance de se procurer d'agréables
 » sensations ; sa nudité l'expose aux
 » injures de l'air ; il ne peut se soutenir
 » & se mouvoir : il ne manifeste sa
 » première existence que par des gé-
 » missemens , présages tristes & cer-
 » tains des malheurs plus grands qui
 » l'attendent. La nature économe &
 » paresseuse emploie plusieurs années
 » à développer ses organes , & cette
 » lenteur prolonge son enfance. La
 » foiblesse & les besoins de l'homme
 » naissant exigent les soins d'une
 » mère qui elle-même , dans le cours
 » de ses fonctions maternelles , a be-
 » soin du secours d'autrui , secours
 » qu'elle ne doit exiger que de celui
 » qui , ayant partagé ses plaisirs ,
 » est obligé de partager ses peines.
 » Leurs devoirs sont communs , &
 » leur tendresse doit être égale : mais
 » cette égalité d'affection ne pourra
 » se trouver dans une famille dont les
 » rejettons ne seront pas sortis de la

» même tige. Des jalousies exciteront
 » des guerres domestiques : l'enfant
 » de la femme favorite aura des pri-
 » vileges qui le rendront l'ennemi des
 » autres ; chaque mere deviendra la
 » marâtre de ceux qui ne sont pas
 » sortis de son sein. La femme la plus
 » laborieuse contribuera le plus à
 » l'augmentation de la masse com-
 » mune , sans que ses enfans soient les
 » plus favorisés dans le partage , parce
 » qu'elle n'est pas toujours la plus
 » chérie.

» Le poulain , plus privilégié que
 » l'enfant , bondit aussi-tôt qu'il est
 » né. Le poulet , à peine sorti de la
 » coque , se nourrit de grains. La
 » biche , la chevre , la brebis , la
 » jument paissent en allaitant leurs
 » petits ; ainsi il n'est pas contre
 » l'ordre naturel de certains animaux
 » de se livrer indistinctement à tous
 » leurs appétits , & de varier leurs
 » plaisirs : mais l'homme , placé dans

» l'ordre social , a d'autres devoirs à
» remplir.

» La polygamie n'eût point en-
» traîné de désordres , si la terre ,
» restée déserte & surchargée de ri-
» chesses , eût toujours offert le né-
» cessaire & le superflu : mais depuis
» que chaque champ a un possesseur
» privilégié , depuis que la jouissance
» du superflu est devenue le sceau de
» la grandeur , il faut que tout conf-
» pire dans la même famille à se pré-
» cautionner contre des besoins com-
» muns ; & cette harmonie ne peut
» régner parmi des enfans sortis de
» différentes souches. La jalousie ex-
» cite plus de désordres & de haines
» dans un ferrail , que l'indifférence
» ne produit de maux dans une fa-
» mille gouvernée par l'époux &
» l'épouse. Le sage Socrate eut deux
» femmes , Xantippe & Myrto , dont
» les caprices exercèrent sa patience :
» le Poète Euripide fut associé à deux

» Furies qui semerent l'amertume sur
 » ses jours. Ces exemples n'autorisent
 » point la polygamie. Ce double lien
 » fut moins l'effet de leur inconti-
 » nence que de leur soumission à la
 » loi. Athenes, épuisée de Citoyens
 » par la peste & la guerre, crut ré-
 » parer ses pertes en accordant deux
 » femmes à chaque Citoyen : mais ce
 » moyen, loin de favoriser la fécon-
 » dité, rendit les époux plus malheu-
 » reux ; & la loi fut révoquée ».

Rapin, trop judicieux pour ne pas
 convenir de la solidité de ces raisons,
 soutint qu'au moins on auroit dû per-
 mettre le divorce comme un frein qui
 auroit contenu les femmes & soutenu
 leur foiblesse. « Vous avez tort, lui
 » dis-je, de penser que ce moyen eût
 » été une digue contre le déborda-
 » ment du vice. La loi qui proscrie
 » la polygamie a été bien sage d'user
 » de la même sévérité contre le di-
 » vorce. Si le mariage n'étoit point
 » un

» un lien indissoluble , la destinée des
 » enfans seroit cruelle ; ces tristes vic-
 » times de l'incontinence des auteurs
 » de leurs jours se verroient aban-
 » données aux fureurs d'une marâtre
 » qui distilleroit son fiel sur les fruits
 » d'un amour qu'un autre auroit al-
 » lumé : le nom , le tendre nom de
 » mere seroit prostitué à une furie
 » incapable de sourire aux caresses
 » qu'elle sauroit ne pas mériter ; la
 » tendresse filiale seroit moins vive &
 » moins respectueuse : de quel œil des
 » enfans délaissés verroient-ils un pere
 » qui les auroit soustraits au joug
 » d'une étrangere impitoyable ?

» Le divorce produit peu d'abus
 » chez l'homme sauvage , qui ne s'oc-
 » cupe que des moyens d'exister , &
 » qui n'a d'autre plaisir que celui de
 » se reproduire : mais chez l'homme
 » social il entraîneroit trop de ravages ,
 » s'il n'étoit réprimé par la loi. Elle

» prescrit l'indissolubilité du lien con-
 » jugal comme un moyen assuré de
 » diriger nos affections, & de les fixer
 » sur un chaste objet : les femmes,
 » enhardies par l'espoir de voler dans
 » les bras d'un nouvel Amour, trou-
 » veroient un attrait de plus dans
 » l'oubli de la pudeur. La durée éter-
 » nelle de leurs chaînes les rend cir-
 » conspectes, & les précautionne
 » contre des chûtes. La nécessité d'es-
 » sayer des défauts les rend suppor-
 » tables ; & quand on a perdu l'espoir
 » de sortir de sa prison, on ne doit
 » songer qu'à l'embellir.

» Le goût de propriété nous rend
 » cher tout ce que nous possédons,
 » au lieu que nous n'avons qu'un
 » foible attachement pour tout ce
 » qui n'est que précaire. La jouissance
 » d'un bien qu'on ne peut nous ravir
 » est moins vive, mais elle inspire un
 » desir plus pur. La femme qu'on peut
 » répudier est un vil bétail qu'on vend

» & qu'on achete à son gré ; celle
 » qu'un lien indissoluble nous attache
 » devient une portion de nous-mê-
 » mes : sa destinée nous est commu-
 » ne ; elle partage nos biens & nos
 » maux , notre gloire & nos humi-
 » liations : c'est la même argile dont
 » nous avons été formés , & notre
 » ame s'agrandit par cette union ».

« Ma foi ! reprit Rapin , puisqu'il
 » n'y a point de secours à attendre
 » de la loi , c'est aux maris à cher-
 » cher un adoucissement à leurs maux :
 » pour moi, j'ai cru qu'il ne falloit pas
 » moins de trois mille lieues pour
 » m'assurer de ne revoir jamais ma
 » femme ; si j'avois eu le choix d'une
 » habitation encore plus éloignée que
 » Ceylan , elle auroit eu la préféren-
 » ce. Dégagé désormais des liens for-
 » gés par l'opinion , je vais commen-
 » cer à vivre pour moi - même ; &
 » c'est de cet instant que je date mon
 » existence : je ne veux conserver de

» l'ancien temps que le souvenir de
 » mes amis & de quelques jours agréa-
 » bles dérobés à la contrainte & à
 » l'importunité. Loin des préjugés
 » que l'ignorance a fait naître, des
 » modes que la petitesse & la frivo-
 » lité ont réduites en principes, du
 » vain cérémonial qui masque les
 » faux amis & gêne les véritables ; je
 » laisse à mes parens un puissant motif
 » de consolation , la jouissance de
 » mes biens à Emilie , la liberté de
 » vivre dans le crime. Je serai plus
 » près qu'eux du parfait bonheur ; &
 » jetté dans la foule des extravagances
 » réfléchies qui caractérisent les
 » hommes , je n'aurai plus à rougir
 » que des miennes ».

« Mon cher Rapin, lui dis-je, vous
 » avez l'heureux talent de vous sé-
 » duire : qui peut vous assurer que dans
 » la partie du monde où vous allez
 » vous fixer, vous trouverez les avan-
 » tages que vous vous promettez ? En

» changeant de pays , on ne fait que
 » changer d'esclavage. On trouve en
 » Asie ce que l'on fuit en Europe ,
 » des maux inséparables de notre être ,
 » dont la rigueur ne peut être adou-
 » cie que par nos parens & nos
 » amis ».

« Ma philosophie, reprend Rapin ;
 » est de ne rien prévoir : à quoi bon
 » entasser les combinaisons sur l'ave-
 » nir , quand on ne peut disposer des
 » événemens ? Les hommes à projets
 » ressemblent à Gonnevillle , qui fit
 » les plus belles dispositions pour un
 » voyage des Indes , & qui fut dé-
 » barquer aux terres Australes , dont
 » il ne soupçonnoit pas même l'exis-
 » tence. Je cherche à tirer parti du
 » présent. La prévoyance émousse
 » nos goûts , affoiblit la jouissance
 » des plaisirs , toujours inférieure à
 » l'idée qu'on s'en est faite : en proie
 » à des maux réels , faut-il encore
 » souffrir ceux que notre imagination

» enfante » ? — « Il ne faut rien out-
 » trer, lui dis-je ; on s'abuse en vou-
 » lant tout prévoir ; on manque de
 » tout pour n'avoir rien prévu. L'a-
 » venir est un de ces jeux du hasard
 » où l'on doit toujours parier pour
 » celui qui s'aidera des exemples du
 » passé, de ses propres réflexions &
 » des conseils d'un ami ». — « Qu'est
 » devenu Macé, s'écria le petit Nor-
 » mand, l'honneur de l'espece humaî-
 » ne ? ce galant homme m'apprit qu'un
 » véritable ami est aussi nécessaire
 » que difficile à trouver. Je prends
 » plaisir quelquefois à imaginer que
 » j'en puis faire en Asie d'aussi essen-
 » tiels qu'il l'étoit pour moi en Eu-
 » rope. Ah ! mon ami Macé » !

« On peut encore mieux s'en pas-
 » ser », dit brusquement Alpharabius,
 qui jusqu'alors avoit paru absorbé
 dans la méditation. Il nous développa
 ses idées sur l'amitié d'un ton impor-
 tant & dogmatique, qui annonçoit

combien il étoit convaincu de sa supériorité & de notre petitesse. « L'amitié , nous dit-il , est un goût exclusif , une vertu stérile que je déclare préjudiciable à l'intérêt général. Les caractères de Nisus , d'Euriale , d'Achates & de Pyrrhoüs , ne sont pas plus dans la Nature que le Minotaure ou la Syrene. Où trouve-t-on des hommes assez unis d'intérêts pour ne former que les mêmes desirs & les mêmes projets , pour ne voir & ne sentir que de la même manière , pour confondre leur esprit & leur cœur ? Supposons qu'il s'en trouve deux dans toute la race humaine ; ce seront des êtres isolés , uniquement occupés d'eux , enfermés dans la sphere étroite de leur intérêt commun , & très-insensibles à celui des autres. Que d'objets dégoûtans , que de motifs de soupçons & de craintes s'opposent à ce penchant si noble en apparence ,

» & si dangereux dans ses effets ! Tout
 » bien pesé , je suis de l'avis d'Hyp-
 » pias , qui mettoit le souverain bien
 » à se passer d'autrui. Quel est d'ail-
 » leurs le principe de l'amitié ? un
 » secret amour-propre qui nous fait
 » chérir dans autrui les qualités qui
 » se trouvent en nous : il semble que
 » nous multiplions notre être ; &
 » nous faisons remarquer avec com-
 » plaisance dans notre ami un mérite
 » que nous partageons ».

« Il faut , répondis - je au Docteur ,
 » pour juger les vrais amis & pour
 » le devenir soi - même , avoir un
 » cœur droit & sensible. L'homme né
 » avec ce penchant ne voit point
 » avec indifférence les maux de ses
 » semblables : il sortiroit de son ca-
 » ractere ; il détruiroit le principe de
 » son bonheur. Des rapports secrets ,
 » l'uniformité des goûts , l'analogie
 » des caracteres exercent sur nos ames
 » une puissance attractive , plus facile

» à démontrer que celle de Saturne
 » & de Jupiter sur leurs satellites. C'est,
 » Docteur , à ce ressort de la Nature
 » plus ou moins développé , que nous
 » devons les premiers fondemens des
 » sociétés & la sûreté du commerce
 » social : c'est pour ceux qui n'en
 » ont jamais senti l'impulsion , qu'on
 » a fait des loix civiles , frein hon-
 » teux qui décele notre perversité &
 » un reste de justice.

» L'amitié est une vertu active qui
 » n'est point , comme l'amour , absor-
 » bée par son objet ; elle réfléchit
 » avec force sur tout ce qui l'envi-
 » ronne ; elle prépare les cœurs à
 » s'intéresser aux malheurs d'autrui :
 » nous lui devons ces actes sublimes
 » qui font tant d'honneur à l'huma-
 » nité. J'apperçois dans la tendre &
 » vertueuse amitié de Henri IV pour
 » Sully , tout le bien qu'il fit à la
 » France. Elle adoucit nos maux ;
 » elle répare nos pertes ; elle embellit

» nos plaisirs ; elle jouit des biens
 » qu'elle répand ; elle donne sans s'ap-
 » pauvrir. Epicure lui donnoit la pré-
 » férence sur les autres vertus : elle
 » ne fut pas moins respectée des au-
 » tres Sages ; & ce fut chez les Grecs ,
 » ainsi que parmi nous , un devoir
 » religieux , dont l'excellence , mieux
 » appréciée , composoit de tous les
 » hommes une seule famille. O vertu
 » sacrée ! je ne m'armerai point con-
 » tre tes ennemis ! Je les plains ; ils
 » sont assez punis de tes douceurs ;
 » ils souffrent plus de leurs maux ; ils
 » jouissent moins de leurs plaisirs par
 » l'impuissance de les communiquer :
 » toujours resserrés en eux-mêmes , ils
 » n'osent confier des secrets dont le
 » poids les accable ; isolés sur la terre ,
 » ils ne fixent leur affection sur aucun
 » objet.

» Ces deux hommes , Docteur , que
 » vous supposez absorbés par leur in-
 » térêt commun , & pleins d'indiffé-

» rence pour autrui , ne sont que deux
 » misanthropes , qui , réunis par le rap-
 » port de leurs basses inclinations &
 » le mépris général , se communi-
 » quent les tristes pensées de leur ame
 » sombre & chagrine : c'est un poison
 » lent qui les consume , & qu'ils exha-
 » lent au dehors plutôt par une ef-
 » pece de besoin que par l'effet d'un
 » sentiment généreux ou d'une con-
 » fiance méritée » .

Alpharabius trouvoit ma réfutation
 un peu trop longue , & Rapin la trou-
 voit intéressante. Moins sensible à la
 mauvaise humeur de l'un qu'aux suf-
 frages de l'autre , je l'étendis ; & j'a-
 joutai : « Quand on perd de vue l'in-
 » térêt général , quelle en peut être la
 » cause ? une indifférence naturelle ,
 » un trop grand attachement à soi-
 » même , ou le mépris de l'espece
 » humaine. Avec un tel caractère ,
 » peut-on espérer des partisans ? Je
 » fais qu'il est des parjures , des

» infideles ; mais j'aime mieux m'ex-
 » poser au danger de faire un mau-
 » vais choix , que de renoncer à
 » l'avantage d'être né sensible. Est-ce
 » un si grand malheur d'être la dupe
 » de ses vertus ? on l'est tous les jours
 » de ses vices. Hyppias est sans doute
 » très-respectable , comme Grec &
 » comme ancien ; son autorité , jointe
 » au suffrage d'un Alpharabius , ba-
 » lance les raisons les plus fortes : mais
 » quand il avance que le souverain
 » bien consiste à n'avoir besoin de
 » personne , il auroit dû au préalable
 » délivrer l'espece humaine de ses be-
 » soins , de ses infirmités & de ses
 » foibleffes , qu'elle ne peut soulager
 » que par les secours mutuels de cha-
 » que individu. Si la Philosophie est
 » l'art d'envisager les choses dans
 » l'ordre naturel , on ne doit jamais
 » confondre l'amitié avec des dé-
 » monstrations affectueuses , avec ces
 » phrases parasites qui ne sont que de

« vains sons , & supprimer les avanta-
 » ges pour exagérer les abus ».

Alpharabius , les yeux enflammés de colere de ce qu'un jeune homme eût osé penser autrement que lui , me fit des reproches amers de rebattre les maximes surannées des vieux Moralistes de Rome & de la Grece. « Je crois
 » entendre , repliqua-t-il , Plutarque
 » & Sénèque instruisant pesamment
 » le genre humain ». — « Quoi ! je
 » serois assez heureux , m'écriai-je ,
 » pour avoir quelque chose de com-
 » mun avec ces hommes respectables !
 » Avec des guides aussi éclairés &
 » fideles , on ne doit pas craindre de
 » s'égarer. Pour vous , Docteur , qui
 » aimez à prendre l'essor , & qui dé-
 » daignez marcher dans une route
 » battue , faites éprouver à la Morale
 » une révolution douce & commode ;
 » introduisez sur la scene quelque
 » brillant personnage qui fasse diver-
 » sion par la singularité de ses traits ,

» & nous délaſſe de la triſte mono-
 » tonie de ces bons Gaulois qui pra-
 » tiquoient la vertu ſans l'analyſer.
 » Quelques petits eſprits , il eſt vrai ,
 » aſſurent que le goût du paradoxe
 » fait tous les jours de mauvais rai-
 » ſonneurs ; mais leur autorité , miſe
 » en calcul , n'ajoute rien à la maſſe
 » totale ».

Alpharabius ſentit & repouſſa vive-
 ment l'ironie ; & après un déborda-
 ment de ſa bile ſur les Philoſophes
 anciens & modernes , il finit par nous
 proteſter qu'il étoit l'ami des hom-
 mes. C'étoit nous démontrer combien
 l'amitié étoit dangereuſe.

Fin de la premiere Partie.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. I. <i>Naissance , Education de Kerfandek.</i>	pag. 1
CHAP. II. <i>Rencontre agréable. Embarquement. Première entrevue des Philosophes.</i>	45
CHAP. III. <i>Dispute des Navigateurs.</i>	84
CHAP. IV. <i>Entretien sur Madere.</i>	95
CHAP. V. <i>Des Canaries & des Isles du Cap-Vert.</i>	112
CHAP. VI. <i>De la Zone Torride.</i>	122
CHAP. VII. <i>Eclaircissemens sur Alpharabius.</i>	130
CHAP. VIII. <i>Histoire de Rapin.</i>	140
CHAP. IX. <i>Rencontre d'un Navire Espagnol.</i>	167

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X. Suite de l'Histoire de
Rapin. 200

CHAP. XI. Réflexions sur l'Amitié , la
Polygamie & le Divorce. 227

Fin de la Table.

L E S

PHILOSOPHES

AVENTURIERS.



L E S
PHILOSOPHES
AVENTURIERS,

*Par M. T***.*

SECONDE PARTIE.

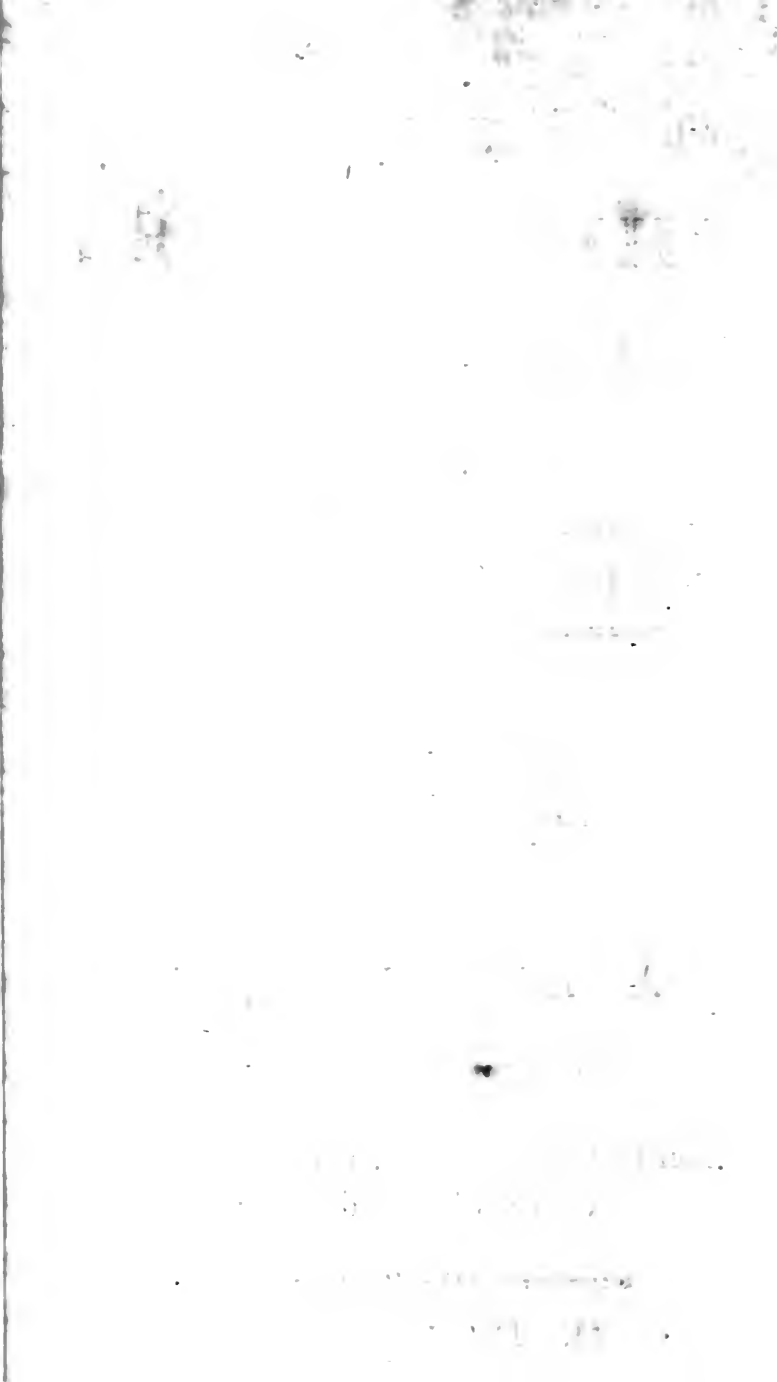


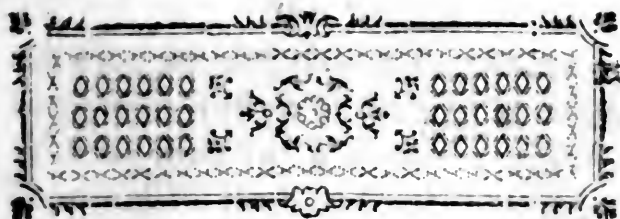
A AMSTERDAM;

Et se trouve à PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis la rue du Plâtre.

M. DCC. LXXX.





L E S

PHILOSOPHES

AVENTURIERS.

CHAPITRE PREMIER.

*Passage de la Ligne. Confiance
d'Alpharabius.*

C'ÉTOIT ainsi qu'à l'aide d'un vent médiocre & de quelques dissertations, nous franchissions le cercle équinoxial, & que nous approchions des côtes orientales du Brésil, pour tirer des vents d'Ouest tout le parti possible : leur retour est assez régulier, leur direction assez constante ; mais un

II^e Partie.

A

retardement imprévu pouvoit nous désoler. Nos craintes & nos espérances étoient assujetties à un petit mouvement de l'air. Quand on est sur mer, on dépend du caprice des vents ; & sur terre , on est assujetti aux caprices des hommes : qu'est - ce qui vaut le mieux ? Placés entre le nouveau Monde & l'ancien , également éloignés de l'Europe & du Cap de Bonne-Espérance , nous jouissions rapidement des saisons & de la variété des climats. L'hiver commençoit sa course au moment que nous avions commencé la nôtre : nous avions trouvé le printemps au Cap de Finistère , l'été vers les Canaries, l'automne au-delà de l'Equateur , & l'hiver nous attendoit au Cap de Bonne-Espérance. Semblables aux Habitans de Mercure , nous allions éprouver en trois mois toutes les révolutions de l'année.

Le soleil est maintenant entre moi & ma Patrie , dit Rapin : une forte

barrière me sépare d'une épouse volage & parjure ; je ne dois regretter que Macé , mon cher Macé ; je vais trouver la franchise & l'indépendance , germe du bonheur. Voici sur quoi j'appuie mes espérances. Les maximes Européennes n'ont point encore infecté les extrémités de l'Asie , où l'homme est resté plus près de sa condition naturelle , & conséquemment il a moins de besoins & de desirs ; il est aussi plus libre & plus gai , moins tourmenté par l'intempérance de tout prévoir & par la malignité de nuire. Les Chingulais doivent être bons & simples , & je m'accorderai fort bien avec eux. J'entends dire tous les jours : Les hommes sont par-tout les mêmes , ils se ressemblent par les passions : mais ces passions ne sont-elles pas altérées , modifiées par différentes institutions humaines ? L'opération du bien & du mal est-elle la même dans tous les Pays ? La félicité d'un Habi-

tant de la Californie ne fera jamais enviée d'un Européen. L'empire de la nature est borné, celui de la coutume est illimité; il affoiblit sans cesse celui de la nature. De-là cette variété de nuances qui font méconnoître les couleurs primitives; de-là ces usages qui paroissent si beaux chez un Peuple, & si indécens chez un autre.

L'Allemand est fier de l'antiquité de sa race; un Tartare ne veut savoir que la généalogie de ses chevaux, & peut-être a-t-il raison; ils sont moins sujets à dégénérer. Les Habitans de Mélinde sont adroits & gauchers: ils ont en cela suivi la route indiquée par la nature; ce n'est pas sans peine qu'on enseigne à nos enfans l'art de la contrarier. L'anatomie démontre que le côté gauche de l'homme est le mieux constitué. La supériorité reconnue dans cette partie de nos organes lui suppose une impression plus vive & plus distincte; mais il n'est pas moins ex-

travagant à Mélinde qu'à Paris d'accorder à l'un de ses bras le privilège exclusif d'être utile. Les Malabares regardent comme une indécence de toucher du bout des levres le vase dans lequel on boit. C'est sur ces ineptes minuties que les Voyageurs jugent les Nations, & que des Pédans assignent des ridicules.

J'aimerois à voyager avec un de ces Censeurs dans le Royaume de Mina. Après avoir examiné les édifices, les jeux, le culte, les amusemens, il fixeroit son attention sur le Monarque, portant des plaques d'or aux bras & aux jambes, une pesante chaîne à son col, & des grelots à sa barbe, qui annonçant sa présence, préparent la multitude à recevoir avec respect son imposante Majesté. Je parcourrois les différentes Cours des noirs Souverains d'Afrique; je n'oublierois pas celle du Monotopa, mais je n'y ferois pas un long séjour. Il y a toujours

à sa suite cinq cents bouffons , & je hais prodigieusement les mauvaises plaisanteries, sur-tout depuis l'aventure de mon Emilie. Sa garde ordinaire, composée de deux cents chiens, est fort incivile & peu décente pour un Empereur. L'espece humaine lui paroît assez avilie pour n'oser lui confier le soin de sa personne.

Mon Compagnon sans doute feroit scandalisé d'un tel spectacle : les yeux de ses semblables ont plus de part que leur esprit aux arrêts qu'ils prononcent. Il ne traiteroit pas mieux les Habitans du Pégu , qui nourrissent des Crocodiles pour leur défense , & le grand Mataram qui se fait garder par un sexe naturellement foible & timide. Les modes & les coutumes locales sont fondées sur des raisons que le Voyageur ne peut approfondir, & qu'il a tort d'apprécier. Les usages qui n'ont d'influence ni sur le bien ni sur le mal, sont égaux. Les crocodiles

du Pégu sont aussi bien imaginés que les oies du Capitole. En France on vous aborde avec un pied tendu , le corps doucement incliné , & les bras tombans négligemment en avant. L'Europe imitatrice a emprunté ces graces gênantes & prosrites par la nature. Un Asiatique abrégeant l'accessoire , met simplement son pied hors de sa chaussure. Cette civilité ou cette impertinence , comme on voudra l'appeller , exprime la même idée avec des signes différens. Pourquoi prodiguer les éloges ou distiller des mépris sur de cérémonieuses bagatelles , qui rendent les hommes si fots & leurs assemblées si tristes ?

Un bel - Esprit a joliment dit que les Japonois sont nos antipodes moraux , parce que les femmes vont chez eux la tête nue , parce que chez eux le noir est une couleur gaie , & le blanc une couleur triste : mais moi qui ne suis pas bel-Esprit , je n'apper-

çois aucune contradiction morale entre le noir & le blanc , entre une tête rasée & une autre bien garnie , entre un vêtement ample & commode & un habit qui semble mettre le corps à la gêne. Vous plaisantez agréablement sur les chiens qui gardent le Palais Impérial ; mais souvenez-vous que les Malouins n'ont eu cependant long-temps que des dogues pour veiller au fort de leur Ville. N'avez-vous jamais réfléchi qu'en Europe des Rois, idoles de leurs Sujets , se font garder par des Etrangers mercenaires ? Mon stupide observateur , scandalisé de ne trouver rien de parfaitement semblable à lui , seroit un de ceux dont Montaigne dit qu'ils regardent comme foux ceux qui ne sont pas foux de leur folie. Puisque les caractères & les mœurs ne sont rien pour lui , je vais le promener dans le Congo , où il verra sous les armes des soldats en bonnets carrés , ce qui , joint à leur

peau noire, leur donne l'air de certains Religieux Européens , faisant sur les Espagnols la conquête du Paraguai. Le Prince les passe en revue , ayant le corps à demi nud , une mitre de feuille de palmier sur la tête , & pour surcroît d'ornement une belle queue de cheval flottant avec grace sur ses épaules. Cette queue de cheval est au Congo une marque de grandeur , comme elle est chez les Turcs un signe de guerre. Toutes ces singularités ne frappent point un homme accoutumé à ne mesurer que des surfaces , à ne former ses idées que sur des rapports artificiels. Un personnage de cette importance n'est pourtant qu'un sot voyageant ; & tout sot doit être sédentaire , comme tout fou doit être renfermé.

Votre dernière proposition me paroît juste , dis-je à Rapin : mais la sottise aime à se montrer & à se répandre au loin ; elle cesseroit d'être ce qu'elle est , si elle savoit s'apprécier. Ce qui me

surprend , reprit Rapin , c'est le bizarre entêtement de nos François pour leurs modes. Le Voyageur qui peignit leurs usages il y a dix ans , seroit obligé d'emprunter des couleurs nouvelles pour les faire connoître aujourd'hui. Les autres Nations plus constantes , en adoptant une mode , n'ont fait en cent ans qu'une sottise ; mes compatriotes en font cent par année. Les Negres du Congo ont pris leur ajustement des Missionnaires qui allerent au commencement du dix - septieme siecle leur prêcher la Religion , & c'est peut-être tout ce qu'ils en ont conservé. On assure pourtant que le Roi d'aujourd'hui est Idolâtre & Chrétien. Craint-il quelque chose des Européens , il se fait Catholique ? Craint-il une révolte , il se fait Idolâtre huit jours après. C'étoit ainsi que les Empereurs Grecs promettoient de se réunir à l'Eglise Latine , quand les Turcs étoient aux portes de Constantinople. La peur

est très - persuasive : l'amour de soi préside à toutes les délibérations. La pluralité des femmes est encore un grand obstacle aux conquêtes du Christianisme dans l'Orient. L'Empereur fait pour ses plaisirs ce que le Peuple fait pour ses intérêts. C'est une chose étrange de voir ces pauvres gens se donner à tous les diables pour avoir la liberté d'avoir plusieurs femmes, & moi je m'y ferois donné pour en avoir pris une ; ils ont grand tort de se damner pour jouir d'un pareil privilege.

Alpharabius retiré en lui-même pendant cet entretien , sembloit méditer quelque sujet important ; les muscles de son visage étoient dans une agitation violente : tantôt il sourioit à quelques traits hardis ; tantôt ses levres , par un mouvement involontaire , laissoient échapper des mots sans liaison , & préparoient au dénouement de la scène ; quelquefois

immobile , l'œil fixe & le front ridé ; il paroissoit enfoncé dans les plus graves réflexions ; ses regards , fiers & dédaigneux par intervalles , annonçoient qu'il vouloit être consulté & ne pas être confondu parmi la foule. Ennuyé d'attendre des différences qu'on ne soupçonnoit pas lui être dues , il punit cette omission par un débordement capable d'ébranler toutes les loix & toutes les institutions humaines. Jamais l'erreur n'eut un Apologiste plus véhément. Une érudition compliquée , un mélange du sacré & du profane formoient un assortiment bisarre qui rendoit problématique sa condition dans l'Empire des Sciences. Il étoit si impétueux dans la dispute , qu'il étoit en avance de cinq ou six propositions , avant que le petit Normand , malgré sa vivacité naturelle , eût pu répondre à la première. Enfin il entra en matière.

J^e considère , dit - il , les hommes

sous deux aspects différens ; je commence par l'homme de la nature ; indépendant , parce qu'il ne donne & n'exige rien , parce que ses besoins se trouvent en proportion avec ses forces ; sage , parce que ses desirs ne vont point au-delà de ses besoins. J'examine l'homme dans la société , renonçant à tous ses avantages pour jouir de ceux qui ne sont que d'opinion , accablé par une foule de besoins qu'il ne devoit pas même connoître , esclave ou tyran de tout ce qui l'environne , dans ses desirs multipliés toujours au-delà du possible. Tâchons de simplifier ce point de vue , & de déterminer par quelle gradation l'homme a passé du premier état au second , passage qui n'a pu se faire qu'à l'aide de la force ou de la séduction , puisque le sacrifice de la liberté n'a pu être volontaire.

Le premier homme isolé sur la terre n'eut d'autre plaisir que celui de se

reproduire , ni d'autre besoin que celui de pourvoir à sa subsistance. La nature libérale a sagement pourvu à ce besoin : elle lui offre des racines , des fruits qui n'exigent ni travail ni culture ; il se désaltère au bord d'un ruisseau ; l'épais feuillage d'un bois le garantit des ardeurs brûlantes du soleil ; un lit de mousse est toujours préparé pour le délasser , & son sommeil est aussi doux que sa vie est paisible ; heureux jusques dans ses rêves , il ne se réveille que pour chercher une nourriture aussi simple , aussi facile que celle qu'il a trouvée la veille.

C'étoit ainsi qu'il passoit ses jours dans la paix & l'innocence , lorsque d'autres hommes en troublèrent la douceur , en croyant la partager. Tous nos malheurs ont tiré leur source de cette malheureuse combinaison. Les hommes étoient nés pour vivre séparés. Des idées de plaisirs , d'intérêt , de sûreté , les ont réunis & corrom-

pus ; c'est une vérité démontrée par la comparaison des mœurs des Habitans de la Campagne avec celles des Habitans des Villes.

Ce n'est point , repris - je , une mauvaise combinaison qui a formé les sociétés , mais un attrait invincible auquel se joint une cause physique. Tous les climats ne sont pas également favorisés de la nature : il en est peu qui conviennent à l'être dépourvu de tout. Les contrées fertiles , où les dons de la terre se renouvellent sans cesse & sans culture , furent les seules habitées dans l'enfance du monde ; les ustensiles propres à faire fructifier un terrain paresseux avoient besoin du secours du temps & de l'expérience.

Voici donc , interrompt le Docteur , plusieurs individus partageant la subsistance du premier ; aussi-tôt elle devient plus difficile. Un arbre furtivement dépouillé est un attentat qui révolte & blesse l'équité naturelle ;

c'est alors qu'un amour excessif de la propriété commence à jeter de profondes racines dans les cœurs déchirés par la crainte & la défiance. L'intérêt devient le moteur & l'agent de tous les crimes.

L'espece se multiplie & se gêne ; elle est forcée de s'étendre ; on s'arme contre les bêtes féroces , qu'on surpasse en cruauté. Un arc , des flèches furent les premières armes employées par la crainte où la nécessité ; elles servirent bientôt à protéger l'injustice & la violence. Le foible chassé de son domaine va chercher un homme plus foible , qu'il dépouille & chasse à son tour. Telle est l'origine des conquêtes. On s'égorgeoit pour un champ comme on fait égorger aujourd'hui des milliers d'hommes pour un château , ou le vain honneur du pas.

Vous voyez , repliquai - je au Docteur , que le mal est bien ancien & bien invétéré, quoi qu'en disent Platon
dans

dans sa République, l'Abbé de Saint-Pierre dans sa Ligue Européenne, & Jean-Jacques dans son Contrat Social. Il faudroit qu'il n'y eût sur la terre ni ambitieux, ni esclaves. On peut douter des vertus du premier âge. On conçoit qu'il est aisé d'être doux, quand rien ne contrarie; d'être humain, lorsqu'on n'a d'autre ennemi que soi-même; d'être pacifique, lorsqu'on vit seul: mais ces vertus deviennent illusoires dans l'Etat social. Le premier homme eut comme nous ses passions, qui semblables aux matières sulfureuses n'attendoient qu'un premier choc pour se développer.

Tous les abus dont on remarque les progressions, me répond Alpharabius, ne peuvent être regardés comme un vice originaire; l'art de subsister devenant chaque jour plus difficile, le fort obligea le foible à travailler pour lui. Où fuira ce dernier pour ne point cesser d'être libre? Par-

tout il rencontrera des hommes aussi
 injustes , aussi cruels que le premier ;
 par-tout les fruits de la terre sont re-
 fusés avec dureté ou défendus avec
 courage : il revient triste & confus
 au lieu de sa naissance ; il consent à
 travailler pour son oppresseur , pre-
 mier fondement de la servitude , en-
 core éloignée de ce qu'elle est aujour-
 d'hui ; elle n'étoit point étayée de la
 sanction publique , le dernier excès
 de foiblesse & de lâcheté. Je vois les
 hommes qui s'assemblent pour se don-
 ner un Maître. Eh ! qui leur a dit
 que ce Maître cessera d'être homme ,
 c'est-à-dire , aussi méchant qu'eux , &
 qu'il n'abusera point d'une puissance
 illimitée , tandis qu'ils abusent eux-
 mêmes d'une puissance qu'ils tiennent
 de la nature ?

C'est , repris - je , le peu d'empire
 que nous avons sur nos propres mou-
 vemens , c'est le despotisme de cha-
 que particulier , l'amour de l'ordre ,

& sur-tout l'abus de la liberté , qui nous en a fait sacrifier une partie pour conserver l'autre portion. C'est cette portion abandonnée qui constitue le pouvoir du Souverain , dépositaire de la volonté générale , le défenseur de nos possessions. Erreur grossière, réplique le fulminant Docteur. Vous craignez la loi du plus fort : Eh ! comment appelez - vous celles que les Rois vous imposent ? Je n'aurois sans eux que l'homme adroit & robuste à combattre , & je me trouve maintenant pour ennemis le scélérat opulent , qui , pour me perdre , prostitue son or & son crédit ; le méchant en place qui se sert de sa force , le courtisan adroit qui me prête ses vices. Entre deux maux il faut faire un choix , & je préférerais toujours les abus qui naissent de la liberté à ceux qui naissent de la servitude.

Dans l'état de nature , les distinc

tions attachées à la naissance n'avoient point égaré la raison. On étoit persuadé que la nature ne faisoit pas plus de dépense pour former un Sultan , que pour fabriquer un Esclave. On ne rougissoit pas d'être descendu d'un Pasteur ou d'un Laboureur. La raison , plus épurée & moins asservie aux préjugés , assuroit la prééminence aux nourriciers des hommes , & l'on trouvoit plus de noblesse à aider la fécondité de la terre qu'à la ravager. Le sentiment de la liberté dut s'éteindre lentement. Ce fut en cessant d'être maîtres d'eux-mêmes que les hommes éprouverent le faux besoin d'être asservis ; & comme les voluptueux sont foibles & sans courage , ils se rendirent les instrumens du plus adroit , pour n'être plus les victimes du plus méchant & du plus fort. C'est donc de la corruption du cœur qu'est né l'esclavage. Les loix & l'autorité ont donc une origine honteuse.

Les hommes , dit-on , ont appréhendé les suites de la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soient des forcenés qui , dans un moment lucide , craignant de se déchirer , tendent les bras pour qu'on les enchaîne ? Ce sont au contraire les forcenés , repris-je , qui brisent leurs chaînes. Le Sage ne se souleve jamais contre une autorité qui , loin d'attenter à son indépendance , lui en assure l'exercice. Il se trouve heureux d'avoir un tribunal qui , quoiqu'exposé à l'erreur & à la séduction , est plus équitable que la multitude. Une femme se plaignit à Soliman II , que des Soldats avoient enlevé ses meubles pendant qu'elle se livroit au sommeil. « Tu dormois donc » bien profondément , lui demande le » Sultan. — « Oui , répondit-elle ; » je savois que ta Hauteſſe veilloit » pour moi ». — Cette femme avoit une idée juſte des devoirs d'un Sou-

verain , & des avantages qu'on en doit attendre ».

Pauvres insensés ! s'écria Alpharabius , cette chimere valoit - elle le bien que vous avez perdu ? Heureux encore si le Prince qui regne est despote ! vous n'aurez que ses vices à combattre. Mais si son autorité est limitée , vous aurez à vous défendre des attentats de tous ses Favoris. Que je regrette ces temps où l'homme étranger à tout , uniquement occupé du soin de son être , n'influoit ni en bien ni en mal sur le sort de ses voisins ! La prudence humaine , faussement alarmée , a cru généraliser ce qui n'étoit point fait pour l'être , & composer de tous les intérêts un intérêt public. Qu'est-il arrivé ? l'intérêt particulier a prévalu. Comment un homme s'est-il accoutumé à voir son supérieur dans son semblable ? La réunion des premiers habitans de la terre ,

pour combattre les animaux carnassiers , est l'image du gouvernement Républicain qui seul ne déroge point à la dignité de l'homme.

« Je vous réponds , Docteur , que cette égalité n'est pas plus dans la Nature que dans l'état de société. Prenez au hasard deux hommes pour les faire vivre ensemble : observez exactement , & vous resterez convaincu que l'un est fait pour commander à l'autre ; vous distinguerez dans celui-ci un corps plus agile & plus robuste , une ame plus noble & plus élevée , un génie plus étendu , un caractère plus insinuant : la force ou la séduction lui donneront , avec le temps , une supériorité qui sera l'ouvrage de la Nature. Le moral , Docteur , s'oppose encore à cette égalité que vous voudriez établir. Peut-elle subsister dans une société dont les membres ont un degré différent de besoins & d'industrie , & qui tous ne peuvent vivre que du

fruit de leur travail ? Le fainéant auroit droit , selon vos premiers principes , de dire à son voisin laborieux : « Tra-
 » vaille quand je sommeille ; précède
 » l'aurore pour tracer des sillons : je
 » me réserve le privilege d'en re-
 » cueillir les fruits ». Nul Tribunal
 n'auroit le droit de le tirer de sa lan-
 gueur léthargique , puisque l'usage que
 ce Tribunal feroit du pouvoir coer-
 citif dérogeroit au droit de pure na-
 ture qui , selon vous , n'admet ni Rois
 ni Magistrats , & qui suppose une par-
 faite égalité.

Vous prétendez que le gouverne-
 ment Républicain est le plus conforme
 à la Nature : mais je ne vois pas
 qu'elle l'ait établi dans aucun lieu.
 Rome , Carthage , Athenes & Lacé-
 demone dans leur origine ont été
 gouvernées par des Rois. Nous avons
 trouvé des Chefs de Caciques parmi
 les Sauvages : par - tout l'autorité ,
 plus ou moins tempérée , fut le partage
 d'un

d'un seul. Si j'approche du berceau du monde , je vois le pere des humains , respecté de ses enfans , nous donner l'exemple d'un Monarque : les Patriarches furent Rois dans leur famille. L'ordre n'impose-t-il pas la nécessité de la subordination ? Qui terminera nos différends , si nous ne reconnoissons point d'arbitres ? Alpharabius , n'allez pas me croire une ame vile & servile ; je hais autant la tyrannie que je respecte l'autorité légitime : vous ne me verrez jamais ramper en esclave chez les Grands & chez les enfans de la Fortune , ni m'élever en fanatique contre les loix de ma Patrie & les volontés de mes Maîtres : mais je prétends qu'il n'y a plus de société où personne ne fait obéir , où personne n'a le privilege de commander.

Je vois , dit Alpharabius , que vous êtes ingénieux à vous séduire par des comparaisons. Je conviens avec vous que les Patriarches

étoient des especes de Rois , & que la Police domestique est la premiere source dont l'autorité souveraine est émanée : mais pouvez-vous comparer un Patriarche qui sourit à sa famille , qui pourvoit à ses besoins , avec un Sultan sans frein dans ses volontés , qui envoie un cordon à ses Visirs , qui tranche la tête à son Esclave , & qui pense que tous les hommes sont faits pour ses menus plaisirs ? Dans l'enfance du monde , l'autorité du Chef ne se fit sentir que pour protéger ; cette autorité devoit être très-limitée : dans une société dont les membres avoient une même origine , les peines durent être modérées. Une famille , dont le Chef étoit armé du glaive de la loi , n'en frappoit qu'à regret des enfans coupables ; la Nature réprimoit la sévérité. Caïn souillé du sang d'Abel , Lamech coupable de deux meurtres , n'eurent d'autres bourreaux que leurs remords. Tout a dégé-

nére : par-tout où j'ai voyagé , j'ai compté les Rois & les Magistrats parmi mes persécuteurs.

Les hommes sont des aveugles qui avoient des Souverains avant d'avoir songé à leur imposer un frein contre l'abus du pouvoir. La Chine étoit sans loix avant Confucius ; les Romains n'en connurent que sous Numa. Quel secours peut-on en attendre ? S'il en est d'équitables , j'en porte le même jugement qu'Anacharsis : ce sont des toiles d'araignées qui ne retiennent que les mouches ; les insectes fripons & méchans passent à travers.

Vous respectez le Souverain comme le défenseur de vos privileges , comme un Pasteur vigilant , sans cesse occupé des soins de son troupeau. En vérité , si cet être chimérique existoit , sa destinée seroit bien à plaindre. Le métier de Roi seroit plus pénible que celui de son Cocher : il est plus facile de

pourvoir aux besoins des chevaux qu'à ceux des hommes.

J'ai bien une autre idée , dis-je , du glorieux emploi de Souverain. C'est un bon pere de famille , attentif à soulager ses enfans ; il les aime , il en est aimé. Telle est la récompense de ses travaux ; il partage avec eux la douceur des jours purs & sereins qu'il fait naître. On ne fatigue jamais à faire des heureux. Le scélérat est bien plutôt rebuté de son état que l'homme de bien. Un Bel-Esprit a dit que la femme honnête est bientôt lasse de son métier ; & moi je dis que la prostituée est plutôt lasse du sien. Contribuer à la félicité du plus grand nombre , est le plus beau privilege du Trône : c'est un plaisir qui jamais n'est suivi de la satiété. Vivre sans Chef , rejeter le frein de l'obéissance , c'est renoncer à la qualité d'homme , pour se ranger dans la classe des bêtes dirigées par leur instinct.

L'animal, dites-vous, reprit le Docteur , n'est guidé que par un instinct grossier. O reptiles orgueilleux ! quelle est celle de vos facultés dont vous n'avez pas abusé ? Fiers de votre raison , vous affichez une supériorité chimérique. Vous avez été proclamés Monarques de la terre au moment de la création. Le sceptre est bientôt tombé de vos mains. Rois dégradés , vous vous êtes soumis aux animaux ; vous semez , vous moissonnez pour vos prétendus Esclaves : plus privilégiés que vous , ils ont la terre pour domaine ; les campagnes , les forêts , les prairies leur offrent le choix des alimens , qui , sans être préparés , n'en sont pas moins délicieux. Les rivières , les fontaines leur fournissent , pour se désaltérer , un breuvage aussi sain que les liqueurs aromatisées sont meurtrières. Leur laine , leur poil , leurs plumes sont leur parure , & ils ne sont point dans la nécessité de les

filer , de les ourdir & de les tailler : la Nature a tout fait pour eux , ils n'ont plus qu'à jouir.

De quel droit osez - vous taxer le lion de férocité , lorsqu'il suce le sang des animaux , & qu'il devore leur chair ? L'Auteur de tous les êtres ne l'a-t-il pas fait pour être carnivore ? N'en lisons - nous pas le témoignage dans la conformation de ses parties ? Ses pattes , ses griffes , ses dents , ses mâchoires sont l'armure offensive qui lui a été donnée par la Nature pour se procurer les moyens d'exister. Les animaux les plus féroces sont moins carnivores que l'homme. Les végétaux suffisent pour le nourrir ; il égorge sans pitié la poule , la génisse & la brebis. Tout doit le convaincre de sa foiblesse & de son infériorité , lorsqu'il réfléchit que la morsure d'un serpent ou d'un insecte , la dent du loup ou de l'ours peut lui ôter la vie ; qu'un vers peut ronger

ses moissons , qu'un lapin peut détruire la racine d'un chêne : ces vérités attestent son indigence.

Censeur amer de l'espece humaine , vous lui contestez , lui dis-je , un empire qu'elle exerce journellement sous vos yeux. La docilité des animaux domestiques aux volontés & aux ordres de l'homme prouve que les animaux domestiques sont destinés à partager ses fatigues. Le cheval se soumet sans résistance au fardeau qu'on lui impose , & reçoit le frein de la main d'un enfant ; le taureau , armé de cornes , se courbe sous le joug. Cette obéissance ne peut avoir son principe dans l'ignorance de leurs forces , puisqu'ils en font souvent usage contre leurs ennemis. La poule attachée par instinct aux toits domestiques ne s'en éloigne jamais ; le chien , symbole de la fidélité , est la sentinelle qui veille à la sûreté du Maître & du troupeau : ses aboiemens passionnés sont l'ex-

pression pathétique du sentiment; l'absence de son Maître l'afflige; il s'enivre de joie à son retour; il adopte ses haines & ses affections. Chasseur infatigable, c'est lui qui découvre la proie & qui prépare la victoire : satisfait d'être associé à l'honneur de vaincre, il reçoit sans murmurer la plus vile partie du butin. Voilà les titres & l'exercice de souveraineté de l'homme sur les animaux; s'il ne l'étend point sur les tigres & les lions, c'est que ces animaux sont inutiles à ses besoins; il se borne à les reléguer dans les forêts & les déserts. Ce sont des sujets proscrits & fugitifs, qui n'évitent les chaînes qu'en se tenant cachés.

Quand la terre eut été préparée à recevoir un maître, & que l'ordre en fut établi, l'homme en naissant en fut proclamé le Monarque universel. Si cet être, fait à l'image de son Créateur, n'eût jamais existé, la Nature

muette n'eût été qu'un assemblage de choses inutiles ; sa surface , embellie d'arbres , de fleurs & de moissons , n'auroit offert que des richesses superflues : les animaux n'auroient été créés que pour brouter l'herbe ; les bêtes féroces , réprimées par son industrie , auroient abusé de leurs forces pour dévorer & détruire les especes les plus foibles , & il n'y auroit point eu de bras pour tailler les diamans & façonner les métaux ; les pierres , les marbres feroient restés cachés sous l'écorce de la terre ; l'éléphant & le rhinocéros , malgré leurs forces , n'auroient point eu l'adresse de les en tirer. Ces richesses d'ailleurs étoient inutiles pour eux : l'homme seul en avoit besoin , puisqu'il est le seul qui élève des toits pour se loger.

Eh ! quel Monarque étoit plus digne d'occuper le Trône de la terre ? Son titre n'est point un privilege d'aînesse , puisque sa naissance fut précédée

de celle de tous les animaux. Son droit est fondé sur la raison qui l'éclaire , sur la substance spirituelle. Lui seul est un être pensant ; lui seul a la prérogative de communiquer ses idées par l'organe de la voix , par un coup - d'œil ou par un mouvement ; lui seul met de la variété dans ses ouvrages ; lui seul met un enchaînement & une suite dans ses actions. Cette intelligence , donnée à tous , reçoit différens degrés de perfection chez chaque individu ; elle est plus lumineuse chez l'homme civilisé qui , pauvre au milieu de l'abondance , a besoin de plus d'industrie ; elle est moins développée chez le Sauvage riche au milieu de l'indigence : c'est par elle que , toujours sédentaire , il franchit les espaces des lieux , des temps , & qu'il réunit sous le même point le passé , le présent & l'avenir ; c'est elle qui , susceptible de sensations délicieuses ou pénibles , les irrite & les réprime.

C'est à ces traits qu'on reconnoît le caractère de grandeur distinctif & ineffaçable que Dieu a imprimé sur le front de l'homme en le formant ; c'est par une suite de sa dignité qu'il exerce un empire despotique sur les autres animaux. Pourquoi ce Monarque si fier tremble-t-il à l'aspect de ses Esclaves ? pourquoi lui causent-ils plus d'effroi qu'il ne leur en inspire ? ne seroit-ce qu'un usurpateur tremblant à la vue d'un Peuple armé pour réclamer son indépendance ? Cette crainte , cette pusillanimité de l'homme a sa source dans sa raison prévoyante , qui lui fait connoître tout le mal qu'il en peut recevoir ; mais sa domination n'en est pas moins réelle. Le castor & le singe , qui de tous les animaux sont les plus intelligens , sont aussi les plus obéissans. L'on n'a vu aucun homme se ranger sous la discipline des habitans des forêts & des déserts. Le tigre aime à se rassasier de la chair des

animaux plus foibles que lui ; mais il n'en exige aucune obéissance. Le lion , décoré du vain titre de Roi , n'a ni Sentinelle pour veiller à la porte de son antre , ni Esclaves pour lui aller chercher sa pâture , ni de Garde pour le soigner dans ses maladies ; il n'use de sa supériorité que quand il est excité par ses appétits & le besoin. L'homme , établi sur la terre pour y tenir la place d'un Dieu invisible , a donc un empire naturel sur tous les animaux.

Le pétulant Docteur arrangea ensuite le monde à sa manière , le soulagea du fardeau des loix , renversa le Trône & l'Autel , établit une parfaite égalité , & nous ramena à l'état de pure nature , où les hommes sans frein & sans loix , errans dans les forêts , n'habitent que des antres , n'avoient de société qu'avec les tigres & les ours. « O mes amis ! s'écria-t-il , qui » pourra vous mettre dans la position » du Sage ? Heurté dans sa course par

» les préjugés , scandalisé du spectacle
 » affligeant des vices , combien lui en
 » coûtera - t - il pour apprendre aux
 » hommes à se corriger ? On le per-
 » sécute , on le fuit comme un miroir
 » qui ne présente que des objets re-
 » butans ; triste & dangereux emploi
 » de dire la vérité à ceux qui crai-
 » gnent l'erreur , de briser l'idole que
 » l'ignorance révere , de rétablir tout
 » dans l'ordre primitif , sans égard
 » aux intérêts des Grands & aux sys-
 » tèmes politiques des ames ambi-
 » tieuses ! J'ai parcouru différens Etats
 » de l'Europe ; j'ai cherché des hom-
 » mes faits pour entendre la vérité ,
 » & des Souverains prêts à me secon-
 » der. Hélas ! qu'ai - je trouvé ? des
 » tyrans & des esclaves , des dupes &
 » des fripons , des orgueilleux cher-
 » chant à opprimer le Sage qui fait
 » appercevoir leur petitesse : voyez si
 » j'ai trouvé des ennemis & des per-
 » sécuteurs ».

C'étoit ainsi qu'Alpharabius se plaignoit des Particuliers & des Souverains qu'il alloit insulter chez eux. Leur mépris pour sa personne étoit une injustice , leur indifférence pour ses opinions un aveuglement ; il réfléchissoit dans l'amertume de son cœur sur cette perversité générale , lorsque Rapin lui dit : « Docteur , vous me rendez mécontent de moi-même , & vous me forcez , pour me justifier , de faire le procès à une génération entière. Pour moi , j'ai remarqué dans le monde beaucoup plus de fous que de méchans : abondance de fots & de fripons dont on exagere toujours le nombre , quelques honnêtes gens dont on parle peu , voilà ce qui m'a paru composer l'espece humaine. Je me félicite de n'être pas Docteur : il en est qui sont les plus intolérans des hommes , & qui sans cesse exaltent la tolérance , qui font l'éloge de la modération , après avoir vomi les plus

cruelles invectives. Y a - t - il rien de plus inconséquent que de prendre un ton de supériorité dans un Livre où l'on se propose d'établir l'égalité primitive parmi les hommes ? Cette mauvaise humeur a sa source dans la réception qu'on leur a faite dans deux ou trois Cours de l'Europe , dont ils ont prétendu être Législateurs. Souverains , comblez - les de bienfaits , il n'y aura plus de tyrans sur la terre : Loix , respectez leurs paradoxes , on vantera votre pudeur & votre sainteté : Magistrats , reconnoissez qu'il n'y a point d'autre droit que la force , ils respecteront vos fonctions ; permettez-leur de prendre par distraction la montre & les effets de leur ami , dites comme eux , que l'amitié rend tous les biens communs , vous ferez les protecteurs de l'innocence : accédez , par votre silence & l'impunité , leurs libelles , vous ferez révéérés comme ces Divinités muettes qui veil-

lent dans le secret à la Police du monde : Orateurs , qui prêtez votre organe à la défense de l'opprimé , réchauffez dans votre sein le serpent qui l'a déchiré ; il teindra en pourpre votre robe qu'il tâche de traîner dans la boue ».

Le sombre Docteur nous fit part les jours suivans , des terribles combats qu'il avoit soutenus , comme Philosophe , Bel-Esprit & Législateur. Apôtre & martyr de la raison , il eut des persécuteurs , & n'eut jamais de prosélytes. Pendant qu'il dissertoit , notre Vaisseau , dirigé par Vander & son Pilote , continua sa route , passa le Tropique du Capricorne , & s'approcha des terres habitées par les Cafres.





CHAPITRE II.

*Pieuse invective contre les Perturbateurs
de l'ordre.*

DEUX Alpharabius qu'on daignerait encourager , bouleverseroient le globe. « Cette effervescence, dit Rapin, seroit très-préjudiciable aux mœurs : il en résulteroit un désordre inséparable des grands changemens ; le faste de zèle dont le Docteur se pare, un style animé par l'enthousiasme, quelques vérités noyées dans un déluge d'erreurs, l'image d'une liberté séduisante , présentée à des hommes remuans & avides de nouveautés, feroient éprouver une révolution funeste à l'ordre social. Toute loi , tout devoir perdent leur ascendant , lorsqu'il est permis à chaque particulier de les discuter. Les séditions , la subversion des mœurs

seront les suites nécessaires de ces attentats politiques. O Montesquieu , l'homme de tous les siècles , la gloire & le flambeau de l'humanité ; je t'écoute avec un religieux respect , lorsque tu dis aux hommes faits pour l'entendre , de ne toucher aux loix qu'avec une sage défiance qui fasse connoître combien elles sont saintes & respectables !

Je ne découvre dans les déclamations du Docteur , que les entreprises d'un furieux qui veut tout renverser , & jamais la conduite d'un Sage , ami de l'ordre. C'est un mauvais Politique qui ne fait corriger les abus de l'Etat monarchique qu'en introduisant les vices de l'Anarchie : si tous les hommes étoient capables d'applaudir à ses systèmes , je les croirois aussi méchans que lui. Je conçois que la rouille des siècles d'ignorance , l'empire de l'opinion , les vues bornées des Commentateurs ont dû introduire

des vices dans quelques branches de la Législation : c'est aux Ecrivains éclairés à les appercevoir ; c'est aux personnes en place à les réformer.

La crainte de voir les loix de la Chine renversées m'obligea de faire quelques remontrances au Docteur sur son projet. « Permettez-moi , lui dis-je , respectable Alpharabius , de vous exposer les obstacles que vous aurez à vaincre , & de vous prévenir sur les coups que les Chinois vont vous porter. La Nature , diront-ils , ayant mis dans le cœur des hommes des passions dont l'activité impatiente ne peut être balancée par la raison universelle , très-foible chez les uns & mal reçue chez les autres , nous desirons conserver nos Loix religieuses , qui ordonnent de respecter l'Etre suprême , de regarder tous les hommes comme nos freres , d'être sans attachement pour les biens temporels qui , dans l'état

de la Nature , portent les hommes à s'égorger.

» 2°. Ces Peuples n'aimeront-ils pas mieux tenir leurs loix de Dieu même que de son serviteur Alpharabius ? En les présumant sorties d'une source divine, elles auront bien plus de poids sur les esprits entraînés vers le mal, par une complexion vicieuse qu'ils tiennent de la Nature.

» 3°. Si cette Religion reçue étoit controuvée , une telle imposture produit trop de bien pour qu'un véritable Philosophe entreprenne de la combattre. L'obscurité des Myſteres fait le mérite de la soumission. Qu'importe que l'orgueil soit révolté du voile dont Dieu couvre sa majesté, quand l'excellence de la morale qu'il nous prescrit assure notre félicité ?

» 4°. Ne seront-ils pas en droit de vous dire que la raison universelle , renfermée dans une douzaine de

têtes philosophiques , agira plus puissamment sur nous , lorsqu'elle sera soutenue des préceptes divins & des loix positives. Peut-on trop multiplier les liens qui attachent à la vertu ? En rompre un seul , c'est affoiblir tous les autres. Tel homme est retenu par les mouvemens d'un cœur droit , tel autre par la terreur des châtimens dont la Religion le menace ; celui-ci par le glaive des loix civiles , celui-là par le concours de tous ces ressorts agissant à la fois sur son ame , & se prêtant un mutuel appui. La Religion produit sur l'esprit des Peuples les mêmes effets que l'honneur parmi les hommes d'une condition élevée.

» 5°. Répondez , sublime Alpharabius , aux questions que ces Peuples grossiers pourront vous faire. Ils vous demanderont : De quel droit vous venez renverser les constitutions nationales ? si , quand on apperçoit dans

les Loix quelques vices , ou dans la Religion quelques abus , on doit prendre le ton d'un Rebelle ou celui d'un Sujet modeste & soumis auquel on accorde un asyle ?

» 6°. Ils vous demanderont si l'honnêteté permet de s'introduire chez une Nation pour lui reprocher qu'elle est composée d'imbécilles , qui n'ont hérité que des erreurs de leurs ancêtres ? Cette insulte aliénera les cœurs , & fermera les esprits à la lumière que vous allez y porter.

» 7°. Si l'on vous proscriit , aurez-vous droit de vous plaindre d'une guerre où vous êtes l'agresseur ? Le Souverain , dont la sagesse impose silence aux Raisonneurs téméraires , aura-t-il tort de punir l'insolent qui ose insulter aux Princes , aux Loix , aux Citoyens par de scandaleuses diatribes , qui traitent de Fanatiques des hommes zélés pour la paix & la vérité ? Souffrez , vous diront les Chi-

nois , que nous laissions les choses telles qu'elles sont ; que les bons Citoyens continuent à servir leur Souverain , à respecter nos Bonzes , tant qu'ils auront des mœurs : des erreurs utiles sont préférables à des vérités stériles & dangereuses. Nous ne croyons pas renoncer à la liberté de penser , en proscrivant la licence de blasphémer contre le Ciel , le Trône & la Patrie ». Cette apostrophe ne convertit pas le Docteur , qui d'un ton de dédain me dit : Vous parlez en homme vulgaire ; je dois agir en sage.

Rapin , pour faire changer la scène , se jeta sur les discussions littéraires ; autre genre de folie qu'on peut regarder comme la fièvre des Auteurs. Le Docteur s'exprima à toute outrance contre les prétendans au bel - esprit & tous les plus célèbres Ecrivains de son siècle , qui n'étoient pas dignes d'être ses Disciples ; il nous parla des coups terribles qu'il avoit portés , où

le sel de l'Epigramme , les odieuses personnalités, les traits envenimés de la Satyre étoient répandus sans pudeur : mais le trait le plus noir étoit d'avoir attribué plusieurs de ses propres Ouvrages à ses adversaires, vengeance ingénieuse que les ennemis de Voltaire devoient exercer pour assurer leur succès : je compterois plus sur ce secret que sur leurs insipides diatribes.

Ces Libelles, dit Rapin, qui semblent consoler le vulgaire en le rapprochant des hommes supérieurs, sont le triomphe des fots, l'aliment des méchans & l'opprobre des Gens-de-Lettres : si tels sont les Précepteurs de l'espece humaine, Alpharabius a raison de soutenir que leurs Disciples doivent tous être méchans.

Quand je hasarde une production, c'est le Public que je choisis pour juge, & non pas l'Abbé Desfontaines. Le Public ne les a point choisis
pour

pour les interpretes de son goût : il rend lui-même ses Arrêts ; il place Quinault au rang des grands Ecrivains, sans consulter Boileau ; il tient compte des efforts qu'on fait pour lui plaire , & l'Auteur qui a manqué son coup lui paroît assez puni. Juges infideles , ils déchirent en public Voltaire qu'ils admirent en secret ; ils voudroient arracher le sceptre littéraire à ce grand Homme , pour le mettre dans des mains trop foibles pour le porter : mécontents de ramper au bas de l'Hélicon , ils décochent des fleches émoussées contre ceux qui en occupent la cime ; & ne pouvant entrer dans le sanctuaire des Lettres , ils vomissent des blasphêmes contre les Pontifes. Ingénieux à découvrir des taches , ils ressemblent à ces oiseaux de proie qui préfèrent des viandes fétides aux plus délicieuses productions de la terre. Je vois leur em-

blême dans les Titans, célèbres par l'audace extravagante de vouloir détrôner Jupiter.

Infatigables Foliculaires, qui vous érigez en Législateurs de la République, répondez. De quel droit exercez-vous votre Apostolat ? de qui tenez-vous vos titres , votre mission ? Pour être admis dans les métiers les plus vils , la Police exige qu'on produise un chef-d'œuvre. Montrez vos titres avant de vous asseoir sur le Tribunal pour nous juger. Le chagrin de votre indigence est le motif qui vous fait décrier le luxe des enfans du Génie.

Parmi cet essain qui obscurcit le champ de la Littérature, il en est un qui marche la torche & le poignard à la main : c'est un Conquérant qui n'aspire qu'à s'asseoir sur des monceaux de cendres & de ruines. Cet Ecrivain , né avec les étincelles du génie, mais égaré par une imagination bondissante, eût pu se placer à

côté d'Aristarque : l'abus de ses talens le range dans la classe des Zoïles. Sans patrie , sans amis , il justifie par son délire furieux le Corps qui l'a rejeté de son sein , & dont il eût pu étendre la gloire , s'il eût su profiter des dons de la Nature. Quel vuide dans ses Annales , si l'on en supprime les injures ! Sans pudeur dans ses assertions , il crée des faits , il ramasse la fange pour salir la robe d'un Sage recherché des Souverains , cher à ses amis , cultivateur heureux des champs de la Littérature , Citoyen qui a sacrifié à sa Patrie les promesses de la Fortune , & qui est réellement dans sa vie privée tel que les ennemis de sa gloire veulent en vain paroître en public.

Cet Annaliste célèbre a trouvé un adversaire qui , avec moins de génie , mais avec plus de goût , est descendu sur l'arene , où il a trouvé les Spectateurs prévenus. Il n'a pas la même énergie que son antagoniste ; il lance

ses sarcasmes avec une froideur qui ne réveille point assez la malignité ; il n'est ni plaisant ni enjoué. Au reste, quoique M. de la H. . . laisse une grande distance entre les grands Maîtres & lui, on est forcé de convenir que ses productions sont semées de beautés qui lui assurent la prééminence sur ceux dont il essuie tous les jours la censure. Le Public impartial reprend en lui ce ton décisif, cette passion des combats polémiques, d'où il sort quelquefois couvert de blessures, ce penchant à humilier des Ecrivains modestes qui aiment à jouir de leur obscurité : c'est compromettre le titre dont il est décoré. Un Général ne doit point se battre avec des Gladiateurs : le cri importun des cigales ne doit point arrêter le Voyageur dans sa marche. Un généreux silence est la réfutation la plus victorieuse des détracteurs. Il faut imiter Scipion accusé devant le Peuple. Au lieu de répondre

aux délateurs : Romains , dit-il , allons au Temple remercier les Dieux de ce qu'à pareil jour j'ai remporté une victoire.

Nous passâmes des dissensions littéraires aux querelles théologiques , plus intéressantes par leur objet , plus funestes par leurs conséquences. Nous convînmes qu'elles avoient plus fait naître d'erreurs qu'elles n'en avoient détruites ; qu'elles sembloient être l'ouvrage des indifférens , pour alarmer les Fideles & faire triompher les Impies. La Religion est le voile dont les diffamateurs se couvrent aujourd'hui pour perdre les hommes supérieurs. En voyant la dignité de la cause & la mauvaise foi de ses défenseurs , il est difficile de concevoir que la Sagesse suprême ait confié ses intérêts & le dépôt des vérités éternelles à des mains si profanes.

Les Docteurs Musulmans agiterent

sous le Califat de Mokavel, si l'Alcoran étoit créé & incréé. Que vous importe, dit le Calife, pourvu que vous pratiquiez ce qu'il vous commande? Cette réponse, quoique sortie de la bouche d'un Infidele, est une leçon donnée à ces Athletes fougueux qui veulent tout soumettre à leurs opinions. Leur zele hypocrite leur fait des protecteurs de ces hommes simples & faciles dont ils séduisent la candeur; & quiconque est protégé par des gens de bien, usurpe trop souvent la réputation de l'être.

Je voudrois que nos Critiques de métier gravassent dans leur esprit cette maxime d'un des plus judicieux Ecrivains de ce siècle : *La Critique peut être considérée comme une ostentation de sa supériorité ou comme l'effet d'un mauvais naturel.* En effet, comment se permettre d'écrire & de publier ce que la décence & l'honnêteté défendent de dire

dans une Société privée ? Le sage Antonin , en chassant de Rome les Histrions & les Bouffons , enveloppa dans leur proscription tous ceux qui s'exerçoient dans la Critique.





CHAPITRE III.

Arrivée au Cap de Bonne-Espérance.

Description des mœurs des Hottentots.

Voici l'époque où l'époux d'Emilie & l'amant d'Amena, grands partisans de la Terre-Ferme, vont oublier qu'ils ont été malheureux. Le navire d'un Automate Hollandois a peut-être été le lieu où les plus graves sujets ont été discutés, depuis que la fureur de raisonner a saisi les hommes de tous les états. Je crains d'avoir ennuyé par des dissertations ; mais il falloit suppléer au défaut d'aventures qu'on ne peut avoir sur mer.

Enfin, nous découvrîmes les côtes de la Cafrerie. Les approches en sont difficiles ; des roches à fleur d'eau, le choc impétueux des trois mers Atlantique, du Brésil & des Indes ; en un

mot tous les obstacles s'applanissoient devant le Capitaine Vander. Nous débarquâmes le plus heureusement du monde. Les Habitans exprimerent par leurs hurlemens le délicieux plaisir de revoir des figures Hollandoises.

A peine fut-on à terre , que chacun se dispersa pour remplir les fonctions auxquelles il étoit destiné. Vander-Grosman fit des provisions , Alpharabius des observations ; Rapin & moi , qui n'étions chargés ni de faire subsister l'équipage , ni d'instruire le genre humain , qui ne prétendions point d'être Mathématiciens à la Chine , mais de simples particuliers à Ceylan , nous n'eûmes d'autre objet que de satisfaire notre curiosité.

Un navire arriva au Cap ; on me dit qu'il étoit Hollandois , je n'en demandai pas davantage. Nous commençâmes par nous instruire des productions du climat & des mœurs des Habitans de cette terre nouvelle. Ce

Pays sauvage , privé de monumens élevés par le goût , est intéressant par l'opposition des mœurs des Habitans avec les nôtres. Les possessions Hollandoises sont divisées en quatre Colonies ou districts , dont le plus nombreux est composé de François réfugiés. Ce fut d'eux que nous empruntâmes les connoissances qui piquoient notre curiosité.

La découverte du Cap de Bonne-Espérance causa une grande révolution dans le commerce de l'Europe , dont les Vénitiens & les Génois étoient possesseurs exclusifs. Les Portugais firent pendant long - temps d'inutiles tentatives pour s'ouvrir un passage aux Indes par l'Océan. Barthelemi Diar en 1493 reconnut que l'extrémité de l'Afrique se terminoit en un Cap , où les mers de l'Orient & du Nord formoient leur réunion. On le nomme d'abord *Cap des tourmentes* ou *Lion de mer* , à cause des vents qui

descendent des montagnes , & bouleversent sans cesse ces mers. Diar , sans y débarquer , en examina les baies & les ports. Rio d'Infante fut le premier qui y prit terre ; mais il n'y forma point d'établissement.

Le Roi Emmanuel , encouragé par ce premier succès , fit équiper quatre vaisseaux , dont il confia le commandement au célèbre Gama. Ce Navigateur audacieux ne put communiquer son courage à ses Compagnons : dès qu'il fut à la vue du Cap , tout l'équipage pâlit en voyant ces deux mers mugissantes , dont les flots se livroient d'horribles combats ; cette frayeur fut encore augmentée par le bruit qui se répandit , que les Habitans étoient Anthropophages. Gama , pour relever leur courage , changea le nom effrayant de ce Cap en celui de Bonne-Espérance : mais lorsqu'il proposa de le doubler , les Pilotes formèrent une conspiration contre sa

vie. Ce noir complot fut découvert. Gama fit mettre les plus coupables à la chaîne ; & faisant lui-même les fonctions de Pilote, il doubla le Cap , & fraya à toute l'Europe une nouvelle route pour pénétrer aux Indes. Quelque temps après , les Portugais tenterent d'y faire des établissemens ; mais ils trouverent une vigoureuse opposition de la part des Habitans , qui les obligèrent à remonter sur leurs vaisseaux.

Ce ne fut qu'en 1643 que la Compagnie des Indes Orientales de Hollande y établit un comptoir. Les Habitans , séduits par de petits présens , accorderent aux Hollandois la liberté d'occuper les vastes pays qui n'étoient pas habités. Cette Colonie devint florissante par la douceur du gouvernement , par la liberté du culte , & par les avantages accordés à ceux qui voulurent s'y transplanter.

Le nom d'Hottentot est le nom gé-

néral & primitif de tous les Habitans du Pays. Ceux qui croient appercevoir l'origine des Peuples dans leurs usages & coutumes , les font descendre des anciens Troglodytes , parce que comme eux ils donnent à leurs enfans le nom de leurs bêtes favorites ; comme eux ils excellent à la course , & l'on attribue cette légèreté à la coutume de couper aux enfans le testicule gauche ; comme eux ils tuent les vieillards dès qu'ils sont dans l'impuissance de se procurer les besoins de la vie , persuadés qu'il est plus doux de mourir que de vivre pour souffrir.

La conformité de leur vie avec celle des Patriarches a fait présumer qu'ils descendent des Israélites , quoiqu'ils n'aient aucune idée de Moïse & de sa Loi. Chaque Nation forme une Tribu comme chez les Israélites ; chaque Village a un Chef particulier. Mais ces Tribus , indépendantes les unes

des autres , ne forment point de République fédérative comme chez les Juifs. Le commandement de l'armée est confié au Prince de la Nation , qui seul a le droit de convoquer les Assemblées générales , & d'y présider : lui seul décide de la paix ou de la guerre. Au retour du calme , son autorité est restreinte dans son Village ; & sa dignité , ainsi que celle des Chefs , quoiqu'héréditaire , s'exerce gratuitement. Une femme enlevée , un bœuf volé suffisent pour allumer une guerre : mais la querelle est bientôt décidée ; une seule bataille suffit. Les autres Villages s'érigent en médiateurs. Leurs armes sont la fleche , l'arc , la pique & le dard : quelquefois ils combattent avec des pierres qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse , comme ils savent les parer. Cet exercice est un amusement de la jeunesse : ils ont encore des bœufs de guerre qui sont aussi redoutables à l'ennemi que les éléphants de Pyrrhus

& d'Annibal. Tous les Prisonniers de guerre sont condamnés à la mort : les Déserteurs & les Espions subissent la même peine.

Nulle Société ne subsiste sans Loix. Celles des Hottentots ne sont pas fort multipliées : chaque Village a un Tribunal , où le Chef qui préside est assisté de tous les hommes du Village. Une seule séance suffit pour instruire & juger le procès. Quand il y a peine de mort , l'Arrêt est exécuté sur-le-champ. Le Chef frappe le premier coup ; les Conseillers , à son exemple , enfoncent leur poignard dans le corps du coupable. Si l'accusateur ne peut faire sa preuve , il subit la Loi du talion.

Les Hottentots , indifférens sur la Religion , n'en parlent jamais : quoiqu'ils reconnoissent un Dieu créateur & rémunérateur , ils ne lui rendent aucun culte ; ils le croient trop grand pour qu'il exige d'eux des prières.

res & des sacrifices : mais les Démon, plus privilégiés, sont l'objet de leurs adorations. Ils lui sacrifient tous leurs prisonniers de guerre. La Lune reçoit tous leurs hommages ; & lorsqu'elle est nouvelle, ils passent la nuit en rase campagne pour lui demander des pâturages & du lait. Ce culte n'a rien d'austère ; c'est en dansant, en battant des mains, en poussant des hurlemens, qu'ils sollicitent les bienfaits de cette planète qu'ils regardent comme l'image vivante de la Divinité. Ils sont passionnés pour les fêtes & pour les cérémonies publiques, qui ne semblent instituées que pour favoriser la licence & la débauche. Ils immolent des bœufs & des moutons dont ils dévorent la chair, & réservent aux femmes le bouillon : mais c'est tout le contraire, lorsque c'est la femme qui fait le sacrifice. Ils ont en horreur la chair de porc, le poisson sans écailles & les entrailles

entrailles des animaux , quoiqu'on ait avancé qu'ils s'en régalaient avec leurs excréments.

La danse & la musique égayent toutes leurs cérémonies. Ils n'ont que trois instrumens ; leur musique vocale a peu de tons variés : leurs danses n'ont point de mouvemens réglés ; ils s'agitent comme des furieux , & plaisent par leur légèreté. Chaque Village a un Prêtre qui préside gratuitement aux cérémonies religieuses. Ils sont si attachés à leurs superstitions , qu'on n'a point d'exemple qu'un d'eux soit mort Chrétien : plusieurs en ont pris le masque ; mais à l'article de la mort ils ont tous apostasié.

Ils ont des bocages sacrés , où ils rendent des honneurs religieux à leurs anciens Héros. Ils adorent un mauvais Principe, sous le nom de Touquda, qu'ils prétendent présider à la sorcellerie. Ils ont grande foi aux Reve-
nans ; c'est pourquoi ils honorent les

Magiciens , qui ont la vertu de conjurer les Esprits : c'est sur - tout dans les cérémonies du mariage que leur superstition est poussée jusqu'à l'extravagance. Le Prêtre qui bénit l'époux & l'épouse , pisse sur eux. Une fille qui par pure complaisance accepte un époux , peut s'en débarrasser en prouvant qu'étant couchée avec lui elle a été la plus forte. Il est une autre coutume aussi bizarre. Le jour des noces , le Fiancé se fait porter au logis de sa Maîtresse par un homme auquel il est défendu de s'arrêter en chemin. Si les forces viennent à lui manquer , la cérémonie est différée jusqu'au jour où l'on en trouve un assez vigoureux pour faire le trajet sans se reposer.

L'Hottentot , dévoré par les feux de l'amour , peut épouser jusqu'à trois femmes. Le divorce est permis par la Loi ; mais il n'y a que les hommes qui jouissent de ce privilege : leurs veuves qui veulent se remarier , sont

obligées de se couper une jointure du doigt à chaque engagement qu'elles contractent. Chez les Peuples voisins, les Rois de Quitere se marient avec leurs sœurs & leurs filles. Les Hottentots, plus retenus dans leurs desirs, défendent les mariages entre les cousins germains & les issus de germains. La Loi décerne peine de mort contre l'adultère. Une paire de bœufs & quelques moutons forment la dot. La femme est chargée du détail du ménage, tandis que son mari chasse ou pêche pour ses plaisirs. Il faut que leur constitution physique soit bien différente de la nôtre, puisqu'on y voit des hommes qui nourrissent de leur lait des enfans.

Les fruits, le lait & les racines sont la nourriture ordinaire des Hottentots : ce n'est que dans les jours de cérémonies qu'ils mangent la chair des sacrifices. Leur boisson ordinaire est le lait ; & quand ils en manquent,

ils se désalterent avec de l'eau pure. Les liqueurs les plus fortes sont pour eux les plus délicieuses. L'ivresse ne les provoque jamais à l'impureté & à l'adultère ; mais elle est la source de querelles & de combats qui coûtent souvent la vie à quelqu'un des Athlètes. La paresse est leur béatitude : ils aiment mieux manquer de tout que de sortir de leur inertie pour se procurer le nécessaire. La saleté est la suite de cette indolence ; ils se frottent toutes les parties du corps de beurre ou de graisse de mouton , qu'ils mêlent avec de la suie pour se donner une couleur plus foncée. Le teint le plus noir est le plus sûr de plaire ; les plus riches se frottent de graisse fraîche : c'est par la quantité qu'ils en employent qu'on juge de leur opulence. On ne connoît pas d'autre luxe. Une coutume si dégoûtante répand une odeur fétide qui défend d'en approcher. Ces onctions ont leur motif ;

elles garantissent de l'importunité des insectes qui , sans cette précaution , feroient leur supplice. Cette graisse tient leur peau fraîche & fermant les pores ; elle prévient la dissipation qui , dans ces climats brûlans , épuiserait les tempéramens les plus robustes. Il est constant que les Hottentots conservent leur vigueur jusqu'à une extrême vieillesse ; & malgré l'usage immodéré des liqueurs fortes , ils sont rarement frappés du fléau des maladies. Ils sont bien conformés , & il n'est pas rare d'y voir des hommes de six pieds. Les femmes en général sont petites , mais agiles & bien faites : ils ont les uns & les autres la tête fort grosse & des yeux extrêmement fendus.

Il croît au-dessus de l'os pubis des femmes une espece de peau large qui descend fort bas , & que la Nature semble avoir destinée pour voiler leur sexe. Quand elles mettent au monde un enfant , elles le lavent du jus de

figures , l'enveloppent dans une peau de mouton ; & pour ne point interrompre leur travail , elles l'attachent sur leurs épaules , & l'alaitent en lui jettant une de leurs mamelles , qui sont toujours assez longues pour cet office. Les meres seules président à l'éducation de leurs enfans : mais quand ils sont parvenus à l'adolescence , le plus âgé du Village les arrose de son urine ; & cette cérémonie les affranchit de la dépendance de leurs parens , qui ne sont plus que des étrangers pour eux. Il n'est pas rare de voir un fils infliger à sa mere les châtimens qu'il en a reçus.

Les distinctions militaires sont fort ambitionnées parmi les Hottentots. Celui qui a tué une bête sauvage en porte la vessie attachée à ses cheveux , comme un trophée qui perpétue le souvenir de sa valeur : cette vessie inspire encore plus de vénération que ces cordons que la Politique Euro-

péenne distribue , moins comme une récompense que pour inviter à en mériter. Les hommes vont la tête nue pendant les grandes chaleurs ; mais dans la saison du froid & des pluies , ils la couvrent d'une calote de peau d'agneau : ils sont nuds jusqu'à la ceinture , & jamais ils ne se mettent en route sans pendre à leur col un petit sac qui renferme un couteau , une pipe , du tabac , & sur-tout une amulette contre les sortilèges : c'est en se couvrant de peaux de tigres , que les riches déploient leur magnificence & leur luxe. Les femmes portent un bonnet pointu , & sont nues pardevant jusqu'à la ceinture : elles couvrent leur nudité d'une peau de mouton dépouillée de son poil , pour se garantir de la piquure des insectes.

C'est calomnier les Hottentots que de les peindre stupides & incapables de culture : plusieurs ont appris les Langues Française & Portugaise ;

ils excellent dans l'Agriculture, & c'est d'eux que les Européens en prennent des leçons : mais ils enfouissent ce talent, & ils préfèrent leur indigence à la fatigue de semer du bled. Comme ils sont sujets à peu de maladies, ils n'ont point de Médecins; ou peut-être ils n'ont point de maladies, parce qu'ils n'ont pas de Médecins. Tout l'art consiste à prendre le suc de quelque plante en poudre ou en infusion : si le remède est impuissant, l'Esculape assure que c'est l'effet d'un sortilege, & fait des sacrifices pour rompre le charme; & quand cette charlatanerie n'opere rien, il abandonne son malade, qui meurt sans son secours ou avec son secours : c'est ce qui se pratique en Europe.

Lorsque les maladies affligent leurs troupeaux, ils purifient leurs brebis en les faisant passer par-dessus le feu sacré; & lorsque la maladie est rebelle, ils changent de demeures. Avant de

de partir , ils chantent des cantiques d'allégresse en reconnoissance des douceurs dont ils ont joui dans le lieu d'où ils s'éloignent. Arrivés dans leur nouvelle habitation , ils construisent & meublent en deux heures leurs hutes. Chaque Village contient depuis cent jusqu'à six cents personnes. Dans le centre de ces Villages est placé le menu bétail : des chiens dressés comme ceux de nos Bouchers ramènent ceux qui s'écartent ; & par leurs aboiemens, ils avertissent de l'approche des voleurs ou des bêtes féroces.

Ces hommes , qui dédaignent les Arts, excellent à fabriquer des armes. Leurs Bouchers disloquent avec la plus grande dextérité. Leurs Forgeons travaillent le fer avec élégance : ils ont des Pelletiers , des Ouvriers en ivoire, des Cordiers , des Faiseurs de nattes avec du jonc. Voilà tous les Arts qu'ils cultivent , parce qu'ils sont les seuls nécessaires à leurs besoins.

Ce Pays , où languissent les Arts & la Nature , offre à la fois le spectacle des richesses & de l'indigence : c'est Janus au double visage. La Cafrerie , habitée par les Hottentots assoupis dans l'indolence , ne peut être ni riante ni fertile : mais les lieux habités par les Hollandois étalent partout les délices de l'abondance ; les plaines sont couvertes de moissons : du haut des montagnes , on découvre la mer & de riches prairies , où bondissent de nombreux troupeaux. On y nourrit par préférence des bœufs & des moutons : l'espece en est si fort multipliée , qu'un habitant qui n'a pas une centaine de bœufs & cinq ou six cents moutons , est rangé dans la classe des pauvres ; on en a vu qui nourrissoient jusqu'à douze cents bœufs & vingt mille brebis. Les vaisseaux qui mouillent au Cap chaque année en font une abondante provision. La bosse que certains Voyageurs placent sur le dos des bœufs , est un ouvrage de

leur imagination : il est vrai qu'ils sont farouches & dangereux ; on ne peut même traire les vaches , si l'on ne commence à les faire tirer par leurs veaux : le meilleur moyen de les rendre dociles est de leur souffler dans la matrice.

Les moutons ne different de ceux d'Europe que par la longueur & la grosseur de leur queue , qui pese ordinairement quinze & vingt livres : l'espece qu'on y a transportée de Perse a des queues plus grandes , & leur poids ordinaire est de trente livres , & celles des cabris de dix ou douze.

Les chaleurs brûlantes devroient y causer de fréquentes épidemies ; mais les eaux qui découlent des montagnes forment des ruisseaux & des rivières qui rafraîchissent l'air , fournissent des poissons excellens , & entretiennent la fertilité : les côteaux sont ornés d'arbres & de fleurs d'un émail aussi vif que varié. La douceur du Gouverne-

ment a favorisé la population du Pays , qui n'étoit autrefois que le repaire des animaux sauvages. Les dépenses , que les Hollandois font pour y soutenir un établissement , excèdent de beaucoup les revenus qu'ils en perçoivent : mais ils trouvent un ample dédommagement dans les avantages qu'en retire le commerce. Heureux les Peuples qui sont gouvernés par une Politique aussi bienfaisante !

La félicité des terres ne se borne pas à donner d'excellens pâturages. C'est de-là qu'on tire ces vins précieux qui réveillent le palais des Rois , & qui ornent la table du Républicain : les vignes qu'on y a transportées de Perse & des bords du Rhin , y ont pris de si heureux accroissemens , que le Colon le plus indigent en retire assez de vin pour l'usage de sa famille. Le sol y est rebelle à la culture des lentilles & des avoines ; mais il rend avec usure les autres semences. Un boisseau de froment en produit

jusqu'à quarante, un de seigle jusqu'à cinquante-cinq, &c. Ces productions sont d'autant plus précieuses, que le débit en est assuré. C'est la Compagnie qui en fixe le prix : ses vaisseaux vont les chercher, & les transportent à Batavia.

Chaque Habitant a son jardin fait sur le modele de ceux d'Europe : tous sont embellis d'arbres fruitiers qu'on y a transportés de toutes les contrées de l'Europe ; & comme aucun n'y a dégénéré, on doit se former une idée favorable de la bénignité & des dispositions du sol pour toutes sortes de végétaux. Les fruits y ont une qualité supérieure à celle des autres climats. Le jardin de la Compagnie Hollandoise, plus délicieux & plus riche que celui des Hespérides, n'est point gardé par des dragons qui en défendent l'entrée. Tous les Citoyens, & même les malades de l'Hôpital dans leur convalescence, ont le privilege d'y entrer.

Ce lieu enchanteur renferme dans son sein les fleurs & les fruits qui se trouvent épars sur la surface du globe. L'Aloës y a été porté de l'Amérique, & fleurit une fois en six, huit ou dix ans. C'est à tort que quelques Naturalistes ont avancé qu'il ne fleurissoit que tous les cinquante ans. L'Ananas, fruit délicieux, s'y produit sous trois especes différentes : mais il a une propriété qui exige beaucoup de précaution de la part des femmes enceintes. Celles qui en mangent la pomme avant qu'elle soit parvenue à son degré de maturité, s'exposent au péril d'avorter.

Chaque Pays a ses avantages & ses fléaux. La petite-vérole y est commune ; mais elle est sans malignité : ceux qui en sont attaqués se promènent & remplissent leurs fonctions ordinaires. Le flux-de-sang n'y cause aucuns ravages. Le remède qui arrête ce mal au Cap est celui qui le produit en Europe ;

c'est en mangeant avec intempérance des raisins , que le malade se guérit. Quelques-uns infusent du thé dans du lait de vache ou de chevre ; d'autres prennent des lavemens , où ils font entrer six onces d'*opium* crud : l'usage immodéré du vin semble y devoir multiplier les gouteux. A la honte de la tempérance , on n'y éprouve point ce tourment ; mais les rhumes y sont fréquens & dangereux , sur - tout ceux qui changent d'habits dans les différentes saisons. Les Européennes , familiarisées avec le climat , enfantent sans douleur ; mais la Nature compense toujours ses bienfaits. La femme , après l'enfantement , est sujette à des maux de sein , auxquels l'Art n'oppose aucuns remedes. Un Maréchal avoit composé un emplâtre qui les guériffoit radicalement ; il mourut sans avoir révélé son secret. On appella des Médecins de l'Europe , qui furent largement payés : ces Esculapes dissertèrent

favorablement sur la cause de cette maladie ; mais ils ne purent trouver de remède. Ils firent admirer l'éloquence des Docteurs ; mais on regretta le Maréchal.

Un des plus grands avantages de cette terre privilégiée est la qualité de ses eaux douces , légères & salubres. Tous les Navigateurs en remplissent leurs tonneaux , parce que dans les plus longs voyages elles conservent leur pureté & leur douceur : celles des montagnes de la Table sont les plus estimées. A trente lieues du Cap , on trouve des eaux si brûlantes , qu'on ne peut prendre le bain qu'à quelques lieues de leur source. On leur attribue des qualités merveilleuses , comme de rendre l'ouïe aux sourds , le mouvement aux paralytiques & la santé aux femmes atteintes des fleches empoisonnées de l'Amour.

Le sel , dont on use au Cap , est produit par l'action du Soleil sur les eaux

de pluie qui tombent constamment en Juin & en Juillet. Ces eaux , en descendant des montagnes , entraînent un limon gras dans des bassins d'un quart de lieue de circonférence qu'on a préparés pour les recevoir. Les vents du Sud , en agitant cette eau , enlèvent les parties qui pourroient nuire à la formation du sel ; & lorsque ce sel est venu à sa perfection , chacun a le privilège d'en prendre gratuitement la quantité proportionnée à son usage. Le Gouvernement ne se réserve que deux bassins pour sa provision.

Le sol n'est pas par-tout également fécond. Il est des terrains arides , sablonneux , que la plus industrieuse culture ne pourroit fertiliser : mais ce sont ces superficies ingrates qui dérobent aux yeux les mines de fer , de cuivre & d'argent. Tout indique qu'on en pourroit trouver d'étain , de plomb & d'or : mais la disette des bois qui s'oppose à l'exploitation , oblige de

laisser ces trésors ensevelis dans les entrailles de la terre où la Nature les a cachés. Le bois est si rare au Cap , qu'on fait venir d'Europe celui dont on se sert pour les charpentes. Les Habitans envoient en échange une pierre aussi belle & mieux nuancée que le marbre , dont elle a le poli.

Les vents principaux regnent au Cap. Le Sud - Est commence en Septembre ; il est si impétueux , qu'il interdit l'entrée de la Baie à tous les vaisseaux ; & quelquefois la Nature semble ébranlée jusques dans ses fondemens. Mais cette rigueur est compensée par bien des avantages : l'air alors est si pur qu'on ne voit qu'un seul petit nuage suspendu sur les montagnes de la Table & du Diable. Tant que ce vent souffle, on est délivré de l'importunité des insectes ; l'air est rafraîchi & les chaleurs sont supportables. Le vent Nord - Ouest commence en Mars , & amène les pluies. Ces deux

vents rivaux se cedent successivement l'empire du continent & de la mer ; leur ambition jalouse en exclut tous les autres.

Les déserts sont habités par des animaux sauvages : le lion en feroit le Monarque, si le rhinoceros, plus féroce & plus vigoureux, ne lui faisoit éprouver sa supériorité. Cet animal, également ennemi de l'éléphant, a la peau d'un brun foncé ; il est couvert de cicatrices, qui ont donné lieu de croire qu'il étoit armé d'écailles. La corne qui s'élève sur son front n'excede jamais plus de deux pieds : c'est avec cette arme meurtrière qu'il combat & détruit toutes les especes qui se rencontrent à son passage. Sa corne se fend quand on y verse du poison ; c'est pourquoi ces êtres vils, qui usurpent le titre de Rois dans ces régions, en font des coupes qu'ils regardent comme l'antidote du poison.

Le tigre & le léopard qu'on voit

dans les environs du Cap , ne different que par les taches dont leur peau est marquée. Les animaux sans frein dans leurs appétits sont moins affamés de chair qu'altérés de sang : ce n'est qu'après avoir étanché leur soif brûlante qu'ils suspendent leur carnage. Leur chair est blanche & délicate : on la préfère au meilleur veau ; celle de leurs petits est encore plus délicieuse : celle du lion est moins recherchée ; mais elle passe pour être fort salubre. Le vuide des os de ce Roi des déserts est aussi petit que celui d'un tuyau de pipe. Lorsque la chaleur du Soleil en a fait évaporer la graisse , ils deviennent aussi durs que des cailloux : on les frotte l'un contre l'autre pour en tirer du feu.

Les éléphants du Cap sont les plus grands du monde. Leurs énormes dents pèsent depuis soixante jusqu'à cent vingt livres : ils sont si forts & si vigoureux , qu'un seul suffit pour

traîner un vaisseau d'une grandeur ordinaire. Les Cafres & les Hottentots, au défaut de tabac, fument la fiente de ces animaux. Ceux qui en ont fait l'expérience attestent qu'elle a l'odeur & le goût de cette plante.

Les chevaux sauvages, épars dans les bois, sont de race Persane : ils ont si fort multiplié, que pour un bassin de cuivre on peut s'en procurer un ou deux des plus beaux. Les ânes qu'on y transporte d'Europe pour en tirer des mulets, ne ressemblent aux ânes ordinaires que par les oreilles. Ils sont aussi bien moulés que les plus beaux chevaux de l'Arabie : nulle espèce ne dégénère dans ces climats, si l'on n'en excepte les hommes.

Les loups du Cap ressemblent à ceux d'Europe ; mais il y a une espèce particulière, appelée *loup-tigre*, qui se cache le jour dans les cavernes, & qui la nuit va chercher sa proie. Le lion, le tigre & le léopard lui sont

une éternelle guerre. Sa chair , dédaignée des hommes , est le mets dont ces animaux font le plus friands.

L'hippopotame a une chair si délicate & si recherchée , qu'on ne peut s'en procurer qu'à grands frais : on n'en sert que sur la table des riches. On y voit aussi beaucoup de blaireaux puans : on le nomme ainsi , parce que toutes les fois qu'il est poursuivi par un chasseur ou un animal , & qu'il se sent pressé , il lâche de son derriere une puanteur si offensante , que son ennemi est obligé de s'écarter & d'abandonner sa proie. Enfin , les animaux de toutes les contrées de la terre se trouvent réunis au Cap , & tous s'y produisent sous différentes especes ; & cette fécondité , que nous regardons comme un fléau , est la source des richesses des Habitans , qui en dévorent la chair & en trafiquent la peau , ou la font servir à leur usage.

Le Cap est environné de petites Isles habitées par des Sauvages extrêmement sales & noirs , qui ne vivent que de coquillages : ils se regardent eux-mêmes comme une espece dégradée ; ils n'ont aucun sentiment de leurs forces. La présence d'un Blanc leur en impose ; il semble né pour leur commander , & sans l'aimer , ils n'osent lui nuire. Les mers nourrissent toutes les especes de poissons : on y pêche sur-tout beaucoup de torpilles. Ce poisson par une vertu électrique engourdit le membre de celui qui le touche , même avec un bâton. Cet engourdissement est suivi de grandes douleurs dans toutes les parties du corps ; mais une minute ou deux après l'attouchement , la douleur diminue & est entièrement dissipée au bout d'une demi-heure.

C'est dans ces Isles qu'on pêche beaucoup de loups-marins , dont on tire une huile excellente pour faire du

savon : les Diépoïs en fournissoient autrefois à toute l'Europe. Ces animaux , longs de quatre pieds , bêlent comme des agneaux ; ils prennent leur nourriture dans la mer. Le commerce de ces Isles consiste en ivoire , en tortues & en œufs d'autruches , qui contiennent trente fois plus de matiere qu'un œuf de poule : un seul suffit pour rassasier quatre personnes. On a prétendu que cet oiseau abandonne ses œufs après les avoir déposés sur le sable , & que la chaleur seule les fait éclore : c'est une vieille erreur ; il est constant que le mâle & la femelle les couvent tour-à-tour.

Les serpens du Cap lancent un venin fort dangereux ; mais le Pays produit une pierre , appelée *pierre de serpent* , qui en prévient les ravages. On l'applique sur la morsure de l'animal ; elle s'y attache , & n'en tombe qu'après que tous ses pores sont imbibés de poison. Cette pierre , qu'on tire des
Indes ,

Indes , est une composition des Brames , qui ont constamment refusé de révéler leur secret. Quelques Chymistes d'Europe prétendent l'avoir dévoilé.

Les rivières sont infectées de crocodiles ; mais il croît sur leurs bords une herbe qui préserve de leur morsure. Si ce monstre aquatique entreprenoit de mordre quelqu'un qui s'en feroit frotté , ses dents deviendroient aussi molles que de la cire. Les Cafres reconnoissent la vertu de cette herbe , lorsqu'en la mettant sur leur tête ils sentent leurs dents s'amollir : son action est plus forte sur le crocodile que sur l'homme.

Ces Pays sauvages sont infectés d'oiseaux de proie , dont les ailes sont si larges , qu'en les déployant elles obscurcissent l'air. On prétend qu'un de ces oiseaux a enlevé un singe qui pesoit quinze livres , qu'on avoit attaché au tronc d'un arbre avec une chaîne de fer. Ce fait peut être exagéré ; mais il est

moins surprenant que celui donc Marc-Paul fait mention. Il rapporte que dans l'Isle de Madagascar on voit des oiseaux qui enlèvent des éléphants dans les airs.

J'eus la curiosité de connoître l'intérieur du Pays. Je proposai au petit Normand de parcourir quelque canton un peu éloigné , & de rendre visite aux Hottentots. Rapin y consentit nous nous fîmes accompagner d'un homme du Pays qui savoit les Langues Européennes. Nous partîmes armés à la légère , & munis de quelques provisions. Nous ne trouvâmes que des huttes dont l'architecture étoit assez semblable à celle que nos Charbonniers construisent dans nos forêts. Quelques troupeaux erroient çà & là , & la vie de leurs conducteurs paroissoit assez conforme à celle des Arabes & des anciens Patriarches.

Des champs vastes sans culture , nous firent soupçonner que le Pays

manquoit d'Habitans, ou qu'ils étoient ennemis du travail. Je serois d'avis , dit Rapin , qu'on envoyât dans cette contrée quelques Membres oisifs de nos Académies d'Agriculture pour défricher les champs , comme on envoie des Missionnaires à la Guiane , au Brésil , pour arracher les ames aux ténèbres de l'idolâtrie. Mais je choisirois ceux qui seroient assez bien constitués pour joindre l'exemple aux conseils : cette expédition seroit bien d'une aussi grande utilité que celle où Maupertuis & ses compagnons furent se morfondre en Laponie pour déterminer si les poles de la terre étoient aplatis ou alongés.

Qu'appellez-vous , lui dis-je ? il ne s'agissoit pas moins que de vérifier cette grande Loi apperçue par Newton , où toutes les parties de la Nature attirées vers un centre commun. . . . La premiere Loi de la Nature , interrompt

Rapin , est que tout le monde vive , & la plus glorieuse des entreprises est d'y pourvoir. Les Hottentots vivent de la chasse & de la pêche ; & si le travail aidait la fécondité naturelle de leur sol , le terrain , à peine suffisant à la subsistance de trois familles , la fourniroit à cent.

Nous nous trouvâmes au milieu d'un Krull ou Village en agitant cette question. Un vieux Hottentot , d'une très-hideuse & très-dégoûtante figure , sortit d'une des cabanes. Il avoit demeuré quelque temps au Cap , & savoit un peu d'Hollandois. Nous liâmes conversation avec lui , & il nous donna de ses connoissances morales une idée que nous n'avions pas conçue : on en jugera par le dialogue suivant :

R A P I N .

Comment conciliez-vous l'oisiveté nationale avec le peu de ressources que la terre fournit dans ces climats ?

L' H O T T E N T O T.

Nos desirs sont très-bornés. Nous n'étendons point la prévoyance au-delà du présent : le lendemain est une incertitude ; le travail une peine réelle qui ne doit point le précéder , sans quoi l'homme seroit de tous les animaux le plus misérable.

R A P I N.

Quels sont les moyens que vous employez pour cette subsistance journalière qui , n'étant point prévue , doit être quelquefois difficile à trouver ?

L' H O T T E N T O T.

La pêche & la chasse sont nos ressources ; d'autres trouvent dans les troupeaux qu'ils conduisent leur nourriture & leur vêtement. Le fruit des arbres , l'eau d'une fontaine suffisent aux premiers besoins de la Nature ; nous n'en connoissons point d'autres.

Le faſte impoſant des Hollandois ; les commodités de la vie qu'ils ſavent ſe procurer n'ont-elles point eu d'attrait pour vous ?

L' H O T T E N T O T.

Je les ai plaints en voyant que les commodités de la vie étoient ſi loin d'eux. Il faut qu'ils ſoient d'une eſpece bien inférieure à la nôtre , ou que l'Europe ſoit infiniment plus ſtérile que la Caſſerie , puisqu'ils ſ'expatrient pour venir à travers mille dangers ſ'établir parmi nous. On n'a jamais vu les Hottentots aller chercher en Europe les moyens de ſubſiſter ; ils renonceroient plutôt à la vie. La Nature , mere libérale & bienfaiſante pour nous , eſt la marâtre des Européens.

R A P I N.

Ce que vous attribuez au beſoin eſt

le plus bel effort de l'industrie humaine : les Hollandois cultivent les Arts utiles.

L' H O T T E N T O T.

Je trouve encore plus beau de s'en passer. Comment les Hollandois ont-ils pu se résoudre à courir les mers dans l'espoir de trouver une vie plus douce & plus commode ? Le flux les jette sur nos bords , comme il y jette assez souvent des bonites & des loups-marins.

R A P I N.

Votre vie est dénuée d'agrémens ; elle est douce , mais triste par son uniformité : votre félicité seroit le tourment d'un Européen.

L' H O T T E N T O T.

N'est-on heureux qu'en se faisant des besoins d'opinion ? Nous existons pour nous-mêmes , & vous n'existez que pour autrui : vos devoirs , vos

bienféances feroient notre fupplice ; & quand votre corps eft fain , votre efprit s'afflige , & votre contentement dépend de l'opinion d'autrui. Sans cefle occupés du foin de jouir , vous refemblez à celui qui laborieufement entaffe les provifions d'une année dans le lieu qu'il eft sûr de n'habiter qu'un jour.

R A P I N.

Quel eft votre Souverain ?

L' H O T T E N T O T.

Ma volonté. Quelques-unes de nos Peuplades ont des Rois : mais l'autorité des Chefs qui commandent à des hommes pauvres & fans ambition , eft bien bornée ; elle ne s'étend que fur les malfaiteurs. Le Citoyen jufté & modéré ne doit être foumis à perfonne : tout pouvoir arbitraire & illimité eft un attentat contre la Nature. Nos ancêtres n'ont point eu le droit de forger des chaînes pour leurs

descendans.

descendans. On ne peut disposer que de soi-même ; & nous serions injustes de vouloir imposer un joug aux générations suivantes , sans reconnoître qu'elles auroient droit de le briser.

R A P I N.

Avez-vous des Loix qui suppléent à l'autorité d'un Chef , & des principes certains qui vous apprennent à distinguer le scélérat de l'homme juste ?

L' H O T T E N T O T.

Le pouvoir qu'exerce parmi nous chaque pere de famille , doit produire l'effet qu'en Europe produisent les Loix. Nous apprenons à connoître les malfaiteurs comme l'agneau apprend à fuir les loups. Le soin de pourvoir chaque jour à sa subsistance , ne laisse gueres le loisir de nuire. Tranquilles sur l'avenir , nous jouissons du présent , & nous avons de moins les

vices que l'intérêt fait germer parmi vous.

R A P I N.

N'avez-vous point d'ennemis contre lesquels vous soyiez obligés de réunir vos forces ? des voisins moins désintéressés , & par conséquent plus dangereux ?

L' H O T T E N T O T.

Nous sommes trop pauvres pour qu'on soit tenté de nous subjuguier. Nos campagnes , nos vallons incultes sont les remparts de notre liberté : nous serions bientôt asservis , si , renonçant aux charmes de l'oïveté ; nous rendions nos plaines fertiles. Assurés de notre indépendance , nous n'entretenons point chez nous une troupe d'assassins qui pour un modique salaire vendent leur sang ou répandent celui de leurs voisins. Cette espece de brigands que vous comblez de gloire , seroit en exécration parmi

nous. Il est vrai qu'un Peuple voisin , appelé *Sonquas* , fait quelquefois des courses sur nos terres , pille nos cabanes , enleve nos troupeaux : mais nous le regardons comme un fléau passager dont Flumma se sert pour nous punir.

R A P I N.

Vous le priez sans doute de vous venger des *Sonquas* ?

L' H O T T E N T O T.

Nous nous bornons à lui rendre grace de n'être pas aussi méchans qu'eux. Hélas ! ce sont les Hollandois qui les attirent par leurs arts dangereux.

L'Hottentot , assez Philosophe lorsqu'il traitoit de l'emploi du temps , des effets du luxe & des moyens de vivre à peu de frais , cessa de l'être lorsque je lui parlai des usages de son Pays , & fortifia en moi le sentiment qu'une sottise une fois adoptée par

une Nation , cesse de paroître ridicule. Un autre Cafre vint nous joindre , & le premier lui servit d'interprete. Il tenoit une montre assez grossièrement travaillée , qu'il regardoit d'un œil triste. Il me dit , en soupirant : Hélas ! la machine est morte. Je la pris , & bientôt je lui rendis la vie. Le Cafre , frappé d'étonnement , appelle ses compagnons , retirés dans des cabanes , pour leur annoncer le miracle que je venois d'opérer.

Je remarquai que leur jargon avoit quelque chose de plus rauque & de plus dur que le Bas-Breton. Quelques Voyageurs ont avancé qu'ils avoient moins une voix humaine que le cri importun d'une poule - d'Inde ; d'autres , mieux instruits , leur ont restitué le don de la parole , & ont certifié que plusieurs Etrangers avoient réussi à entendre & à parler la langue de ces Peuples que l'ignorance maligne aime à confondre avec la brute. C'est par

une suite de cette erreur que des Voyageurs ont avancé que les Habitans du Groenland & des bords de la mer glaciale hurloient plutôt qu'ils ne parloient , & qu'ils formoient des sons absolument semblables au cri des singes. Il est vrai que les Negres voisins de la Baie d'Angra de Sancta Helena, ont un son de voix si plaintif , qu'on les prendroit pour des Amans dédaignés qui comptent leur douloureux martyre. L'accent des Bas-Bretons & des Habitans de la Cafrerie , imite assez bien le croassement des corbeaux.

Quoi qu'il en soit , le don de la parole est une suite naturelle de la faculté de penser. Toute langue n'a pu devenir riche & féconde que par le secours du temps , à mesure que les Sciences & les Arts se sont perfectionnés & que le luxe multiplia ses besoins. Si l'on supprimoit du langage les mots sortis de cette source ;

la langue de l'homme policé deviendrait aussi pauvre que celle de l'homme sauvage. Si nous voulons perfectionner les langues , observons la prononciation des enfans qui commencent à parler. Ils feront nos Maîtres ; ils nous apprendront quelles sont les consonnes dont l'articulation est plus ou moins difficile. Chaque Peuple éprouve des difficultés dans la prononciation de certaines consonnes. Les Ephroimites ne pouvoient prononcer l's ; les Chinois ne peuvent prononcer l'r , ni les Arabes le p. Les Hurons en voulant articuler les lettres labiales qu'ils n'ont point dans leur langue , font des contorsions & des grimaces comme des énergumenes. Ainsi cette difficulté vient plutôt d'un vice d'habitude que d'un vice d'organisation ou de climat.

Il faut être bien désœuvré pour voyager en Cafrerie ; la simple Nature est toujours belle , disent les Philoso-

phes : qu'ils aillent chez les Hottentots , ils seront bientôt tirés d'erreur. Pour bien juger une Nation , il faut approfondir quelle est sa passion dominante. L'intérêt semble la plus générale ; mais chez le Cafre , toutes les passions sont subordonnées à l'indolence & à l'oisiveté. Dans un cœur républicain , l'amour de la Patrie ; dans l'Anglois , l'amour de l'indépendance ; dans le Hollandois , le desir d'accumuler ; dans le François , l'honneur est le sentiment le plus impérieux. Si l'on compare le Peuple policé au Peuple sauvage , on trouve que le premier a plus de besoins & de ressources , plus de peines & de plaisirs , plus de lumieres & plus d'égarements. Tout est compensé ; le séjour du luxe & des Arts peut être celui des plaisirs , mais jamais du bonheur : l'un est un sentiment fugitif & momentané , l'autre est une jouissance continue. Le Lapon enseveli sous la neige ,

& long - temps privé de la clarté du jour , est attaché à son Pays : le petit Roi de Mina se croit le plus puissant Monarque de la terre.

Mon Compagnon se préparoit à joindre ses réflexions aux miennes , lorsque des cris perçans & redoublés mirent notre philosophie en désordre. Je me rappelai ce que l'Hottentot avoit dit des Sonquas , qui pouvoient bien être les auteurs de cette violence. Nous nous portâmes avec célérité sur un tertre , & j'apperçus le premier une femme dans l'ajustement Européen , qui faisoit les plus grands efforts pour s'arracher des mains de deux Hottentots ou Sonquas , & qui réclamoit à grands cris la pitié de ces barbares ou la protection des Voyageurs que le hasard auroit conduits dans ces affreux déserts. Nous ne balançâmes point à la secourir ; la pitié nous donna des aîles , & les Sauvages nous voyant armés prirent la fuite en

tirant plusieurs fleches contre nous. Rapin reçoit une blessure qui , quoique légère , lui cause de vives douleurs. Il ralentit sa course ; il s'arrête un instant , & me force d'aller joindre l'infortunée que nous venions de délivrer. Je m'avance Ciel ! que vois-je ? Amena éperdue , sans mouvement , & comme ensevelie dans sa douleur. Cet épuisement la rendit incapable de partager ma surprise & ma joie. Enfin , revenue à elle-même , une nouvelle frayeur s'empare de son ame ; elle croit voir en moi quelqu'un de ses persécuteurs , & mes tendres embrassemens à la consoler la rassurent à peine. Quelle douceur , quelle sérénité succede à sa crainte , lorsqu'elle reconnoît dans son libérateur celui qui avoit déjà voulu l'être !

Nos voix , nos soupirs se confondent. Je me précipite à ses pieds ; je sens renaître mon amour : c'est un fleuve qui brise ses digues. Ses regards

attendrissans , les expressions animées de la reconnoissance ne laissent à mon ame que le pouvoir de la plaindre. Eh ! quoi ? m'écriai - je , une beauté formée pour commander dans le Palais des Rois , erre sans guide & sans appui dans une contrée sauvage ! Qui désormais osera se plaindre , si tant d'aventures bizarres sont le partage de la vertu ? Belle Amena , vous vous êtes précipitée dans cet abyme : vous avez préféré des doutes injurieux à la justice de croire que votre honneur eût été en sûreté sous la garde du mien. Le Destin , plus équitable , a choisi pour votre libérateur celui qui étoit digne de ce titre ; il offre à mon cœur la douce satisfaction de vous être utile , & de justifier la pureté de mes sentimens.

Ah ! qu'osez - vous dire , s'écrie Amena ? Ne joignez pas à mes malheurs celui de me croire injuste. Non , généreux Etranger , j'aime mieux juger

de vos intentions. Le sort cruel a jusqu'ici renversé mes projets sans altérer mon courage , toujours supérieur aux événemens. Entraînée par une force inconnue , j'ai perdu la liberté de disposer de moi-même , & de régler mes propres mouvemens : je n'ai conservé d'empire que sur ceux de mon cœur ; & je puis dire qu'ils ont été les seuls qui m'aient affermi dans un projet que j'appellerois téméraire , s'il ne m'étoit inspiré par le devoir & par le desir de réparer des maux dont je suis la cause involontaire. Jusqu'ici l'espérance a soutenu mes pas & préservé mon ame des attentats du désespoir. Si j'en crois un récit , si la mort de Ciel ! éloigne de moi cette idée ! soutiens une infortunée qui n'ose envisager son état , dans la crainte de succomber sous sa rigueur. Je la conjurai de ne point se livrer au désespoir : elle parut m'entendre avec

plaisir. Je profitai de cette révolution pour l'engager à me découvrir la cause de ses maux. Le besoin qu'elle pouvoit avoir de mes services exigeoit une justification qu'elle voulut bien entreprendre.





CHAPITRE IV.

Histoire d'Amena.

JE ne dois point rappeler les premiers jours de ma vie , dit Amena d'une voix basse , & entrecoupée de sanglots. Le parallele des jours qui les ont suivis deviendrait trop accablant. Que n'ai-je pu rester confondue avec ces personnes qui n'ont jamais attiré sur elles les regards du monde , toujours plus avide des aventures singulieres qu'attentif à en prévenir les suites ! Je ne rapporterai point celles d'un hymen où j'avois mis toute ma félicité , où j'ose dire que j'avois apporté des sentimens qui me promettoient des jours agréables. Obligée par état & par condescendance de me livrer à la société , j'en connus bientôt tous les dangers ; mais les attentions les

plus recherchées à fuir l'abus d'une liberté permise , n'ont pu me garantir. Lorsque je vous connus , mes malheurs étoient récents. Mon ame , accoutumée aux douceurs d'un commerce où l'on jouissoit paisiblement de ses amis & de soi-même , n'étoit point armée contre les coups de l'infortune , & je ne leur opposois qu'une foible résistance. La réflexion me fit trouver des ressources dans la pureté de mes intentions.

J'entrepris le voyage du Port-Louis, flattée par l'espoir d'y trouver celui que j'aimois , & qu'une funeste erreur entraînoit à sa perte. Différentes informations me firent soupçonner son départ. J'allois souvent méditer en silence sur les bords de la mer , comme si je me fusse rapprochée de celui qui remplissoit mon ame. La vue du terrible élément sur lequel il étoit exposé , sembloit me le rendre présent. Les tempêtes de la mer me paroissoient

préférables au calme de la terre. J'enviois le sort de ces contrées que la présence de mon époux alloit embellir. Mes yeux , dirigés par le trouble de mon esprit , cherchoient à découvrir le vaisseau qui le portoit sous un nouvel hémisphere. Quelquefois , abusée par une chimère agréable , je me représentois cet époux chéri que les vents obligeoient à rentrer dans le Port , sa surprise d'y recevoir les tendres embrassemens d'une femme qu'il avoit cru coupable , & qu'il retrouvoit digne de lui. Je me peignois les transports d'une famille indignement trahie , & la confusion de mes persécuteurs. Ah ! que la réalité eût été consolante !

J'entrois un soir dans la Ville , également occupée de ma douleur & des moyens d'en tarir la source. Je formois mille résolutions sans me fixer à aucune , quand j'aperçus auprès de moi un homme dont la figure étoit

aussi hideuse que l'habillement étoit grotesque. Il s'attache à mes pas , & me demande la liberté de me parler en secret. La crainte d'être privée de connoissances qui pouvoient changer mon sort , me fit hasarder l'entretien. L'aspect de ce monstre dans mon appartement me fit reculer d'horreur. L'air sombre avec lequel il débuta , le désordre de ses idées , l'obscurité affectée de ses expressions augmentèrent la défiance que l'ensemble de sa figure avoit fait naître. J'ai été touché , dit-il , de voir les signes de la douleur sur un si beau visage ; & je viens vous offrir des secours que vous auriez tort de refuser dans une Ville où les hommes sont plus occupés de leur commerce que des intérêts d'autrui. Je dispose d'un navire prêt à mettre à la voile , & je puis vous transporter dans telle partie du monde que vous choisirez pour asyle.

Le peu d'attention que je fis à ce discours

discours me persuada que l'Orateur n'étoit pas un séducteur bien dangereux. Chaque fois qu'il renouvela ses offres, je l'assurai de ma résolution à n'en point profiter. Enfin, il conclut par l'éloge de ses bonnes qualités; mais avec le ton d'un coupable qui exigeoit de lui plus d'adresse, & de moi plus de crédulité. Sa retraite, que j'accélérai, me fit faire des réflexions sur le danger de ces sortes de visites. J'en sentis mieux la conséquence, lorsque j'appris que le scélérat avoit tenté de séduire mes Hôtes pour les rendre complices de ses abominables desseins. Au reste, il ne faut qu'une foible connoissance du monde pour se garantir de la séduction; & je suis très-convaincue que le suborneur a toujours un complice.

Je sortis le lendemain, & fus sur le rivage chercher une tranquillité que je croyois trouver par-tout où je n'étois pas. Je formai la résolution de

partir à la première occasion favorable : j'étois moins effrayée des périls du voyage que de l'idée cruelle d'être insultée par un forcené , ou de vivre sans considération dans ma Patrie. Je suis attachée, disois - je, par mes sermens , mes principes & mon penchant , à celui que le sort persécute. Nos intérêts, notre honneur sont communs : ne balançons pas à suivre ses pas ; son exemple me montre le chemin que je dois tenir : le fruit que j'en attends est de voir nos liens mutuels fortifiés.

Je m'entretenois de ces idées, lorsque le hasard nous conduisit au même lieu. J'apperçus dans vous cette aimable ingénuité, cette candeur qui inspire la confiance : mais je dois être aussi sincère que vous me paroissez généreux ; & je vous avoue que votre extérieur, garant équivoque des qualités de l'ame , n'eût point suffi pour me rassurer , si ma situation m'eût

permis de faire un autre choix. La nécessité déterminâ le jugement avantageux que je portai de vous. Les malheureux ont toujours le cœur ouvert à l'espérance. Le cri du besoin , plus puissant que la voix de la raison , leur fait craindre de perdre des avantages éblouissans par trop de circonspection. Notre destination commune pour Ceylan fut un nouveau motif d'accepter vos offres : je pris , de concert avec vous , des mesures pour le trajet que vos soins généreux me faisoient paroître moins redoutable. Je quittois sans regret un Pays dont étoit éloigné l'objet qui pouvoit m'y attacher ; & Ceylan à mes yeux avoit tout le mérite de la Patrie. Je m'embarquai dans une chaloupe pour joindre le vaisseau qui devoit nous transporter. Mais , ô Ciel ! puis - je vous exprimer toute l'horreur dont je fus saisie , lorsque j'aperçus sur le même vaisseau l'odieux brigand qui avoit tenté de m'en-

lever au Port-Louis ! Je ne pus réprimer les transports de ma douleur ; je ne vis que des objets effrayans dans tout ce qui s'offrit à ma vue. Mes cris annoncèrent le trouble de mes sens. La perspective cruelle de ne pouvoir trouver un asyle contre de nouveaux attentats , m'auroit porté à quelque acte de désespoir , si quelqu'un de la Troupe infernale n'eût proposé de me remettre dans une chaloupe qui retournoit au Port-Louis.

Cet homme , capable d'éprouver la pitié , me parut avoir quelque ascendant sur les esprits ; enfin , j'obtins la liberté de retourner à terre , persuadée que mon voile & l'agitation où j'étois avoient empêché mon infame brutal de me reconnoître. Je vous apperçus un instant après avoir quitté le vaisseau : je vous criai que je fuyoïs un monstre , un séducteur abhorré ; je vous fis des adieux que l'éloignement sans doute vous empêcha d'entendre,

Le Pilote qui conduisoit la barque me fit plusieurs questions sur mon retour précipité , & sur le dessein que j'avois formé de quitter la France. Je l'assurai que j'étois dans la résolution d'aller aux Indes. Vous ne pouvez , dit - il , mieux vous adresser qu'au Capitaine Vanvouk , dont je suis le premier Pilote : c'est un honnête homme qui se fera un devoir de vous obliger. Il ne doit point passer au-delà du Cap ; mais vous y trouverez des moyens faciles de continuer votre route.

Je suivis son conseil. Je partis avec le Capitaine Vanvouk , qui étoit grossièrement honnête homme , & dont je n'aurois point eu à me plaindre , si je n'aurois point eu le malheur de lui inspirer de l'amour. Quel spectacle pour une femme vertueuse & delicate , d'apercevoir à ses pieds ces masses informes & pesantes défigurant l'amour par les accès d'une passion brutale , & de recevoir l'encens de ceux dont elle pré-

féreroit l'indifférence, & même le mépris !

Jamais passion ne fut plus violente ni moins autorisée que celle de Vanvouk. J'ai constamment dédaigné ses déclarations plus brutales que galantes. J'ai trouvé dans moi tant de disposition à le haïr, que ma résistance n'a point été une vertu. Arrivée au Cap, je formai le projet d'éviter sa présence. Je pris un logement près du Fort, résolue de m'y tenir cachée jusqu'à ce qu'un vaisseau fît voile pour Ceylan : mais je fus bientôt informée des perquisitions qu'il faisoit, comme s'il eût eu droit sur ma personne. J'en redoutai les suites ; & je crus devoir m'éloigner jusqu'au moment qu'il devoit retourner en Europe. Je sentis l'insuffisance de recourir aux Loix dans un Pays où j'étois étrangere, où les yeux se réuniroient en faveur de mon tyran, si j'étois jugée par des hommes de sa Nation.

Je serois tentée de me comparer au fils d'Alcmene. En quelques lieux que j'aie porté mes pas , j'ai trouvé , comme lui , des monstres à combattre : dans ma Patrie , c'est un ami infidele ; au Port-Louis , c'est un infame séducteur ; au Cap de Bonne - Espérance , c'est Vanvouk qui vient empoisonner les restes d'une vie languissante. Horrense , chez laquelle j'étois logée , me dit qu'un François nouvellement débarqué cherchoit à s'instruire de mon nom , de ma Patrie & du lieu où je comptois fixer mes pas. Cette Dame respectable étoit la dépositaire de tous mes secrets , & cette confiance méritée l'attachoit à mes intérêts. Les informations réitérées du François me firent une illusion bien chere. Je crus que c'étoit un ami de mon époux fugitif , ou peut-être lui-même , qui portant un jugement honorable des mouvemens de mon cœur , auroit soupçonné que j'avois suivi ses traces. Je

pressai vivement Hortense de me faire une peinture exacte de l'Etranger. J'appris que c'étoit un grand homme sec , & de figure sinistre , aussi différent de celui que l'Amour avoit peint dans mon cœur , que semblable à mon vil adorateur du Port-Louis. Le résultat de mes délibérations auroit été de ne le voir ni de l'entendre , si mon Hôtesse n'eût jugé plus favorablement du mérite de ses intentions.

Le François fut introduit sous le nom de Belfort. Je le pris pour un Espagnol , tant il mit de sentences & de laconisme dans ses propos , & de gravité dans son extérieur ; mes conjectures se vérifièrent en partie. Je lui trouvai une grande ressemblance avec le brutal Amant du Port-Louis , quoiqu'il n'eût pas le même ajustement. Je rejettai toutes les idées d'un parallele offensant qui pouvoit nuire à notre entretien. Il fut d'abord assez vague , & se feroit terminé de même , si Belfort ,
qui

qui n'avoit cessé de m'examiner , ne se fût jetté brusquement à mes pieds avec la frénésie d'un convulsionnaire. Ah ! Madame , s'écria - t - il dans son extase , quel enchaînement d'infortunes ! quelle persévérance à les supporter ! Trop tendre époux , que n'es - tu présentement à ma place ! la vertu malheureuse eût sans doute triomphé. Pardonnez à la force du sentiment un enthousiasme qui l'emporte sur ma raison. Cet époux que vous chérissiez ne peut vous être rendu : le Ciel en a disposé ; mais il vous en dédommage en vous faisant trouver un autre lui-même , un homme qu'il a trouvé digne de vous remplacer. Dépositaire de ses dernières volontés , je puis seul vous les communiquer... Quoi ! Monsieur , vous connoissiez mon époux ? ... & vous avez été choisi ? ... achevez de m'instruire : ... mais non , je ne me trouve pas assez de force pour vous entendre. Les soupirs étoufferent ma

voix ; je gardai un morne silence qui me donna le loisir de rappeler ma raison. Je décidai que la séduction employoit souvent de telles armes contre un cœur trop affecté de son objet. Je vous dispense , lui dis - je , d'entrer dans de plus grands détails , si vous n'avez des preuves plus convaincantes de votre mission.

Vos doutes , Madame , reprit Belfort , ne sont point une injure pour moi : je ne suis point assez téméraire pour m'être embarqué dans une affaire aussi délicate , sans être en état de lever tous les scrupules que ma qualité d'étranger doit faire naître. Tout est prévu ; n'en croyez que vos yeux , & daignez reconnoître ce précieux dépôt confié à l'amitié la plus tendre. En achevant ces mots , il tira de sa poche une petite boîte qu'il me remit , en s'écriant pathétiquement : Voilà le gage respectable de votre tendre affection pour celui que nous

regrettons. Il ne pouvoit se lasser de le contempler à chaque heure du jour ; il le ferroit avec transport contre son cœur ; il le portoit sur ses levres , & l'arrosoit de ses pleurs en proférant votre nom : il vous croyoit présente ; il vous prioit de lui pardonner ses injurieux soupçons.

Je n'écoutai point la suite de son discours. Je me hâtai d'ouvrir la boîte , où je trouvai mon portrait ; je ne pouvois en croire mes yeux : je l'examinai comme si j'avois craint d'être abusée par quelque prestige ; j'y reconnus des traits formés dans des jours plus sereins. Ma main tremblante le soutenoit à peine ; une frayeur mortelle saisit mon ame ; il sembla qu'un sombre nuage déroboit le Ciel à mes yeux. Je voulus sortir ; mais mon extrême foiblesse m'en ôta le pouvoir. Je tombai sans connoissance entre les bras d'Hortense , qui ne m'avoit point quittée. Passons aux circonstances qui m'ont conduite ici.

Le Capitaine Vanvouk avoit découvert ma demeure , qu'Hortense lui avoit interdite. Il employoit la violence pour s'y faire recevoir. Belfort me représenta la nécessité de fuir. Je compris que ce parti étoit ma dernière ressource pour faire échouer les audacieuses prétentions de ce vil Capitaine. Belfort m'étoit trop indifférent pour m'inspirer de la défiance : il fut mon conducteur. La chere Hortense ne pouvoit retenir ses larmes ; je m'éloignois d'elle avec une sensibilité qui excitoit la sienne.

Il n'est point de médiocres amis dans l'infortune : il faut être malheureux pour en sentir le prix. Je fuyois , & mes yeux se fixoient encore sur la paisible demeure de cette respectable Amie. Notre marche incertaine & précipitée fut triste & silencieuse : mon ame toute entiere à sa douleur ne pouvoit se remplir de Belfort. J'essayois de prendre quelque repos , lorsque

trois Sauvages se sont trouvés près de nous. J'ai jeté un grand cri qui a paru effrayer Belfort plus que les Sauvages : il a pris la fuite , & les trois Barbares l'ont suivi comme s'ils avoient prévu l'impuissance où j'étois de leur échapper.

Deux de ces brigands sont revenus un instant après : leur absence m'avoit donné le temps & le courage de rappeler mes esprits ; & lorsqu'ils ont voulu m'entraîner dans leurs affreux déserts , je me suis trouvée capable de résister avec toutes les forces que donne le désespoir. J'ai tenté de les fléchir par le langage des soupirs , le seul que je pouvois leur faire entendre : mais , peu satisfaite du succès de mes larmes , je n'eus plus de ressources que dans la compassion de quelque Voyageur amené dans ce lieu par le hasard ou la curiosité.

Le Ciel a secondé mes efforts ; il n'a point permis qu'une victime innocente

fût souillée par la honte & l'infamie du crime, & que le dernier instant où elle devoit habiter ce séjour de douleur, fût le seul dont elle eût à rougir.

La sensible Amena acheve avec peine ces derniers mots. Une sombre pâleur se répand sur son visage; elle tombe évanouie à mes pieds. J'essayai les moyens les plus prompts de rappeler en elle le sentiment, & je fus assez heureux d'y réussir. Ses yeux presque éteints se tournerent vers moi; elle vit couler mes pleurs, & eut la générosité d'y être sensible, & de s'intéresser à ma consolation quand elle en refusoit pour elle. Eloignez-vous, me disoit-elle; les jours d'un être bien-faisant sont précieux au monde, il ne doit point le quitter. Vous m'avez rendu le seul service qui fût en votre puissance en me délivrant de mes ravisseurs. La mort achevera le reste; elle va me rejoindre à la moitié de moi-même, à un époux qui va jouir

de mon innocence. C'est dans cette douce confiance que je m'approche du séjour délicieux où l'ame pure & dégagée de ses liens , jouit d'un calme inaltérable.

Ses yeux se fermoient au jour , & mon cœur à l'espérance ; mais , peu de temps après , elle sembla avoir acquis une existence nouvelle. Je me suis sentie si foible , dit-elle , que j'ai cru toucher à ma dernière heure ; & je tire de la rigueur de mon sort l'avantage de ne la point redouter. Je tâchai d'affermir sa constance ; je lui remontrai que la résolution où elle étoit de mourir , étoit moins un effort sublime de vertu , qu'une foiblesse criminelle , injurieuse à l'Etre suprême , avilissante à la dignité de son ame , & qui démentoit tout l'héroïsme de sa vie.

Je fus transporté de joie lorsqu'après une méditation profonde , elle m'assura qu'elle avoit encore assez d'em-

pire sur sa raison pour consentir à vivre; je lui offris la perspective flatteuse de n'avoir plus de dangers à courir, ni d'ennemis à craindre. Rapprochons-nous, lui dis-je, par une marche mesurée à vos forces, d'un ami qui a partagé avec moi l'honneur de vous délivrer. Nous nous rendrons ensuite aux habitations Hollandoises, près du Cap.

Que d'hommes lâches & pervers, s'écria Amena, contre un seul qui connoît l'attendrissement de l'humanité & les douceurs de la commisération !





C H A P I T R E V.

Retour au Cap de Bonne-Espérance.

DÈS que j'apperçus Rapin , qui paroïssoit se soutenir avec difficulté , je dis à Amena : Vous voyez un de vos libérateurs ; mais , plus heureux que moi , le desir de vous être utile lui a fait recevoir une blessure que j'envie , & qui seroit un nouveau sacrifice offert à la plus vertueuse des femmes. J'allois commencer un discours assez tendre ; mais Rapin étoit déjà près de moi. Je lis dans ses yeux la surprise ; il pâlit , & s'écrie , en reculant avec précipitation : Oui , c'est elle ! c'est l'indigne & perfide Emilie !... Que vois-je ! ô Ciel ! Rapin ! n'est-ce point un songe qui me séduit & m'abuse ? ... Belfort , imposteur ,

que m'as-tu dit ? Leurs exclamations précipitées se croisent , & peignent le trouble de leurs idées & l'excès de leur émotion. Elle a franchi les mers , continua Rapin , sur les aîles du démon qui me persécute , ombre funeste attachée à mes pas ; elle a sans doute juré de me poursuivre jusqu'aux enfers , & d'y venir tourmenter mon ame.

Amena , maintenant Emilie , semble être rappelée au jour après un long sommeil. Dans son agitation , elle tend une main bienfaisante à celui qui l'outrage. Ses regards sont l'expression de l'innocence & de la joie la plus pure. Etre suprême , dit-elle , je t'adore en silence ; comment exprimer ce que tu fais aujourd'hui pour moi ? Je tiens une seconde fois de toi l'existence & la vie ; tu me rends mon ami , mon époux , mon amant : je ne me souviens plus de mes infortunes ; &

mon ame , autrefois la proie des chagrins , ne va plus être occupée qu'à jouir de tes bienfaits.

Rapin étoit cruellement affligé d'avoir retrouvé au Cap sa femme , qui l'avoit déterminé à quitter la France ; & moi je ne trouvois pas mon compte à contempler dans cette Belle l'épouse de mon Ami. Emilie avoit quelque chose de si tendre , de si majestueux , que j'eusse donné tout au monde pour être le mari retrouvé. On remarquoit dans les yeux de Rapin un mélange d'attendrissement & d'indignation , sans pouvoir juger lequel de ces deux sentimens avoit le plus d'empire. Le dernier parut enfin l'emporter. Viens-tu , dit-il , couronner ton crime par tes extravagantes poursuites , ou le cacher aux extrémités de l'Univers ? Ton odieux complice est-il ici pour te défendre ? Viens-tu cacher ta honte & renouveller la mienne ? Puis se tournant vers moi : Qui eût deviné ,

Prosper, que ma femme, oui, ma femme, m'attendoit dans la Cafserie ? Eh ! comment aurois-je pu la reconnoître en lui voyant tantôt faire une si belle défense contre trois hommes ? Je te jure que je n'aurois cru de ma vie recevoir une blessure en pareille circonstance. C'est être bien malheureux d'être blessé pour celle qui m'a couvert d'ulceres. J'avoue maintenant que rien n'est fait en vain ; puisque la difformité des Hottentots opère des miracles en faisant d'une femme foible une femme forte.

Cette froide plaisanterie ne déconcerta point Emilie. Elle plaignit l'erreur de son époux, & se servit, pour la dissiper, de termes mesurés. Que son discours fut majestueux & touchant ! c'étoit l'innocence en pleurs qui combattoit l'injuste prévention, & qui craignoit de trop faire appercevoir ses avantages. Jamais on n'usa de la victoire avec plus de modération.

Notre malheur commun , dit - elle ; est l'ouvrage du perfide Macé , qui n'ayant pu mériter ma confiance , a indignement abusé de la vôtre. Il est vrai que le jour de votre arrivée , dont lui seul étoit informé , il m'engagea dans une partie de campagne , malgré toute ma répugnance & les conseils de ma mere , qui commençoit à le connoître. Nous nous rendîmes dans une maison près de la Ville , où je fus surprise de trouver Brutalberg à qui j'avois interdit la mienne. Sa présence odieuse fut le présage de nos malheurs. On affecta de nous rapprocher & de nous laisser seuls ensemble , malgré tous mes soins à l'éviter. On prolongea mon départ bien avant dans la nuit. Mille obstacles , qui sembloient produits par le hasard , & que le traître avoit préparés , firent échouer mes résolutions. La partie fut assez triste. La joie & le plaisir étoient toujours loin de moi , quand Brutalberg en

étoit proche. Macé disparut avant la fin du jour , & retourna secrètement à la Ville. Que ne pouvois-je soupçonner les détestables ruses qu'il méditoit ? J'aurois précipité mes pas vers vous ; notre bonheur n'eût point été altéré : mais , hélas ! je n'eus aucun pressentiment du piège ; il étoit trop au-delà des vraisemblances.

J'arrivai chez moi dans l'instant où vous veniez d'en sortir avec une précipitation qui me causa de vives alarmes. J'en appris bientôt la raison. Macé publia votre aventure avec cet air de mystère plus propre à exciter la curiosité qu'à prévenir l'éclat. Des amis qui abusoient de sa confiance , me découvrirent la route que vous aviez tenue , & votre projet de passer à Ceylan.

Le perfide Macé , acharné à me perdre , sans cesser de m'estimer , cachoit ces détails à ma pénétration. Il connoissoit mon courage ainsi que mon

innocence. Il savoit ce que j'étois capable d'entreprendre , sans égard à la foiblesse de mon sexe , aux dangers du voyage & à la rigueur de la saison. Je pouvois vous rejoindre au Port-Louis , m'y justifier , & faire retomber sur lui l'indignation publique. Quel homme que ce Macé ! celui qui fait voiler les penchans vicieux qui défigurent son ame , est mille fois plus à craindre qu'un scélérat sans pudeur qui ne se donne pas la peine de déguiser sa difformité. Vous ignorez , cher époux , quelles ont été ses prétentions ; il étoit secrettement votre rival. La fidélité que je vous ai vouée m'a rendue criminelle à ses yeux : mais je bénis le Ciel qu'il ne soit que mon ennemi. O mon ami ! ô cher époux ! nous sommes les victimes d'une ruse grossière ; la prétendue mort de Brutalberg vous force d'abandonner une Patrie qui vous est encore chère ; une trame

infernale vous oblige à mener une vie errante , & laisse sur mes pas une impression éternelle d'infamie. Toute femme qui est dans la nécessité de faire son apologie , est rarement écoutée ; & le soupçon est une conviction au tribunal de la malignité. C'est à notre union raffermie , c'est aux dangers que j'ai courus , c'est aux témoignages des Citoyens sans prévention qu'est attaché le retour de l'estime publique. Retournons dans notre Patrie jouir de nous-mêmes , & dissiper les soupçons qu'un ami parjure a fait naître.

Rapin , surpris & confondu , n'avoit pas la force de répondre. Mais , forcé enfin de s'expliquer , il lui dit : Emilie , pourrai-je m'accoutumer à croire ce que vous venez de m'apprendre ? Quoi ! Brutalberg n'étoit point votre amant ? Eh ! quel est donc celui que j'ai fait tomber sous mes coups ?

coups ? Ah ! je crains que vous ne vouliez encore abuser de ma crédulité.

O fatal aveuglement ! interrompit vivement Emilie , si j'avois renfermé dans mon cœur les foiblesses que tu supposes , ta fuite précipitée eût été le comble de mes desirs , & non pas une disgrâce ; j'aurois joui sans crainte & sans témoin du fruit de mon crime : tu m'en laissois la liberté ; & je n'aurois point risqué de la perdre avec la vie pour venir te chercher aux extrémités de l'Univers , si la Religion , l'amour de mes devoirs & mes sermens n'eussent parlé pour toi dans mon cœur.

Un argument aussi pressant fut victorieux. Rapin , combattu par le doute , la honte & les remords , réfléchit sur les dernières paroles qu'il vient d'entendre. Enfin , convaincu de son erreur & de l'innocence d'Emilie , il se jette à ses pieds , qu'il arrose de ses

larmes. Emilie, touchée de son repentir, le serre entre ses bras. Leurs voix, long-temps étouffées, ne peuvent rendre la force de leurs pensées. Leurs regards, plus éloquens, expriment mieux leur passion. C'est un époux qui s'est cru outragé, & qui retrouve une femme digne de toute sa tendresse : quelle jouissance pour un cœur tendre & délicat ! c'est une épouse qui pardonne une offense dont la source est dans l'ivresse de l'amour qu'elle a inspiré. Le cœur est un juge indulgent quand il prononce sur une faute dont il est complice.

Dans leur saisissement ils semblent affligés de ne pouvoir manifester toute leur ame ; ils se prodiguent les noms les plus tendres. Douce effusion des cœurs vertueux ! félicité pure lorsque des liens sacrés la rendent légitime ! Les attraites de la volupté n'ont point cette consistance, cette ivresse délicieuse inconnue des hommes vulgaires :

Eh ! comment des principes différens produiroient - ils les mêmes effets ?

Cette entrevue me fit naître une foule d'idées : leur exemple m'apprit à connoître les douceurs de l'hymen lorsque la vertu en a formé les nœuds. Quel ami plus sûr , quel consolateur plus tendre , quelle société plus agréable que celle d'un époux sensible & vertueux , qui trouve dans une épouse chérie le retour d'une tendresse qu'on peut avouer en public ! Je n'avois été que l'amant passionné d'Emilie ; je devins son respectueux admirateur. Mon attachement fut exempt de foiblesse.

Je m'étois dit : Amena est jeune & belle ; elle doit être sensible : son voyage doit être l'effet d'une passion violente ou d'une tendresse mal récompensée. Il est naturel qu'elle s'afflige & feigne de chercher un mari qui , peut-être , n'exista jamais. Il est démontré que jamais femme ne fut chercher si loin son mari : c'est au

contraire ce que la plupart entreprendroient pour s'en éloigner.

Ces soupçons furent remplacés par de plus nobles sentimens. Je m'applaudis d'être le témoin d'une si tendre réconciliation ; & dans mon attendrissement je surpris plusieurs fois mes yeux baignés de larmes. Toute la joie des deux époux se communiqua par degrés à mon ame. J'admirai comment une rencontre inopinée avoit pu faire le bonheur de nous trois. Ce fut l'ouvrage de l'amour conjugal , & de la sensible humanité.





CHAPITRE VI.

Séparation imprévue des deux Epoux.

Ô fatale société , s'écrioit Emilie , dont les liens trop étendus unissent l'homme juste au scélérat , l'ami fidele à l'ami parjure ! c'est dans les détours obscurs de ton labyrinthe , qu'une jeune femme s'égare , si , dénuée de prévoyance & d'activité , elle néglige d'observer tout ce qui l'environne. Mais toi , mon cher Rapin ; & vous , Monsieur , qui avez tant de droit à ma reconnoissance , quelle sagacité scrupuleuse ne devez-vous pas apporter dans le choix de vos amis !

Tandis que ces deux époux , ou plutôt ces deux amans , s'épuisent en épanchemens réciproques & en réflexions inutiles à rapporter , nous approchions du Fort. La nuit com-

mençoit à dérober les objets & à rendre la route incertaine. Emilie, foible & chancelante , avoit besoin de-repos. Nous apperçûmes une maison , où une femme , qui me parut de la figure la plus agréable , s'avança pour nous recevoir. Nous entrâmes dans un salon plus propre que magnifique , où Emilie fut accueillie avec tant de tendresse , que je crus que c'étoit une mere qui , après une longue absence , retrouvait sa fille. Ces deux excellentes femmes se tinrent long-temps serrées entre leurs bras sans pouvoir parler. Emilie se fit entendre la premiere. Vous m'avez vu ce matin la plus infortunée de toutes les femmes , & vous me retrouvez la plus heureuse. Je vous ai quittée en versant des larmes de douleur. Tout est changé dans un jour : les larmes que je répands sur votre sein , ne sont plus que des larmes de joie. Je vous présente celui qui caufoit mes peines , & qui les fait cesser au moment qu'il

m'est rendu. C'est lui-même , c'est mon époux. Que je m'applaudis , reprit Hortense , que le hasard vous ramene pour calmer mes inquiétudes , & pour vous voir heureuse ! Et vous , Monsieur , que vous devez l'être , si vous connoissez le prix du trésor qui vous est rendu !

Cet autre François , reprit Emilie , est un de mes bienfaiteurs & l'ami de mon époux. Jugez combien j'aime à trouver ces deux titres réunis , & quels soins je serois capable de prendre , si jamais il ressentoit les atteintes de la douleur ou du besoin ! Votre maison est l'asyle de l'humanité. C'est par l'attrait invincible des vertus que je m'y sentoie retenue , & que , loin de vous , je croyois avoir cessé d'exister.

Emilie , épuisée de fatigue , demanda la permission de se retirer. Il est aisé de se représenter l'ivresse de deux époux qui s'abreuvent d'un tor-

rent de voluptés que le devoir rend plus pures , qu'une longue privation rend plus vives. Quelle émulation de tendresse ! un doux ravissement porte dans leur cœur l'oubli du passé. Pour moi , j'emportai dans mon lit une impression des charmes d'Emilie , d'autant plus délicieuse , que je n'avois vu depuis neuf jours que des figures d'Hottentots , & de leurs affreuses moitiés. Tout cela me promettoit des songes agréables sur un bien dont mon ami étoit propriétaire & possesseur.

Mes espérances furent bientôt évanouies. Le sommeil le plus délicieux fut troublé par l'apparition de quatre fatellites en moustaches cirées , le fusil sur l'épaule , qui nous signifèrent , à Rapin & à moi , de nous rendre sur-le-champ chez le Commandant du Fort. Cet ordre étoit moins rigoureux pour moi ; je ne renonçois qu'aux plaisirs des songes : mais il étoit cruel à
mon

mon ami , qui avoit des torts à réparer , & qui n'avoit encore fait qu'imparfaitement son apologie.

Je fis différentes questions à nos Fusiliers ; & , pour toute réponse , ils nous dirent : Suivez-nous , Coquins , ou nous saurons vous y contraindre. La résistance de notre part eût été vaine. Rapin , qui avoit sans doute quelque affaire à terminer , demanda modestement la liberté de voir Emilie , & moi celle de remercier Hortense. Cette grace nous fut refusée avec une arrogance que nous feignîmes de ne pas appercevoir , par l'impuissance de la réprimer. Nos Conducteurs incivils nous poussèrent rudement hors de la maison , & nous obligèrent de marcher plus vite que nous ne voulions vers le Fort , sans daigner nous apprendre la cause de nos disgraces & le sort qu'on nous préparoit.

Quoi ! s'écrioit Rapin , le Ciel permet qu'en voyageant chez les Hot-

tentots , je retrouve ma femme , & que je la retrouve digne de toute ma tendresse ; & l'on me sépare d'elle avant d'avoir usé du privilege d'époux. Je ne vois rien dans mon aventure qui puisse alarmer leurs Hautes-Puissances ni chagriner leur Gouverneur. On viole ici cruellement le droit des Gens. Les Républicains se vantent à tort d'avoir chez eux le trône de la liberté. Encore , si nous avions Alpharabius pour défendre nos droits & confondre l'injustice armée du pouvoir ! Il y a dans tout ceci quelque chose qui annonce du mystère : n'aurions - nous point donné dans quelque piège ? & cette Hortense n'auroit - elle pas eu des raisons pour nous séparer d'elle & d'Emilie ?

De conjectures en conjectures , nous arrivons à la porte du Fort. Un des hommes de notre escorte demanda celui qui commandoit la garde ; & lui dit : Je vous remets les Ravisseurs de

la femme du Capitaine Vanvouk. Aussitôt une troupe plus nombreuse que la première, nous conduisit en prison.

Le fonds de cette histoire, qui n'étoit pas énigmatique pour moi, étoit un mystère pour Rapin, qui ignoroit l'extravagante passion de Vanvouk pour Emilie. Il dut bien être étonné de se trouver le Ravisseur de la femme d'un Capitaine Hollandois, en croyant simplement avoir retrouvé la sienne sans avoir eu le temps d'être son mari. Pour surcroît, on nous avoit mis dans une prison séparée, & je n'avois la liberté ni de le voir ni de lui écrire. Notre captivité ne pouvoit être longue. Vander-Grosman devoit bientôt mettre à la voile, & l'intérêt de Vanvouk étoit de nous faire partir avec lui.

Je craignois que le faux mari ne l'emportât sur le véritable, qui n'avoit pour lui que le courage & la vertu d'Emilie, que le témoignage d'Hortense & les remords du scélérat : mais

on lui refusoit la liberté d'établir ses droits, liberté qui devoit être un privilege respecté chez toutes les Nations , & qu'on trouve moins à Venise & au Cap de Bonne-Espérance , que dans les Pays monarchiques.

Oh ! que ma liberté eût apporté de changement sur la scene ! J'aurois perdu la vie, ou Vanvouk le fruit de ses attentats. Mais le petit nombre d'hommes capables de former des résolutions généreuses , manque presque toujours de moyens propres à les exécuter. Occupé des chagrins d'Emilie & des rigueurs de ma captivité , je tentai d'adoucir le vieux Cerbere , à qui la garde de mon antre étoit confiée ; je voulus acheter de lui la liberté de me justifier , ou du moins la permission d'écrire à mon Ami. Le croira-t-on ? mon hideux gardien étoit Hollandois , & il ne succomba point à mes promesses.

Enfin , le départ approchoit : on me

fit conduire avec une escorte jusqu'au vaisseau, où je trouvai Rapin plus satisfait de me revoir, qu'affligé de ce qu'il avoit perdu. Nous sommes libres, s'écria-t-il en m'embrassant : cher Ami, pardonnez au malheureux Rapin le choix qu'il a fait de la plus dangereuse des femmes ; elle nous avoit séduit l'un & l'autre par l'extérieur d'un-héroïsme conjugal dont je devois la croire incapable. Mais le voile qui nous la cachoit est déchiré ; & le petit désagrément qu'elle t'a fait essuyer, doit te donner une idée assez juste de son caractère. C'est une de ces femmes pour qui un homme est un homme. Nous faisons, toi & moi, cause commune. Les injustes reproches dont tu m'as accablé en sa présence, méritoient bien quelques jours de prison. Ne diroit-on pas qu'elle choisit ses Galans moins pour satisfaire son goût que pour me faire enrager ? Elle peut bien m'aimer ; mais elle épouserait plutôt

l'Antechrist , que de se voir réduite à n'avoir qu'un seul mari. La charmante personne ! elle m'a fait abandonner ma Patrie ; elle m'a fait emprisonner au Cap de Bonne - Espérance ; elle me fera pendre à Ceylan pour ses menus plaisirs.

Il alloit s'exhaler sur les vices prétendus d'Emilie , si je ne l'eusse arrêté dans sa course rapide. Je me hâtai de l'instruire des violens transports de Vanvouk , de la constance d'Hortense à lui interdire sa maison , & de l'antipathie d'Emilie pour lui. Il écoutoit attentivement , pâlissoit , levoit les yeux au Ciel ; s'écrioit de temps en temps : Est-il possible ! ... Cher Prosper , es-tu bien instruit ? ... suis-je assez malheureux ! ... Il me faisoit répéter les circonstances du délit , & finissoit par n'en rien croire.

L'obligation de répondre à toutes ses questions , nous faisoit perdre un temps précieux. Le vaisseau n'étoit pas

encore sorti de la rade , où la quantité de rochers exige les précautions du plus habile Navigateur. Les chaloupes , qui prennent moins d'eau , ne courent pas le même danger. Je sollicitai le petit incrédule d'en prendre une , & de retourner à terre pour s'éclaircir sur le fait discuté entre lui & moi. Il ne pouvoit se refuser à une démarche qu'il devoit à l'honneur d'Emilie & à son propre repos.

Je n'ai garde , repliqua-t il ; j'ai fait sur cette aventure un calcul assez simple. Si la conduite d'Emilie est sans tache , elle a un motif de consolation ; elle jouira de sa propre vertu , tandis que je jouirai un peu plus tard de la satisfaction de m'en convaincre. Si elle est coupable , comme j'ai de fortes raisons pour le croire , les faveurs accordées ou promises au galant Capitaine , n'exigent point ma présence. Ami , je suis libre ; & je craindrois , par une seconde démarche , de terminer

mes jours en prison. Le petit séjour que je viens d'y faire , m'avertit que le voisinage d'une femme infidelle est dangereux à un mari. Il est plus flatteur de rester dans l'incertitude : c'est la seule ressource qui reste à bien des époux.

Cet endurcissement & cette indifférence me surprirent & m'irriterent. Je n'y retrouvois plus ce bon sens , cette disposition à saisir le vrai : c'est qu'il raisonnoit de sang-froid , & qu'il agissoit par passion. Je le traitai de barbare , & lui déclarai l'intention où j'étois d'aller , en qualité d'ami , lui offrir des sentimens qu'elle étoit en droit d'attendre d'un époux.

Pars , j'y consens , me dit-il , avec une indifférence qui redoubla mon indignation : je desire que ta présence ne soit pas un reproche. Permits-moi cependant une observation que ton ardeur obligeante pourroit bien te faire négliger. Souviens-toi que ta chere ,

ta respectable , ta merveilleuse Amena est ma femme , quoi qu'en dise Vanvouk ; & je ne me consolerois pas d'avoir été supplanté la même année par un Suisse , un Hollandois & un Bas-Breton.

Tu mériterois de l'être par un Hottentot , un Caraïbe , lui dis-je , si Emilie n'avoit à considérer que la justice qui t'est due , & se trouvoit autant de facilité au crime que tu en as à l'en soupçonner. Mais , loin de réaliser tes craintes , son ame incorruptible repousse un tyran qui emploie la ruse , parce qu'il n'attend rien de ses faiblesses , & qu'il ignore qu'il t'a pour complice des outrages faits à une Infortunée que tu abandonnes au bord du précipice où ta légèreté & tes caprices l'ont entraînée. Elle n'a d'autre défense que sa vertu , dont tu lui fais un crime. Je vole à son secours , qui ne sera point le fruit d'une passion criminelle ; & fût-elle aussi violente que

tu paroïs le craindre , je l'oublierois pour ne songer qu'à ses malheurs. Au reste , sois convaincu que tes soupçons sont tes seuls bourreaux.

Je le quitte brusquement , & me rends chez Vander-Grosmán pour obtenir la liberté de retourner au Cap. Mon dessein étoit d'engager Emilie à nous suivre , & de la soustraire à son persécuteur. Mais le lourd Vander reçut ma requête d'une manière fort incivile. Prévenu par son compatriote , il me traita de suborneur , vomit des imprécations contre Rapin , qui réclamoit pour sa femme celle que Vankouk honoroit de ce titre , & qui n'étoit point faite pour un Vagabond. Notre Capitaine n'étoit pas plus délicat sur les loix de la société , que sur celles du commerce. J'allois le mettre au fait des principales circonstances ; il refusa de m'entendre , & protesta qu'il préféreroit toujours le témoignage d'un homme aussi respectable

que Vanvouk , aux allégations d'un Etranger sans aveu.

C'est ainsi que la plupart des hommes reglent leurs jugemens, & c'est assez souvent sur de tels principes que les réputations sont établies. Que d'actes de vertus sont nécessaires pour détruire une premiere impression !

Forcé de renoncer à mon voyage, je tentai la conversion de son crédule mari, que je ne trouvais pas aussi difficile que je me l'étois figuré. Il avoit toutes les qualités qui constituent l'honnête homme : mais son extrême vivacité dérangoit l'ordre de ses perceptions , & l'attachoit à une idée sans avoir égard aux circonstances. La réflexion commençoit à produire son effet à mesure que les emportemens de la jalousie se calmoient. Cette malheureuse passion étoit combattue en lui par un retour tardif à la raison. Je sus profiter d'un de ces momens favorables pour lui remontrer

qu'Emilie , entreprenant le voyage périlleux du Cap de Bonne - Espérance , ne pouvoit avoir que lui seul pour objet ; que Vanvouk , qu'elle ne connoissoit pas , & dont il étoit difficile de prévoir la passion , & encore plus de l'autoriser , étoit un fourbe qui lui avoit caché la violence commise sur nous , dans l'espoir que cette séparation forcée irriteroit l'un & mettroit l'autre en sa puissance.

Je le rassurai sur les suites de l'attentat , en lui représentant qu'on ne pouvoit exercer sur Emilie & Hortense les mêmes actes d'hostilité , parce qu'elles étoient sous la protection des loix , & nous malheureusement sous celle du Capitaine Vander , qui regnoit en tyran sur son bord.

Rapin avoua ses torts , promettant de les réparer. Il confondit ses soupirs avec les miens : nous maudissions le Capitaine Vander , le persécuteur d'Emilie , & les vents qui nous éloiei-

gnoient d'elle. Nous commençâmes à reprendre nos entretiens avec le Docteur par excellence. Il nous parla d'une de ses productions sublimes , intitulée : *L'Arc-en-Ciel philosophique* , qui , selon lui , contenoit le germe des grandes vérités , comme l'Arc-en-Ciel physique présente les sept couleurs primitives. C'est de ce merveilleux Ouvrage que sont extraites les hypotheses qui vont être discutées , qui pourroient bien étouffer les grandes vérités dans leur germe.





C H A P I T R E V I I.

Alpharabius démasqué. Examen de quelques hypothèses.

LES hommes bien nés qui s'intéressent à la gloire de leur espèce & des Lettres , seront sans doute scandalisés de trouver dans le Réformateur des loix & des notions reçues , dans le sublime Alpharabius , un insigne fripon qui vole son Hôteesse & Rapin dans une Ville de Bretagne , un lâche suborneur qui tente d'enlever Emilie , & ourdit une imposture , à l'aide d'un nouveau déguisement , du portrait qu'il a dérobé , & des éclaircissmens que donne Rapin en racontant ses aventures. Ah ! misérable ! qu'un ignorant honnête homme est supérieur à un savant fripon. Les plus belles productions de l'esprit sont flétries par un

seul vice du cœur. Messieurs les Auteurs, ne vous affligez pas de voir un de vos Confreres démasqué ; il n'est point de corps sans tache. Le Tribunal des Loix a des interpretes corrompus , le Cloître a des hypocrites , & le camp, des Sybarites efféminés. Je n'estime parmi les Ecrivains que ceux dont le cœur ennoblit l'esprit ; que ceux qui consacrent leurs veilles à la félicité publique ; & je distingue un d'Alembert , un Buffon, de cette foule de mercenaires qui font craindre leur art & déshonorent leur talent.

Fatigué des paradoxes révoltans du Docteur, j'élevai la voix pour les confondre. Apprends, ô Alpharabius ! si jamais la vérité peut entrer dans une tête à système ; apprends que la raison est insuffisante dans la réformation des mœurs. Le projet le plus insensé qu'ait jamais enfanté l'imagination en délire, est de vouloir faire de tous les sentimens humains un sentiment

unique; de toutes les facultés de raisonner, une raison-universelle; ou, si l'on veut, de toutes les contradictions possibles, une loi simple, positive & fondamentale. Tu te plains avec quelque justice des maux répandus sur la terre, de l'abus continuel que les hommes font de leur raison; & par une contradiction bisarre, tu veux qu'elle soit la seule autorité qui les soumette, la seule lumière qui les dirige. Une telle prétention cessera d'être absurde lorsque la terre n'aura pour habitans que des Montesquieu & des Socrate. Mais en attendant, je desire que la raison de ceux-ci influe sur les loix; & les loix sur la destinée & les mœurs des Citoyens. Je veux, comme toi, être gouverné par la raison : mais je conteste à chaque Citoyen le droit de n'agir qu'après la sienne.

Ouvre les Annales des Nations pour mieux sentir les conséquences de ton système. Jette les yeux sur les siècles
de

de barbarie qui , selon toi , n'auroient jamais dû exister , puisque l'action de la loi naturelle , toujours la même , n'admet aucune distinction de temps , de lieux & de personnes.

Considere les premiers Philosophes cherchant laborieusement la sagesse dans l'Egypte & dans la Chaldée , transmise ensuite aux Grecs & aux Romains , presque inconnue aux autres Nations. On prétend que nous avons été six cents ans réunis en corps , & formant un état assez considérable , avant d'avoir le sens commun. N'est-on pas en droit d'en conclure que la saine raison est la dernière découverte faite par des êtres raisonnables ?

Il en est de la sagesse , prise pour un effet naturel de l'entendement humain , comme des idées innées ; ce que nous trouvons établi , & ce dont nous jouissons sans effort , paroît tiré de notre propre fonds. Il n'y a que le

Philosophe qui observe & discute , qui réprime cet amour-propre & cette erreur.

Qu'est-ce que la vertu ? c'est , répond un Sage , un sacrifice de soi-même. Qu'est-ce que la loi naturelle ? c'est l'amour plus ou moins éclairé de l'ordre , uniquement fondé sur l'amour de soi. Ou ces définitions sont fausses , ce que je ne crois pas ; ou Alpharabius est un mauvais raisonneur , ce qui est assez vraisemblable.

Dans le premier cas , c'est l'intérêt d'autrui qui prévaut ; dans le second , c'est toujours le nôtre : le Brigand qui me vole , le Juge qui me dépouille de mes possessions , l'homme en place qui m'écrase sous le poids de son crédit , le scélérat qui m'affassine , sont plus sensibles aux avantages présens qu'à la crainte d'éprouver un jour les mêmes maux dont ils m'affligent.

Ces hommes , dis-tu , n'ont point assez consulté la loi naturelle , ou ils

ont mal interprété ce qu'elle prescrit. J'entends ; ma destinée & ma vie dépendent des bonnes ou mauvaises combinaisons de mes semblables. Apprends que c'est exalter cette raison universelle , c'est la rendre palpable aux esprits les plus grossiers , que de l'associer aux loix & aux préceptes de la Religion , qui pénètrent où les loix n'ont plus de force. C'est une vérité reconnue par les Sages. Quelques-uns ont avancé que les inventeurs des cultes les plus insensés avoient forgé un lien nécessaire qui peut-être a contribué plus que la Politique à réprimer la violence & à former la société : ainsi tu divises ce qui doit rester uni , & réunis ce qui n'est point fait pour l'être , c'est-à-dire l'opinion des hommes , qui tous ont leur maniere de voir & de sentir.

Tu paroïs ignorer que la sagesse est l'ouvrage du temps , & les passions celui de la Nature. Il est ridicule de

nous ramener à cette licence effrénée & barbare des premiers âges dont nous avons eu tant de peine à sortir. Ton hypothese une fois adoptée , le genre humain rentre dans l'état d'avilissement où croupit le Sauvage. Le scélérat n'aura plus d'entraves ; son penchant sera sa loi , l'amour-propre son juge , & ses caprices la raison universelle. Essayons de rassembler ici tes paradoxes pour les combattre ; je dois ce tribut à la raison universelle que tu confonds avec la tienne , & que chaque individu croit avoir seul en partage en publiant qu'elle est gravée dans tous les cœurs.

Tu préfères les loix de la Chine à celles de la France. Cette haine pour ta Patrie a sa source dans sa sévérité à punir la bassesse des inclinations , & à réprimer les accès d'un caractère dur & farouche. Quelle terre ne vomira pas de son sein le calomniateur qui l'abreuve de son fiel ? En quel lieu

jouira-t-il d'une paix durable , si les principes d'effervescence & de corruption sont dans son cœur ? Un prétendu Réformateur a-t-il droit de réclamer la liberté de penser quand il en veut priver les autres ? La tolérance , qui est le premier tribut qu'on doit à l'humanité , ne doit point s'étendre sur les corrupteurs publics.

Tu exaltes avec enthousiasme le Livre de Confusius , qui ne t'oblige à rien , pour avoir le droit d'en décrier un qui t'oblige d'être honnête homme. Ce Confusius , même au jugement de ceux qui ont lu Plutarque , est le plus froid des Moralistes ; ses sentences sont au dessous des quatrains de Pibrac , & ce n'est que de son obscurité mystérieuse qu'il emprunte son mérite.

Pyrrhonien outré , tu cesses de l'être en faveur des Chinois ; tu veux bien admettre l'antiquité de leur chronologie pour usurper le droit de combattre la nôtre. Mais que cette antiquité

est peu de chose comparée à celle du Royaume de Mandinga en Afrique ! Consulte les Peuples qui l'habitent ; ils t'affirmeront que le Prince qui les gouvernoit à la fin du quinzieme siecle , lors des découvertes du Prince Henri , descendoit de quatre cents quarante - quatre Monarques , & les Chinois en comptent à peine deux cents trente huit depuis Fo-hi , qu'on regarde comme le Fondateur de leur Empire.

Puisque tu te fais un devoir de rejeter les Fables , quel motif te fait respecter celles des Chinois ? Leurs Annales , dis-tu , sont appuyées sur des observations célestes ?

Je suis bien fâché pour toi qu'un habile Mathématicien ait trouvé deux de ces éclipses évidemment fausses. Tu fais , comme moi , qu'il est aussi facile de constater les éclipses anciennes par un calcul rétrograde , que d'annoncer celles qui doivent arriver. Oh ! que les

grandes vérités reçues en Europe trouveroient de partisans , si elles nous étoient transmises par la voie de la Chine ! Je ne réfuterai point les fausses observations des Astronomes Orientaux. Je me contenterai de remarquer que les Philosophes Grecs ne voyagerent point chez cette Nation célèbre , qui paroît n'avoir pas été mieux connue des Indiens & des Perses.

Quels Artistes la Chine a-t-elle produits ? Ils avoient encore au dix-septieme siecle de la peinture sans ombre , de la musique sans parties , des édifices sans architecture. Si leur antiquité étoit réelle , ils auroient appris , avec le temps , à parler autrement que par monosyllabes , à retrancher quelque chose de leur alphabet composé de soixante mille lettres. Peut-on concevoir qu'une Nation civilisée , industrieuse , gouvernée par ses propres loix , au sein même des révolutions , n'ait pu trouver en quatre mille ans

une maniere plus simple de caractériser les objets , & de peindre ses pensées. Tant d'imperfections attestent la jeunesse de ces Peuples.

Dis-nous , Alpharabius , quel bien reviendrait - il au monde , si tout ce que tu dis de la Chine étoit vrai ? Quel rapport y a-t-il entre leurs archives & la regle de nos actions , entre les préceptes de Confusius & ta conduite en Bretagne & au Cap de Bonne-Espérance ? Mon ami , ne sois ni superstitieux ni impie. Ne méprise point les hommes moins éclairés que toi. Ne cherche point à leur en imposer par de savans mensonges ; sois réglé dans tes mœurs , Citoyen utile à l'Etat , complaisant dans la société , honnête dans les querelles littéraires ; & crois qu'il est plus honteux d'ignorer ses devoirs , que ce qui se passoit autrefois à la Chine.

Essaie d'être homme de bien , & les loix te sembleront plus douces , la
Religion

Religion plus respectable, l'autorité des Rois moins odieuse. Seroit-il sage de supprimer les premieres parce qu'elles gênent tes penchans ? la seconde, parce qu'elle blesse ton orgueil par la soumission qu'elle exige ? la troisieme , parce qu'elle réprime ton amour pour une liberté qui dégénere en licence ?

Tu t'égares souvent , Docteur , & tu cherches bien loin des armes pour défendre tes sophismes. Tu nous enseignes que les Américains , séparés du reste de la terre , sont une espece d'hommes différente de la nôtre. Je dois une réponse à tes assertions sans preuves. Je ne puis leur opposer que le vraisemblable , jusqu'à ce que de nouvelles courses & de nouvelles observations nous aient conduits à la certitude. Un savant Académicien (1) a déjà dissipé une partie de ténèbres ; & les Cartes d'un célèbre Géographe (2) ,

(1) M. de Guignes.

(2) M. Buache.

publiées en 1733 , rendent suspects tes paradoxes.

Il résulte du travail de ces deux respectables Littérateurs , que le Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale n'est séparé du Nord-Ouest de l'Asie que par un détroit que les Navigateurs Russes traverserent en une demi-journée vers l'an 1731 ; que ce détroit , assez long sans largeur , reste quelquefois glacé des années entieres ; ce qui a donné aux Habitans de l'Asie la facilité de se répandre en Amérique & de la peupler. Le Czar Pierre-le-Grand étoit dans cette persuasion. Jean Perri , Ingénieur , étoit convaincu que les Etats de ce Prince étoient contigus à l'Amérique. Alpharabius le conteste ; il s'agit de calculer les probabilités au défaut de l'évidence.

Joseph Acosta atteste que les Peuples qui s'établirent au Pérou au neuvieme siècle , venoient du Nord de l'Amérique. Des pins , transportés sur

les côtes de la Tartarie où l'on n'en voit point, firent soupçonner qu'il y avoit des terres , & engagerent des Navigateurs à les chercher. Une conformité de mœurs entre les Tangouses, les Samoyedes & les Peuples de la baie de Hudson, du Mississipi, de la Louisiane , dépose de leur commune origine. Des Missionnaires assurent qu'ils ont retrouvé en Tartarie des hommes qu'ils avoient catéchisés au Canada. Ces Américains du Nord , aussi dépourvus de barbe que les Tartares Nagayens & Czeremisses , que les Calmouks Chinois & Sybériens , ne donnent-ils pas une nouvelle force aux inductions de nos Géographes ?

Tu affectes d'être surpris que les Nations Américaines, situées sous la Zone torride , ne sont point de la couleur des Negres. Don Antonio Ulloa le fut aussi de trouver les Espagnols établis à Guayaquil , plus blancs que ceux de Madrid , d'appercevoir une

exacte conformité entre l'Espagne & le Chily , quoiqu'ils aient différentes latitudes. La France & le Canada se trouvent au même degré , sans jouir de la même température ; & j'ai vécu long-temps sous un Ciel doux & seréin au milieu des vallons & des campagnes toujours fleuries dans une Ile voisine de l'équateur.

Il ne me convient point de donner des leçons à un Docteur ; mais je puis lui dire qu'il est essentiel, dans tout système un peu compliqué , que les recherches physiques précèdent les raisonnemens , sans quoi l'on est exposé à tirer de fausses conséquences.

Le nombre de lacs , de rivières qui partagent & fertilisent les terres du Pérou ; les brouillards qui , répandus sur l'horison , rendent les nuits d'un froid rigoureux ; la neige & les glaces entassées sur la longue chaîne des Cordillères , doivent nécessairement concourir à tempérer le climat. L'atmosph-

phere chargé du salpêtre , du nitre des montagnes , des exhalaisons humides des vallées , affoiblit l'action des rayons solaires , rafraîchit l'air. Ces causes , réunies à d'autres qui nous sont inconnues , produisent un effet assez sensible pour éclaircir le teint des Espagnols.

Je te laisse maintenant errer dans l'Afrique à travers les sables qui couvrent une partie de ses terres , & donnent une nouvelle activité aux rayons du soleil qu'ils réfléchissent de tous les points de leur surface ; je te laisse parcourir un terrain de cent cinquante lieues sans eau , sous un Ciel sans nuages , sans brouillards & sans rosée. Le vent du Nord qui a passé sur les déserts de Barca , sur la Nubie ; les vents d'Ouest & du Levant qui ont traversé les Pays des Negres & de Bafara , & la contrée aride d'Abex , ne peuvent gueres être chargés que d'exhalaisons

brûlantes , peu propres à blanchir & à rafraichir les Abyssins.

Les déserts de Zaara ont environ neuf cents lieues de long , & en quelques endroits plus de deux cents de large. Une partie du terrain est inculte & sablonneux. Les Grecs appelloient les Habitans de Tripoli *Mesamons* , Habitans des sablonnières. Docteur , un peu de bonne foi , & tu conviendras que le Pays où l'on achete un verre d'eau dix mille ducats , ressemble encore moins au Mexique & au Brésil , que la peau d'un Mexicain ne ressemble à celle d'un Negre. Il falloit demander pourquoi la chaleur est si modérée à la Guiane , au Brésil , & pourquoi le climat du Mexique est aussi tempéré que celui d'Europe ; & non pourquoi les Mexicains sont assez blancs & les Abyssins fort noirs. La premiere question eût été d'un Sage qui veut s'instruire ; la seconde décele

l'ignorance ou l'artifice d'un Sophiste qui veut tromper.

En arrivant au Cap , je liai connoissance avec un savant Anglois , auquel je communiquai tes objections sur la différence des Noirs & des Blancs ; je lui assurai , sur ta périlleuse parole , que les Noirs avoient la membrane musculeuse noire , de la laine au lieu de cheveux , les levres grosses & le nez aplati ; je lui parlai aussi des Albanos. Voici sa réponse :

Je m'embarquai en 1757 , & me rendis dans l'Isle de San-Thomé , où je fus retenu long-temps par des affaires de commerce. J'avois amené deux chiens à long poil & à longues oreilles. Après un séjour de sept ou huit mois dans l'Isle , je fus étonné de retrouver ces deux animaux sans poil ; leurs oreilles s'étoient insensiblement élevées & placées comme celles d'un renard , tandis que leur voix éprouvoit une révolution aussi singulière. Ils

n'aboyoient plus comme en Europe ; leur poil devint ras. Je jugeai que si le climat avoit une telle influence sur le physique des animaux , il devoit aussi opérer des changemens sur l'homme. Cette membrane musculeuse , plus ou moins relâchée que la nôtre , peut absorber les rayons de lumiere au lieu de les réfléchir ; ce qui n'exige pas dans cette partie un changement de forme assez distinct pour être apperçu. L'infusion de vitriol & celle de la noix de gale sont claires & transparentes : mêlées ensemble , elles deviennent noires ; un peu d'eau-forte les remet dans leur premier état.

Il se peut encore que le changement produit par la qualité de l'air & des alimens dans l'organisation des Africains , se conserve & se perpétue longtemps sous les Zones tempérées. On voit souvent des vices & des singularités de conformation passer du pere au fils , & désoler une race entiere.

On fait que les Nègresses applatissent le nez de leurs enfans, comme on abaisse avec une petite planche la partie supérieure du front d'un Caraïbe : nous défigurons en tous lieux la Nature ; nous l'assujettissons à nos caprices : il est donc bien extravagant d'exiger qu'elle soit par-tout la même.

J'ai vérifié que la blancheur des Nègres , dont il a plu à nos Sophistes de faire une espece particuliere, est l'effet d'une maladie de la peau , soupçonnée de Mauperuis , & qui lui fut attestée par M. du Mas , long-temps employé dans nos Colonies.

Il regne aussi parmi les Hottentots une autre espece de maladie ou difformité accidentelle , qui n'est que le partage du petit nombre, & dont les Voyageurs rarement s'apperçoivent , quoique ces Peuples , pour la plupart , ne soient point vêtus.

Leur usage est de se frotter le corps avec de la graisse & l'excrément des

animaux dont ils se nourrissent. Il résulte de ces frictions émolientes , & souvent répétées , que les fibres de la membrane réticulaire n'ont plus le même ressort : ils s'affoiblissent & se relâchent ; & de l'extension de la peau se forme une espece de tablier qui ne se trouve que chez les Cafres d'une constitution délicate , par la raison que leurs usages dégoûtans n'ont point encore séduit nos François , jaloux du mérite d'inventer des modes , & de mépriser celles de leurs voisins.

Rappelions - nous , en faveur des Hottentots & des Negres , qu'un individu formé de deux especes essentiellement différentes , est privé de la faculté de reproduire son semblable , & nous serons forcés de reconnoître ces êtres difformes pour nos freres.

Ce fut ainsi que l'Anglois observateur réfuta par des raisons des erreurs qui n'ont pas même l'éclat du paradoxe. Convenez , Docteur , que des

hommes sans préjugés , qui suivent les opérations de la Nature , qui en sondent les profondeurs , sont des adversaires bien redoutables pour ceux qui , n'en voyant que la superficie , se croient dépositaires de ses secrets. Je bénis le Ciel que la législation n'ait d'ordinaire pour ennemis que des scélérats qui n'espèrent l'impunité que de sa foiblesse. Les cris d'un furieux servent à faire valoir la modération du sage. Ils avertissent le Prince & les Magistrats de veiller à la sûreté du Citoyen.

Quelle démente , ami Docteur , de vouloir instruire les races futures qu'Alpharabius ne pensoit pas comme son siècle ! que les principes qui avoient soumis Descartes , Newton , Pascal & Bossuet , avoient révolté sa raison ; & qu'orgueilleux Titan , il préféra la célébrité d'avoir osé escalader le Ciel , aux devoirs d'un bon Citoyen tristement ignoré. C'est une nouvelle extravagance d'exiger que le monde entre

dans cette guerre , ou du moins fixe les yeux sur ces petits combats. J'ai lu quelque part que les Galibis , assez mauvais Danseurs & détestables Musiciens , ne font la guerre à leurs voisins que lorsque ceux-ci refusent d'exécuter leur danse & leur musique. Docteurs contentieux , ne ressemblez-vous pas à ces Sauvages ? Souvenez-vous de l'axiome employé par un Auteur illustre : ... *Qui ne veut point remuer est rarement persécuté.*

Sois tolérant , vertueux ; respecte les loix & les préjugés utiles aux mœurs dans l'Etat où tu fixeras ton séjour : sois sûr qu'on s'inquiétera peu comment tu penses. Il est vrai que le sage Vespasien , l'ami des Belles-Lettres , & plus encore du bon ordre , fit battre de verges en plein théâtre Diogene le jeune , & couper la tête au Sophiste Héras. Cette sévérité , à laquelle je n'applaudis pas , tomba sur deux perturbateurs qui dans les accès de leur

mélancolie avoient scandalisé la Nation que le Prince est chargé de venger, puisque c'est à lui de punir les délits publics. Parmi cet essain de séditieux qui combattent pour détruire les Loix & les Autels, dis-moi, Alpharabius, quel est le Diogene ou le Héras qu'on ait envoyé aux galeres ? Montesquieu, sans être superstitieux, n'a point armé contre lui la sévérité de la Loi. Honoré des Sages, & respecté même de ces ames timides qui marchent courbées sous le joug de la plus humble soumission, il s'est immortalisé par des vérités neuves & brillantes, par des pensées lumineuses & hardies qu'il nous laisse entrevoir, persuadé que nous lui saurons gré de nous avoir cru capables de les dévoiler. Quelle différence entre sa modération & la fureur de ces incendiaires qui, la torche à la main, vont mettre le feu au Tribunal des Loix qu'ils redoutent, à la couche nuptiale qu'ils

n'ont pu profaner , aux moissons qu'ils
n'ont pu envahir !

Pendant cette conversation , le malheureux Rapin gémissoit en silence ; ses regards sombres , inquiets , dévoiloient les cruelles agitations de son cœur. Les vents propices ne l'étoient plus ni pour lui ni pour moi ; ils nous éloignoient d'Emilie. Nous envisageons notre retour au Cap dans un lointain effrayant ; il fallut s'armer d'une généreuse constance. L'amitié adoucit des maux qu'elle nous faisoit partager. Heureusement que nous avions un Docteur sur lequel nous pouvions exercer notre mauvaise humeur ; tant il est vrai qu'on peut tirer parti de tout !





CHAPITRE VIII.

*Précis de la route depuis le Cap jusqu'à
Ceylan.*

LE navire & ses habitans s'avancent rapidement dans le golfe Asiatique , tandis que mon esprit , toujours au Cap , s'entretient d'Emilie , ou s'occupe avec Rapin. Le 21 Juin , on avoit perdu de vue les montagnes de la Cafrie. Treize jours de marche avoient conduit le navire par le travers de l'Isle Madagascar , la plus grande que l'on connoisse après celle de Borneo. Les vents d'Ouest ne nous avoient point quittés depuis le départ du Cap de Bonne - Espérance. Ils firent place à celui d'Est vers les premiers jours de Juillet. Les moufons , ou vents du midi , regnent aussi sur cette mer une partie de l'année ; & leur retour , assez

constant , entre pour beaucoup dans le calcul des Voyageurs.

Le 25 Juillet, on supputa que nous étions à la hauteur de l'Isle d'Amsterdam au quatre-vingt-deuxieme degré de longitude , & au trente-sixieme degré trente minutes de latitude méridionale ; que le trajet compris dans cette Isle & le Cap pouvoit s'évaluer à sept cents soixante-quatre lieues. On comprend aisément que nous n'avions pas décrit une ligne droite : la mer resserrée entre l'Isle Madagascar & les côtes d'Afrique , forme un courant que le prudent Pilote eut soin d'éviter ; & ce pour cause.

En quatre jours , on joignit le cent troisieme degré de longitude & le vingt-septieme degré de latitude. Une marche si rapide cessera de paroître surprenante , si l'on se rappelle que le navire portoit Vander-Grosmann & sa fortune. Nous étions alors à quatre cents lieues des terres australes. Le 2 Août , nous
passâmes

passâmes pour la seconde fois le tropique du Capricorne. Le 19 , nous étions à la hauteur du détroit de la sonde au septieme degré de latitude , sans avoir essuyé de temps contraires dans ces mers où la lame est courte & dangereuse , où souvent on apperçoit des requins se jouant sur les eaux. Il passe pour constant qu'ils présagent le calme , & les marsouins la tempête.

Ces interpretes muets des variations de l'atmosphere , me paroissoient moins affreux que mes maussades Compagnons de voyage. Ma consolation étoit dans mes conversations avec Rapin. Il étoit instruit de mes démarches auprès de Vander en faveur d'Emilie , & de l'excessive rigueur de ses refus. Dans son ressentiment , il l'appelloit toujours le Capitaine Courbari , nom d'un arbre de l'Amérique , dont l'extrême pesanteur étoit l'emblème dudit Capitaine ; la dureté du bois , celle de son ame ; la couleur d'un rouge obscur ,

celle de son teint bourgeonné ; le vert obscur des feuilles , celle de sa figure triste & lugubre ; l'amertume de sa saveur , celle de son caractère. Quiconque connoîtra l'arbre & Vander-Grosman , sera frappé de l'exactitude de tous ces rapports & de l'espece d'affinité , rarement apperçue , qui se rencontre entre les différentes productions de la Nature.

Vander depuis le Cap de Bonne-Espérance s'étoit senti quelque penchant pour Alpharabius. Ils s'étoient fait mutuellement des protestations d'amitié. Je n'étois pas surpris qu'il se trouvât entr'eux quelque vertu magnétique propre à les réunir. Rapin , dès ce moment , présagea que leur union seroit funeste au genre humain. Il savoit , il est vrai , que Vander-Grosman avoit agi , de concert avec Vanvouk , pour nous faire arrêter & nous éloigner d'Emilie : mais il ignoroit alors les mauvais tours que lui

avoit joué Alpharabius ; il ne le soupçonnoit pas de lui avoir enlevé cinquante pistoles & le portrait de sa femme , de l'avoir exposée dans les déserts de la Cafrerie , en lui faisant redouter les poursuites du Capitaine Vanvouk , moins dangereuses que les siennes. Voici sur quoi il fondeoit ses pressentimens.

Je ne sais , me disoit-il quelques jours avant d'arriver à Ceylan ; mais Alpharabius doit être un bel - Esprit errant, semblable à ces empyriques qui débitent leur recette avec un air d'assurance , & disparoissent aussi-tôt qu'ils sont connus. Il a beaucoup vu , parce qu'il a été chassé de tous les Etats ; il insulte les Rois , parce qu'aucun n'a voulu le prendre à ses gages. Est-il naturel qu'un Homme-de-Lettres , jouissant dans sa Patrie de l'estime publique , s'en éloigne pour aller faire le rôle d'Aventurier à la Chine ? Il fuit , nous dit-il , les traits de l'envie : Eh !

feroit-elle assez puissante pour armer contre lui toutes les Puissances de l'Europe ? Oh ! mon Ami, le dangereux talent de substituer par-tout ses idées aux choses, les sophismes aux raisons, les conjectures aux vérités, le tableau riant de la volupté aux traits sombres de la morale !

Il est d'expérience que le Sage qui raisonne n'a pas beau jeu avec le bel-Esprit qui plaisante. Un bon mot anéantit trente argumens. On n'a pas toujours le loisir de discuter : on est toujours disposé à rire. Malheur à l'Ecrivain qui, ne connoissant point le ton plaisant de son siècle, s'amuse à faire des distinctions entre l'axiome & l'hypothèse. Veut-on usurper le titre de grand Homme ? il faut quitter le ton modeste & devenir son propre admirateur ; il faut ressembler à ces fanfarones qui étourdissent les Sociétés de leurs brillans exploits , & qui se fauvent les premiers dans une affaire.

J'aime qu'on fasse le bien & qu'on se taise. J'ai souvent remarqué que le Citoyen le plus respectable est celui dont on parle le moins. Il se contente d'agir : la vertu , ennemie du faste , s'expose rarement aux yeux du vulgaire ; & pour la connoître , il faut la chercher , soin dont les hommes ordinaires sont incapables.

Beau Docteur , moins de leçons & plus d'exemples. La morale que pratiquoient Socrate & Platon , a - t - elle aujourd'hui besoin de réforme ? Est-il honteux d'être honnête homme à leur maniere ?

Lorsque vous appercevez des révolutions fréquentes dans un Gouvernement , ajouta Rabin , des projets détruits aussi-tôt que formés , soyez assuré que c'est un vice de l'administration , c'est un malade qui s'agite & cherche une position avantageuse ; si nos Provinces deviennent incultes , la foule des Ecrivains oisifs nous donne

aussi-tôt des plans économiques, des recettes infailibles pour améliorer nos terres, tandis qu'on manque de bras pour les cultiver. Les campagnes sont dépeuplées, les Cultivateurs languissent dans le besoin : ces maux peuvent-ils être réparés par des semoirs & des charrues artificielles ? Il en est de même des nouveautés qu'on s'efforce d'introduire dans les mœurs ; elles annoncent leur perversion. Sais-tu, cher Prosper, pourquoi il se trouve tant de Législateurs, de Politiques, de Moralistes & de Docteurs en agriculture dans les instans de dépérissement ? c'est que le nombre des Charlatans s'augmente à mesure que les maladies épidémiques font des progrès ; accident aussi funeste que le mal même.

Restons chacun à la place qui nous est assignée dans la chaîne des êtres ; c'est le plus bel effort de la raison. Le particulier qui n'est point admis dans le secret des affaires publiques, n'en

faist jamais tous les rapports ; il s'attache à quelques parties isolées qu'il connoît , & s'érige en censeur amer de certains vices dont découlent souvent d'utiles effets. Je respecte Montesquieu ; je suis ravi qu'il commence à faire autorité chez les Anglois , parmi lesquels il semble né ; j'estime Mirabeau , & supplie les Agriculteurs de cabinet , dont l'esprit n'est pas mieux cultivé que nos terres , de vouloir bien nous aider de leurs bras ; nous en avons plus besoin que de leurs stériles spéculations.

La disposition d'esprit du petit bas-Normand & ma fureur de toujours disserter avec lui n'étoient pas favorables au projet de continuer nos entretiens avec Alpharabius. Sa liaison mystérieuse avec Vander - Grofman étoit encore un obstacle que nous n'essayâmes point de vaincre.

Nous avions passé l'équateur le 25 Août , sans essuyer ni calmes ni chaleurs

brûlantes, quoique le soleil en fût peu éloigné. Neuf jours après, la délicieuse Isle de Ceylan s'offrit à notre vue, & répandit la sérénité sur les figures les plus sombres de l'équipage. Le grand Demiurgos, qui nourrit le tigre & l'agneau, qui répand la rosée sur l'aconit & le froment, permit que le Capitaine Courbari fît en moins de six mois, presque sans danger, une route de quatre mille trois cents lieues ; & le jeune Frédéric, l'honneur & l'espérance de sa Nation, périt en traversant une rivière. O Providence ! tes secrets sont impénétrables !

L'Isle de Ceylan, qu'on croit avoir été jointe autrefois au Cap de Comorin, a soixante & sept lieues de long & quarante - sept de largeur. Quoique située sous la Zone torride, on y respire un air pur & tempéré qui en fait le plus délicieux séjour de la terre. L'Isle est partagée par une haute montagne entourée d'étangs :

on

on trouve sur le sommet un lac d'eau douce ; on le dit formé des larmes qu'Adam & Eve répandirent à la mort d'Abel. On y a construit une Chapelle où deux sépulcres attirent une multitude de Dévots , qui croient que les corps de nos premiers parens y sont déposés. Ce fut du sommet de cette montagne qu'on dit qu'Adam s'enleva. On en a conservé la figure sur une pierre qu'on montre avec un religieux respect.

L'Isle , riche de toutes les productions de la Nature , fournit aux Habitans tout ce qui peut satisfaire leurs besoins & leur luxe. Les fruits y sont d'un goût délicieux ; les aromates , les épiceries , le clou de girofle parfument l'air qu'on y respire : c'est de-là que les Peuples de l'Inde & de l'Europe tirent la cannelle qui croît au milieu des forêts. L'arbre qui ressemble assez au laurier est creux , & il produit des graines qui lui servent

de semences. Lorsque dans les premiers jours du printemps la pluie amollit les productions de la terre , on fend l'écorce de cet arbre de haut en bas. Les rayons du Soleil , pénétrant ensuite dans la fente , détachent l'écorce du tronc. Les Insulaires la ramassent & l'exposent au Soleil : mais l'arbre ne peut souffrir que trois opérations ; après trois ans , il est sans vigueur.

Les éléphants de cette Isle ont une intelligence supérieure à ceux des autres climats. Leur docilité les rend plus propres au service de l'homme,





CHAPITRE IX.

Rapin & Kerfandek volés.

HONORÉ de la protection de Vander-Grosman , soutenu de l'amitié de Rapin , je me promettois un avenir délicieux. Le navire étoit à l'ancre , & le Capitaine à terre , lorsque des Commissaires , conduits par un Pilote , vinrent faire un rigoureux examen de la cargaison , qu'ils confisquerent au profit de la Compagnie. Il s'y trouvoit , selon leur rapport , plusieurs effets réputés de contrebande à Ceylan ; ce qui devoit être une erreur particuliere à Vander-Grosman , & dont on ne devoit pas punir l'équipage. Les marchandises furent transportées à terre , ainsi que le mobilier des Voyageurs. Je perdois , à la vérité , peu de chose : mais les deux

cents louis de Rapin , qu'on avoit réputés effets de contrebande , étoient une perte que je partageois avec lui. Notre unique espoir étoit dans l'indulgence des Commissaires & dans les bons offices de Vander.

Nous ne perdîmes point de vue le projet de retourner au Cap de Bonne-Espérance ; & pour mieux y réussir , nous convînmes de nous établir dans les deux Ports les plus fréquentés , remettant au hasard plus qu'à notre industrie le choix des moyens propres à nous y faire subsister. J'eus Colombo en partage ; & mon ami , Ponto de Gallé éloigné de vingt lieues.

Le lendemain de notre séparation , je me trouvai agité de mille inquiétudes causées par l'impuissance de trouver des ressources , lorsqu'un heureux hasard offrit à mes yeux l'honnête Libraire Achille Merlot , qui s'étant ruiné en France à imprimer les Histoires somnifères de D. , étoit venu

aux Indes rétablir sa fortune en vendant des Almanachs. Qu'on juge de ma surprise, lorsque ce Libraire m'apprit que la confiscation des effets du navire n'étoit qu'une fraude tramée entre Alpharabius & le Capitaine Vander-Grosmann, pour s'emparer de l'argent de Rapin ! Les prétendus Commissaires étoient des fripons payés & endoctrinés par le Docteur. La cargaison avoit été déposée chez un des scélérats, & les bleds transportés ensuite dans les magasins de la Compagnie. Voilà le fruit qu'Alpharabius retira de l'indiscrette franchise de Rapin ; voilà le résultat des conférences secrètes du Docteur & de son Complice.

Tandis qu'un Imprimeur, ruiné par un Auteur, tendoit une main secourable à un Etranger ruiné par un faux Philosophe, je cherchois à me distraire de mes chagrins. Un jour que je me promenois aux environs de Colombo,

j'entendis deux hommes qui exprimoient par de longs soupirs la manière cruelle dont ils venoient d'être traités. Je m'approche, & j'apperçois deux Chingulais étendus sur la terre, & nageant dans leur sang. L'un étoit un Vieillard d'une figure respectable; l'autre, plus jeune & plus dangereusement blessé, ne paroissoit touché que de l'état affreux du Vieillard que je reconnus aisément pour son pere. Vivement ému d'un tel spectacle, je cherche autour de moi, & je découvre les auteurs du crime assis entre deux cinnamomes, partageant la dépouille des infortunés Chingulais. Je fonds sur eux, les écarte, & reprends leur proie. Je reconnois dans ces malfaiteurs Vander-Grosman & deux hommes de son équipage. Le trouble inséparable d'une mauvaise action, leur fuite précipitée ne leur permirent pas de distinguer dans le vengeur des Chingulais leur Compagnon de voyage. Je

m'approche du Vieillard, j'essaye d'arrêter le sang qui coule de ses plaies, je les arrose de mes larmes. Suivez-moi, lui dis-je; & vous, jeune homme, aidez-moi à soutenir ses pas chancelans : puissent mes foibles soins vous faire oublier les coupables ! Reprenez les biens dont ils vous ont inhumainement dépouillés.

Le Vieillard me regarde avec une admiration mêlée d'attendrissement & de joie ; il élève ses mains ensanglantées vers le Ciel, qu'il implore en faveur de son libérateur. Nous marchons lentement vers la Ville, où nous fûmes reçus par le compatissant Merlot, qui nous donna tous les secours nécessaires. Au bout de douze jours, les Chingulais furent, grâces à nos soins, en état de retourner à leur habitation ; pénétrés de respect & de reconnoissance pour leur bienfaiteur. Les services rendus à l'humanité sont des trophées qu'on s'érige dans les cœurs ;

c'est par eux que nous nous rapprochons de la Divinité.

Le joug que la cupidité des Hollandois avoit imposé aux Insulaires , commençoit à s'appesantir sur leurs têtes : la confiance étoit bannie ; les esprits s'aigrissoient. Le Roi de Candy sembloit vouloir profiter de la fermentation générale pour rendre à ses Sujets la liberté du commerce , & chasser des Hôtes incommodes qui , devenus puissans , traitoient de rebelles un Peuple armé contre leur tyrannie. On s'attendoit chaque jour à voir éclater quelque révolution.

Un soir où j'étois occupé à répondre à la Lettre que Rapin venoit de m'écrire pour me prévenir sur les malheurs dont les Hollandois étoient menacés , trois inconnus , qui refuserent d'entrer chez Merlot , demanderent à m'entretenir. Persuadés qu'ils étoient envoyés par Rapin , je descends dans la rue ; & à peine je les eus abordés ,

qu'un d'eux me dit assez brusquement : Sauvons-nous , ne perdons pas un instant ; & , sans attendre ma réponse , ils m'entraînent hors la Ville avec précipitation. Je fus saisi d'effroi , ne présageant rien que de sinistre , d'un pareil événement. Je ne me soupçonnois point d'ennemis à Ceylan. Je pouvois bien exciter la pitié , mais non pas l'envie ; & dans mon humble retraite j'avois droit de présumer que Rapin étoit le seul dans le monde qui pût songer à moi.

Ma surprise fut bien plus grande quand un des inconnus m'ôta mes habits , me frotta le corps d'une liqueur brune , tandis qu'un autre détache mes cheveux , & me donne ensuite pour tout vêtement une espece de jupon de toile : Gardez un profond silence , me dit-on ; votre vie en dépend. La loi qu'on m'imposoit étoit fidèlement observée par ceux qui m'accompagnoient. Me voilà donc en cheveux

longs ; courte jupe , enduit par tout le corps , suivant en silence trois hommes que je ne connois pas , à travers des bois de cinnamomes. J'entendois par intervalles d'autres hommes marchant très-vîte , & dirigeant leur route vers le lieu que nous abandonnions. La perspective de l'avenir n'étoit point agréable ; je ne savois si l'on vouloit faire un festin de mon individu : la nuit redoubloit l'horreur de mes idées ; je voulois & je n'osois m'éloigner de mes guides. Que faire ? que devenir ? Un Bas-Breton à Ceylan peut bien trouver des fripons qui le volent ; mais a-t-il droit d'espérer des protecteurs ?

Enfin , le jour qui parut me tira de ma douloureuse incertitude ; je reconnus parmi mes Conducteurs le jeune Chingulais dont j'avois été le défenseur. J'allois lui demander l'éclaircissement de mon aventure ; mais l'Insulaire prévoyant mon intention , me

fit entendre par un signe , que l'instant de parler n'étoit point encore arrivé.

La troupe silencieuse continue sa marche ; & soit qu'elle traverse des rivières, des vallons, des forêts odorantes de cannelliers, ou qu'elle franchisse le sommet des montagnes, elle évite les lieux qui paroissent fréquentés & découverts. Les sentiers étroits, les routes détournées & presque inaccessibles, sont choisis de préférence. Tant de précautions redoublerent mes alarmes. On fortifie mes soupçons par le soin même qu'on prend de les dissiper : c'étoit pour moi un funeste présage des malheurs dont la Nation Hollandoise & les Européens étoient menacés. Après avoir réfléchi sur moi-même, je tournois mes réflexions sur Rapin. Attendri sur le sort de mon Ami, j'oublie la loi qui m'est imposée ; & je m'écrie : Hommes généreux & bienfaisans, laissez-moi dans ce désert ; courez à Galé, volez au secours

d'un mortel plus digne de vos bontés : je lui cede tous mes droits à votre reconnoissance. C'est en le sauvant que vous pouvez vous acquitter envers moi : souffrez que je rappelle en sa faveur le secours qui a sauvé la vie de votre pere & la vôtre. Cet Ami est pour moi un pere , un bienfaiteur que je ne puis abandonner sans crime.

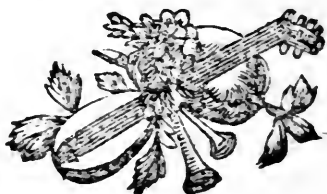
J'offris de les accompagner & de leur faire connoître Rapin. Le Chingulais s'efforça de me calmer en me remontrant avec douceur l'impossibilité d'arriver à Ponto-Gallé avant les troupes destinées à s'en emparer. Ce feroit me perdre , me dit-il , sans sauver votre Ami : ne me faites point repentir d'avoir préféré le sentiment intérieur de la reconnoissance aux intérêts de ma Patrie , & les ordres d'un pere à ceux de mon Souverain.

Je fus également frappé de la situation critique de Rapin & des raisons de l'Insulaire. Agité de mille soucis,

j'arrive dans une cabane sans m'en appercevoir , & je ne sortis de mon engourdissement léthargique que par l'aspect imprévu & les tendres embrasemens du Vieillard que j'avois secouru près de Colombo. Ce vertueux pere de famille goûtoit toutes les douceurs de la joie la plus pure. Il se voyoit environné de son bienfaiteur & de ses enfans. Rendons graces à Budu , s'écrie-t-il , qui vous a garanti des dangers du voyage. Kerfandeck , je vous revois ; je suis heureux de pouvoir m'acquitter envers vous des devoirs que la reconnoissance , l'humanité & le respect qu'on doit à la vertu , m'ont imposés. Je vous ai compté parmi mes enfans dès l'instant où vous m'avez tendu une main secourable , & mes jours ne pouvoient être paisibles quand je songeois que les vôtres étoient en danger.

Tel étoit dans le respectable Vieillard Abu - Singa le langage de l'affection.

paternelle ; tel est celui du Sage qui connoît le prix des bienfaits. Je ne pus me défendre d'y être sensible. Malgré l'accueil que j'y recevois , j'étois absorbé par l'idée terrible de Rapin expirant. C'étoit pour la dissiper que je me disois : L'homme vertueux qui m'a sauvé n'est pas sans doute le seul doué de cette délicatesse de sentiment qui intéresse le cœur aux disgraces d'autrui. Pourvu qu'il s'en trouve un second , & qu'il ait connu Rapin , je ne dois plus craindre pour sa vie.





CHAPITRE X.

Retour de Kerfandeck à Colombo.

LES soins de Singa , la complaisance de ses enfans , la beauté du séjour , la douceur du climat enrichi de tous les dons de la Nature , les agrémens d'une vie paisible au sein du carnage & de la désolation , rien ne pouvoit me consoler. Chaque jour faisoit couler mes larmes pour Rapin. Le cruel état d'Emilie étoit sans cesse présent à mes yeux. L'ombre sanglante & défigurée de mon bienfaiteur Merlot , sembloit me reprocher ma fuite précipitée.

Abu-Singa , témoin d'une douleur que je tâchois de lui cacher , crut entrevoir un desir secret de retourner dans ma Patrie Il m'aimoit par le souvenir de mes bienfaits , & plus encore par l'ascendant que la noble simplicité

& la vertu modeste exercent sur les âmes élevées : mais ses inclinations étoient subordonnées à la prudence. Loin de s'opposer à mon départ, il en hâta l'exécution. Ses trois enfans, qui m'avoient contraint d'abandonner Colombo deux jours avant qu'il fût investi, se chargerent encore de me conduire sur le rivage, & de pourvoir à la sûreté de mon embarquement.

Nous apprenons en route que le Roi de Candy s'étoit rendu maître de la place où il exerçoit de terribles vengeances sur tous les Européens. Alarmé sur le sort de Merlot, je lui écrivis de me venir joindre au plutôt. Ma Lettre fut interceptée, & le lendemain je fus appréhendé au corps par des Satellites, qui me sommerent de comparoître au Tribunal du Roi.

Le premier objet qui frappa mes yeux fut le divin Alpharabius armé d'un Crucifix, lié & garrotté, & tout prêt

prêt à quitter ce monde pervers & corrompu. J'apperçois à ses côtés Vander-Grosman , qui n'aimoit pas assez les hommes pour regretter la vie. Il se consoloit avec sa pipe du moment terrible qui alloit expier trente ans de crimes. Dès qu'il m'apperçut enchaîné comme lui , il se mit à sourire. Les scélérats prêts à périr voudroient que l'Univers fût anéanti avec eux.

Je comparus devant le Monarque , qui d'un ton fort incivil me dit : Perfide Etranger , tes deux Compagnons de voyage t'ont déclaré le complice de leurs larcins , & sur-tout de l'assassinat de deux de mes Sujets ; & je prononce contre toi l'arrêt de mort que je viens de prononcer contr'eux. Je voulus me justifier ; mais j'avois tort : les Rois d'Asie veulent toujours avoir raison.

Le bruit & le motif de ma condamnation parvinrent jusqu'aux oreilles des enfans de Singa. Ces amis gé-

néreux, qui avoient suivi mes traces, viennent se jeter aux pieds du Monarque, & lui déclarent que, loin d'avoir été leur assassin, j'avois été leur libérateur. Quoi ! dit ce Prince, vous me citez-là un trait bien singulier ! Comment croire que des Européens, qui font plus de quatre mille lieues pour nous duper, aient assez d'humanité pour respecter nos vies ? Vîte, vîte, qu'on le débarrasse de ses chaînes ; je veux qu'il vive heureux par mes bienfaits. Généreux Etranger, ajouta-t-il, ne crois pas que nous soyons assez barbares pour punir par haine & par prévention. Le glaive ici ne frappe que les scélérats ; & je t'estime assez pour me justifier devant toi du coup qui va tomber sur tes Compagnons.





CHAPITRE XI.

*Nouvel Interrogatoire subi par
Alpharabius.*

LE sublime & très - subtil Docteur comparut devant le Tribunal pour subir un dernier interrogatoire. Il paroissoit fort touché de quitter le monde sans avoir eu le temps de le corriger.

L E R O I.

Maître Vaurien , je veux être instruit de tous les détails de ta vie. Quel est ton Pays ? quels sont tes parens ?

A L P H A R A B I U S.

Sire, vous êtes comme tous les Rois ; vous voulez être instruit de tout , & l'on vous cache tout ce que vous devriez savoir.

Pour moi , je suis dans un état à ne

vous rien déguiser. Tous mes desirs sont éteints , & je n'ai pas même l'ambition de mourir avec courage.

Je suis né dans une Province de France plus célèbre par l'industrie de ses Habitans que par leur probité : on y parle sans cesse de point d'honneur, sans s'occuper de pratiquer les vertus. Je fus le fruit de l'incontinence d'une femme plus foible que vicieuse , plus jolie que spirituelle , & faite enfin pour plaire à tous les hommes qui espèrent plus des foiblesses du sexe que de sa raison. Elle ne m'a laissé que ses penchans pour héritage. Jamais on n'a pu deviner quel étoit mon pere ; & je ne crois pas même que ma mere eût eu la témérité de le désigner. Un honnête Ecclésiastique , qui étoit fort compatissant pour les veuves & les orphelins , se chargea de mon éducation. On n'est point impunément vertueux. Tout le canton jasa du bien que l'homme de Dieu faisoit à ma chaste

mere. A l'âge de seize ans , je perdis mon bienfaiteur , qui , pour tout héritage , me promit en mourant de se souvenir de moi dans ses prieres. Ce legs étoit bon ; mais j'étois si mondain , que j'aurois mieux aimé qu'il m'eût légué ses Bénéfices.

L E R O I.

Ton bienfaiteur te laissa du moins dans un âge où tu pouvois par ta vigueur pourvoir aux besoins de ta mere & aux tiens.

A L P H A R A B I U S.

J'étois né avec des inclinations trop élevées pour m'abaisser à vivre du travail de mes mains. Entraîné par la noblesse de mes penchans , j'embrassai la vie Monastique , & j'eus la prudence de renoncer à tout pour ne manquer de rien.

L E R O I.

Jouissois tu du nécessaire ?

A L P H A R A B I U S.

L'entrée de la carrière Monastique feroit bien pénible, si l'on n'étoit soutenu par une premiere ferveur. Du poisson salé, des légumes mal assaisonnés, des dietes rigoureuses, des macérations, un sommeil interrompu, étoient les remedes indiqués pour ralentir l'activité des passions séditieuses.

L E R O I.

Je ne crois pas cette recette bien infailible. Les passions se révoltent & s'irritent par trop d'attention à les réprimer. Un corps farci de gibier n'est pas plus combustible qu'un autre enduit de beurre & d'huile. C'est très-bien fait de régler les appétits de la Nature ; c'est un attentat que de vouloir les éteindre. Nous nous représentons ici Dieu comme un bon pere, & nous saurions mauvais gré à nos enfans de s'abstenir de manger pour nous plaire. Etois-tu marié ?

A L P H A R A B I U S.

Non pas tout-à-fait : mais c'étoit tout comme. L'acte conjugal est si impur , qu'on ne le croit point compatible avec la sainteté de cet état. Mais la Nature , toujours victorieuse , ne perd jamais ses droits. Les Célibataires sont dans la société ce qu'un corps de réserve est dans une armée ; ils sont les vengeurs des délits domestiques. Combien de femmes dédaignées usent de cette ressource pour se consoler de l'indifférence de leurs maris !

L E R O I.

Je ne comprends pas comment un Peuple civilisé peut trouver de l'impureté dans un acte qui donne des Magistrats , des Guerriers & des Cultivateurs. Si tout le monde chez toi visoit à la perfection , on verroit bientôt finir l'espece. Je ne voyagerai jamais dans ton Pays. Je vois que

quand on est surchargé de pituites ; on vous interdit la permission de cracher. Eh ! comment t'accoutumoïs-tu de ce train de vie ?

A L P H A R A B I U S.

Mes penchans étoient trop gênés pour ne pas rompre mes chaînes : je me fis Docteur.

L E R O I.

Eh ! de quelle espèce est cet animal ? un Docteur !

A L P H A R A B I U S.

C'est un être qui porte la livrée de la science ; c'est un Comédien qui représente un Héros ; c'est un Charlatan qui vante ses secrets pour la guérison des maladies du cœur & de l'esprit.

Ce titre , qui s'achète comme la Noblesse , donne , comme elle , le privilège de ne rien faire. Je me vis dispensé de remplir mon devoir : mais cette dispense me fit mieux sentir les rigueurs
de

de mon état. Répandu dans le monde ; j'en pris les maximes ; le tumulte du siècle me dégoûta du silence du Cloître. Le célibat exige certaines circonflexions qui étoient incompatibles avec mon tempérament : c'est une guerre de ruse & de chicane , qui dégoûte ceux qui sont toujours pressés de jouir. Je comptai mes peines à une petite Voisine dont le mari étoit trop occupé de ses affaires pour être agréable. Elle parut touchée de mon état , & nous convînmes d'aller chercher un commun asyle au sein de la Hollande. Nous partîmes sans faire nos adieux ; & quoique ma compagne eût enlevé ce qu'il y avoit de plus précieux dans le ménage , j'eus la délicatesse de laisser à son mari deux enfans pour le consoler de la perte de leur mere. Nous vécûmes deux ans dans un Pays de liberté ; & je crus qu'en qualité d'homme libre , j'avois le droit d'abandonner une femme qui avoit eu

le privilege d'abandonner son mari. C'étoit la loi du talion. Par un reste de tendresse pour elle , je lui laissai pour toute fortune deux enfans à nourrir. Ce fut Berlin que je choisis pour théâtre de mes talens. Je me fis du Monarque , Législateur & Conquérant , un ennemi digne de moi , en dévoilant les vices de sa nouvelle législation & de sa discipline militaire. Un Sage ne doit être jugé que par ses pairs. On me traita d'insensé , & j'esquivai l'ordre donné pour me mettre aux Petites-Maisons.

Je me refugiai à Vienne auprès de l'héritier du Trône des Césars. Ce fut-là que j'enfantai un volumineux traité de politique qui auroit bouleversé tout le Corps Germanique , si l'on eût voulu m'en croire sur ma parole. Le Conseil Aulique , dont j'attendois une récompense , alloit me condamner aux Galeres. Comme je n'aimois point ce service , je trouvai le moyen de passer à

Constantinople , où j'eus la curiosité de m'introduire dans un ferrail ; j'aurois été empalé , si je n'avois eu la complaisance de me faire circoncire.

Venise me parut un séjour plus propre à exécuter mes projets de réforme. J'entrepris de changer la constitution de l'Etat : mais je n'obligeai que des ingrats. On me condamne à être jetté dans le golfe Adriatique, pour y boire jusqu'à ce que mort s'ensuive. J'eus l'adresse d'intéresser en ma faveur quelques Courtisannes ; & leur ascendant sur l'esprit des graves Sénateurs fit changer mon arrêt de mort en bannissement. Je parcourus l'Italie , l'Espagne & le Portugal , où j'écrivis contre l'intolérance. Ce service rendu à l'humanité arma contre moi le zele brûlant des benins Inquisiteurs , qui , pour le salut de mon ame , voulurent faire griller mon corps.

Vous ne serez pas surpris que je

n'aie pu réussir à corriger les Rois & les préjugés du vulgaire : mais ce qu'il y a de singulier dans mes aventures , est que toutes les divines productions de mon génie n'aient pas été plus recherchées que les Almanachs de l'an passé. J'en demande pardon à mes Libraires. Mais , après tout , est-ce ma faute si le goût est aussi dépravé que les mœurs ?

L'inutilité où j'étois réduit en Europe , m'inspira le dessein d'aller éclairer la Chine : mais on m'arrête dans mon apostolat. Ah ! grand Monarque , il faut que vous soyez bien ennemi des Chinois pour les priver d'un tel bienfaiteur.

L E R O I.

Tout ce que tu as fait en Europe ne me regarde pas. Il m'importe peu de savoir qu'il y ait un Pays où l'on puisse renoncer à sa liberté dans un âge où l'on ne peut disposer de ses

biens. Tous les Peuples ont leur manière d'extravaguer. Je ne me mêle point des affaires d'autrui ; je ne veux être instruit que des attentats commis contre mes Chingulais.

A L P H A R A B I U S.

Il est vrai que dans le loisir d'une longue navigation , j'avois formé le projet de vastes conquêtes : mais j'ai été arrêté dans mon début. A mon arrivée, je me suis approprié le bien de mes Compagnons de voyage : mais j'ose protester que ce larcin fut revêtu des formalités prescrites par les loix , puisque nous employâmes l'autorité des Commissaires dûement payés.

Ce larcin n'étoit pas assez considérable pour me donner les moyens de paroître à la Chine avec tout l'éclat convenable à la dignité de Mathématicien. Vander - Grofman , quoique lourd & massif, est doué d'une imagination féconde en ressources. Son es-

prit est solide sans éclat. Il me propose une promenade hors de la Ville. Tandis que nos yeux avides cherchent une proie , le hasard nous offre deux de vos Sujets , & nous succombons à la tentation d'enlever leurs dépouilles. Il est vrai que nous essayâmes ensuite de leur ôter la vie ; mais c'étoit moins par malice que par la précaution de n'avoir point de témoins. Grand Prince ! vous voyez que tout ceci n'est qu'une rencontre ; & en bonne législation , on ne punit que les attentats prémédités. Il est si vrai que nous n'en voulions point particulièrement à vos deux Sujets , que si d'autres s'étoient présentés les premiers , nous leur aurions donné la préférence.

Grand Sire , vous conviendrez que dans tout ceci , on démêle plus d'erreur de l'esprit que de vices de cœur. Car enfin , si nous avions mieux raisonné , nous aurions trouvé que la somme des maux qui nous attendent

étoit plus considérable que la somme des biens que nous espérions. Autre erreur de calcul. J'avois démontré que dans l'état de nature auquel nous n'avons pas droit de déroger, il n'y a point de possesseur privilégié sur la terre : mais je n'avois pas examiné que ce principe est un attentat contre chaque particulier, puisque chaque individu seroit seul contre tous, & que tous seroient contre lui. Dans tout ceci, il n'y a qu'une fausse combinaison qui ne mérite pas la peine de mort. Ce seroit confondre la bêtise avec la méchanceté. Il est vrai que nous avons aggravé notre faute en nous donnant pour complice celui que nous avions volé le premier, & qui, pour surcroît, a été le libérateur de vos Sujets : mais cette imputation est plutôt l'ouvrage d'un bon cœur que de la corruption. Quand on est du même Pays, on aime à avoir une destinée commune.

Maître Pendart , j'en suis fâché pour les Chinois : mais nous sommes trop voisins ; je craindrois qu'après les avoir corrompus , la contagion ne parvînt jusqu'à nous. J'ai entendu ton apologie , c'est au Bourreau d'y répondre.

Alpharabius , qui sincèrement auroit mieux aimé enlever des femmes & instruire des Rois que d'être pendu , vit bien qu'il falloit renoncer à l'emploi de réformer les hommes , puisqu'il n'avoit pu réussir à faire réformer son arrêt. Tant de sublimes dissertations qu'il avoit faites pendant sa vie , furent terminées par une péroraison éloquente & pathétique sur la vanité des choses d'ici-bas. Tout son auditoire , fondant en larmes , convint qu'un Philosophe pendu a bien plus mauvaise grace qu'un Artisan en bonne santé.

Je ne dois pas oublier , pour l'hon-

neur de sa mémoire , qu'avant de mourir , il demanda à faire une amende honorable pour demander pardon à Montesquieu & à plusieurs Philosophes modernes , qui , en cherchant des vérités neuves & utiles , n'ont eu pour Disciples que des corrupteurs publics. C'est ainsi que le Nil , après un débordement qui fertilise l'Egypte , fait éclore dans la fange des marais une multitude d'insectes qui dévorent les moissons.

Vander , moins Philosophe qu'Alpharabius , marcha avec plus d'intrépidité à son supplice. Cela n'est pas étonnant ; il étoit plus accoutumé aux voyages de long cours. Ce Pirate Stoïcien parut ne craindre ni desirer la mort. Il faut aimer les hommes pour être attaché à la vie. Il sembla ne regretter que sa pipe , qu'il fallut enfin quitter. Il n'étoit pas naturellement grand Harangueur. Ainsi , sans s'amuser à pérorer , il se tourna vers

l'Exécuteur en lui disant : Tu fais-là un vilain métier !

Après cet acte de justice , le Roi me dit : Généreux Etranger , tu vois comme je punis le crime ; tu vas éprouver comment je récompense les services. Mes Sujets sont mes enfans : deux te doivent la vie ; je veux que tu me sois redevable de ton bonheur. Retourne dans ton Pays jouir de mes bienfaits. Tu trouveras dans le vaisseau qui doit t'y conduire, un puissant préservatif contre l'indigence. Grand Monarque , lui répondis-je , ma félicité sera imparfaite , si je ne la partage avec un Ami prêt d'être enveloppé dans la ruine des Hollandois dont il n'a pas partagé la faute. C'est un honnête Libraire que je crois fort inutile à Ceylan.

Reprends ton Ami ; je te l'abandonne. Un Libraire est un assassin de l'esprit : sa profession n'est utile qu'à ceux qui ne veulent pas se donner eux-mêmes

la peine de penser. Je ne sais quelle manie vous possède , vous autres Européens ; vous aimez mieux emprunter la raison d'autrui que de vous servir de la vôtre : pour moi , je donnerois tous les Libraires & tous les Auteurs du monde pour un Charpentier ou un Maçon.

Les Courtisans, qui m'envioient déjà la faveur de leur Maître , me virent partir sans regret. Il n'y eut que le Grand-Trésorier qui voulut s'opposer aux libéralités du Roi. C'étoit un homme dur à lui-même & aux autres. Toujours occupé & toujours infatigable , il ne trouvoit de délassement que dans la variété du travail. Ferme jusqu'à l'opiniâtreté , économe jusqu'à l'avarice , zélé pour le bien , & fécond en moyens pour le faire , il avoit la solidité des talens sans en avoir l'éclat.

Malgré son opposition , le Roi fit charger sur un chameau des effets pré-

cieux qui furent déposés dans le vaisseau. Mon premier soin fut d'ouvrir les coffres, que je trouvai remplis de topazes, de rubis, de poudre d'or & d'autres denrées de cette espece. C'étoit une étrange métamorphose, qu'un Gentilhomme Bas-Breton devenu aussi riche que beaucoup de Souverains d'Allemagne. Le spectacle de tant de trésors me fit faire un retour sur moi-même. Je me surpris rêveur & chagrin ; j'en demêlai la cause dans la comparaison secrète que je faisois de l'état de médiocrité avec l'extrême opulence. Ces Midas, me disois-je, qui changent en or tout ce qu'ils touchent, nient-ils de meilleur cœur que leurs Laquais ? sont-ils moins trahis par leurs moitiés ou leurs Maîtresses ? Toute femme qui a le moyen de satisfaire ses goûts en a souvent de mauvais. D'ailleurs, je retourne dans un Pays où la richesse n'est plus de mode ; tout le monde y est gueux, & j'y ar-

riverai riche. Cette singularité me donnera bien des ridicules.

Je me livrois à ces réflexions , lorsque je vis arriver mon bienfaiteur Merlot. Mes trésors me devinrent plus chers quand je songeai que j'allois les partager avec lui. Ah ! mon Ami ! m'écriai-je , reviens sans crainte en Europe ; tu n'auras plus rien à redouter des pièges des petits Auteurs. Tu t'amuseras à lire des Contes , & tu renonceras au métier ruineux d'imprimer des Histoires. Vois , vois mes richesses ; elles sont les tiennes. Mais , dis-moi , que ferons-nous de tant de trésors ? J'ai vu plus d'hommes accablés de leur fortune , que je n'ai vu d'heureux faits par elle.

Mon tendre Ami , me dit Merlot ; si tu suis la route ordinaire , tu t'égareras comme ceux qui t'ont précédé : n'imité personne , si tu veux un jour servir de modèle. Les grands & les riches n'ont jamais connu que l'abus de

l'opulence : esclaves de l'opinion , ils se ruinent en chiens , en chevaux , en Maîtresses & en équipages. Une jouissance plus délicieuse t'est réservée. Va visiter l'humble cabane du Cultivateur. Dis-lui : Je te donne une vache & un cheval ; cultive ton champ , donne du lait & du beurre à tes enfans , épuisés par le travail & le besoin ; soulage ce Journalier qui précède l'aurore pour commencer un travail qu'il prolonge bien avant dans la nuit. Cet être utile & malheureux ne peut , en rentrant chez lui , que caresser sa famille , à qui il ne peut donner du pain. Pénètre sous son toit , distribue des vêtemens & de la farine ; tu feras des heureux à peu de frais. Transporte-toi dans l'atelier de l'Artiste ; répands tes bienfaits sur le talent souvent étouffé avant d'éclore : il ne faut qu'un foible secours à l'Artiste pour lui donner le temps de perfectionner son ouvrage. Marie cette fille nubile ,

dont la triste langueur déceale ses besoins ; la mettre en état d'exécuter le vœu de la Nature , c'est l'arracher au crime. Tel est le secret que je te révéle pour arriver au bonheur. Ne goûte-t-on pas une volupté plus pure en se voyant entouré des heureux qu'on a faits , qu'en marchant environné de brillans esclaves qui détestent & trahissent le tyran qui les nourrit ? Le genre de vie que je te propose n'est pas aussi dispendieux que tu le penses. Parmi tous ceux qui en ont fait l'essai , nous ne voyons personne ruiné par les largesses versées sur l'humanité. La générosité est si féconde en ressources , qu'elle enrichit tous ceux qui l'exercent.

Jamais je ne sentis d'attachement pour les richesses qu'au moment où Merlot m'en apprit l'usage. J'essayai mes jambes , & je trouvai qu'il étoit plus commode de m'en servir que d'être traîné dans une boîte par des

chevaux qui pouvoient à chaque instant me précipiter dans un abyme. Je formai la résolution de nourrir des hommes par préférence à des animaux ; d'avoir une femme associée à mon bonheur , au lieu d'une Maîtresse friponne associée à mes débauches ; de protéger mes vassaux au lieu de les maltraiter ; & sur-tout de ne point regarder leurs champsensemencés comme une basse-cour que je veux impunément piller. Je veux , disois - je , être le parrain de tous les enfans qui vont naître. Ne vaut-il pas mieux être le compere d'un Fermier que son tyran ? Je me livrois à cet épanchement de cœur , lorsque mes amis les Chingulais vinrent me faire leurs douloureux adieux. Ils me forcerent d'accepter quelques barres d'or qui leur étoient superflues , & qui pouvoient m'être nécessaires pour rendre mes amis plus heureux. Tandis que nous voguons avec un vent favorable,

favorable, ils s'arrêtent à considérer sur le rivage le navire qui transporte leur bienfaiteur; & moi, toujours occupé de Rapin, je m'éloignois à regret d'une terre qui possédoit ce précieux Ami. Son nom, son tendre nom sortoit sans cesse de ma bouche. Eh ! quoi ! me dit Merlot, votre Rapin doit être à présent à l'extrémité du monde. Il faut que je vous instruisse de tout ce qui s'est passé depuis notre séparation.

Le lendemain de votre départ, votre Ami vous adressa cette Lettre, que j'ai conservée comme un monument de la plus vertueuse amitié.

RAPIN à KERFANDECK.

Depuis que je suis éloigné de toi & d'Emilie, je cherche à m'assurer si j'existe. *Nous étions à moitié de tout*, comme dit Montaigne; *il me semble que je te dérobe ta part*; j'étois déjà si fait à

II^e Partie.

V.

cette double portion , qu'il me semble n'être plus qu'à demi.

Ce grand Peintre des mœurs a peint d'après nature ma situation. Que dis-tu de l'inférieure supercherie d'Alpharabius, complice de Vander-Grofman ? Ce Docteur du crime m'a volé mon argent pour faire honneur à la Nation Française qu'il va représenter à la Chine avec dignité.

Cette privation est la moins cruelle de mes peines. Ah ! fuyons cette terre malheureuse , où tout annonce une révolution prochaine. Les Chingulais , après avoir repris leur liberté , nous raviront la nôtre. Emilie , cruellement outragée , errante sur les mers , ou délaissée dans une terre inconnue ; le sage , le compatissant Kerfandek , prêt d'être enveloppé dans une conspiration qui lui est étrangère : . . . ô Dieu ! écarte de moi ces affreuses idées ; mon sang se glace ; mon cœur est brisé par

la crainte & la douleur. . . . Un nuage me dérobe les traits que je trace.

Plus incertain que jamais si je reverrai les lieux qui m'ont vu naître , je t'envoie la donation en forme de tous mes biens. Ils doivent appartenir à mon Ami , puisque la loi m'empêche d'en disposer en faveur d'Emilie. Prends soin de ses destinées , & conserve tes jours pour elle & pour ta Patrie.

De Gallé , ce 19 Octobre.

Rapin , ennuyé d'attendre inutilement votre réponse , vint descendre chez moi à Colombo. Toute ma maison étoit en rumeur : on s'épuisoit en vaines conjectures pour deviner la cause de votre éclipse. Huit jours s'écouloient , & vous ne paroissez pas. Rapin & moi nous sortons de la Ville ; & après bien d'infructueuses recherches , nous étions prêts d'y rentrer , lorsque nous appercevons des

vêtemens jettés à l'écart. Hélas ! c'étoient les vôtres. Rapin jette un cri perçant , & se livre à toutes les horreurs du désespoir. Barbares ! s'écrie-t-il, comment votre rage s'est elle exercée sur le plus doux des hommes ? Il honoroit de sa présence votre affreuse contrée ; il en eût fait les délices , si vous n'étiez pas les derniers des humains. Ah ! quand mon Ami n'est plus, quand je ne puis distinguer sur quel objet doit tomber ma vengeance , je te maudis , terre ingrate : puisse le Ciel engloutir sous les eaux qui t'environnent , toi & tes perfides Habitans !

Pour moi , aussi touché sans être aussi furieux , je suspendis les premiers mouvemens de la douleur pour calmer la sienne. Je l'entraîne dans la Ville , où il s'arrache de mes bras , court au Port , & se jette dans un vaisseau marchand sans s'informer dans quels lieux on va le transporter.

L'équipage , étonné de sa brusque démarche , de son air farouche & de ses gestes menaçans , formoit le dessein assez naturel de le remettre à terre. Rappin emploie alternativement les prières & les menaces. Le Capitaine , respectant sa douleur , ou redoutant son désespoir , est forcé de céder à ses importunités , & de le conduire à Batavia. Il est perdu pour nous. Je crains que les Matelots ne l'aient jetté dans quelque Isle déserte , ou qu'il n'ait succombé à la douleur d'être séparé de vous.

Ce récit , qui m'exprimoit toute sa tendresse pour moi , me rendit tout-à-fait immobile. J'allois revoir Emilie : mais comment me présenter devant elle avec le reproche d'avoir causé la mort de son époux chéri ?

J'étois si absorbé dans mes idées affligeantes , que je me trouvai à la hauteur du Cap de Bonne-Espérance avant d'avoir réfléchi que j'étois en

mer. Notre Capitaine fit un signal pour avoir un Pilote qui pût nous diriger dans l'entrée du Port. Alors je sentis toute ma douleur se renouveler. Je desirois & je craignois de revoir Emilie , & de porter au fond de son cœur le trait funeste que je crois teint du sang de Rapin.

Nous touchions presque au rivage ; lorsque nous apperçûmes un Particulier qui s'agitoit comme un énergumène. Il témoignoit le desir le plus pressé de nous joindre. Quand nous fûmes près de lui , il s'écria : Généreux Etrangers ! dites-moi des nouvelles du plus vertueux des hommes : vous devez connoître mon Ami ; c'est le généreux Kerfandek. Ah ! seroit-il avec vous ? Cet homme , que toute l'équipage prit pour un insensé , hélas ! étoit Rapin , le fidele Rapin. Je me jette à la mer , & traverse à la nage les flots qui nous séparent ; je l'embrasse , & nos ames confondues éprou-

vent une sensation délicieuse , & qui ne peut être sentie à moins d'aimer comme nous.

Nous volons chez Emilie sans nous voir & nous parler. Notre joie étoit muette à force d'être vive. Le moment de notre réunion offre le tableau de la félicité la plus parfaite. Notre bonheur partagé se multiplie , & chacun jouit du plaisir de tous. La généreuse Hortense avoit tout sacrifié pour arracher son Amie aux poursuites brutales de ses persécuteurs ; elle ne jouissoit plus que du souvenir de sa bienfaisance : on lisoit dans ses yeux la joie d'une ame pure & sensible. Sa maison , autrefois si élégante , n'étoit plus qu'une humble cabane : mais qu'elle étoit embellie des ornemens que prêtent la vertu & l'innocence ! Je m'offris pour réparer ses pertes. Elle accepta mon cœur & ma main ; & le moment de notre union fut l'époque d'une félicité sans mélange. Qu'il est

doux d'associer à ses destinées une femme qu'on tire de la foule , quand elle est assez reconnoissante pour sentir le prix de cette prédilection ! & qu'il est facile à une épouse de remplir ses devoirs envers celui qui l'a prévenue par des bienfaits !

Rapin , Emilie , Hortense & moi , nous ne composâmes plus qu'une famille , où la communauté de biens établit une parfaite égalité. Quand nous fûmes un peu délassés des fatigues de la navigation , nous prîmes le parti de venir faire usage de trésors qui nous auroient été fort inutiles chez les Hottentots. Après une navigation heureuse , nous abordâmes à Brest , où , tandis qu'on déchargeoit nos ballots , je proposai à Rapin une promenade sur le Port.





C H A P I T R E X I I.

Entretien avec un Galérien.

D'ARMI cette multitude de Forçats , dont la vie semble être un supplice continu , je vis dans l'ancre du crime briller la joie qui fuit les palais des grands oisifs & la cabane du pauvre épuisé de fatigues. Je distinguai de la foule un particulier vif & enjoué , qui , chargé des marques de son infamie , paroissoit assez content de lui-même. Il fut scandalisé de la pitié que m'inspiroit son état d'humiliation. Un digne Forçat , me dit - il , est un homme comme un autre. Je suis persuadé que vous admirez Alexandre pour avoir pillé l'Asie à la tête d'une armée , & que ce Héros brigand vous paroîtroit méprisable , s'il avoit eu l'intrépidité d'aller sans escorte enlever les trésors

de Darius. Je vois que c'est l'excès du crime qui lui ôte sa difformité ; & cependant toute action opérée par un seul , est plus glorieuse que celle qui s'exécute par le concours de plusieurs.

Surpris de cette logique , je lui demandai par quels moyens il étoit parvenu au grade de Galérien. J'ai été atteint & convaincu , répondit-il sans pudeur , d'avoir volé chez mes amis pour dix mille écus d'effets précieux ; & l'on m'a condamné , je ne fais pourquoi , au service de mer pendant cinq ans. Quoi ! m'écriai-je , on punit de mort un malheureux qui a volé une vache ou un veau , & on vous inflige une peine si légère pour un crime si grave ? Il faut que vous ayiez de puissans protecteurs.

Point du tout , repliqua le Docteur Galérien ; la plupart de mes semblables se mêlent d'un métier qu'ils ne savent pas. Faute d'éducation & d'é-

tude, ils ignorent que les formalités l'emportent sur le fond. Ce n'est point le crime qui perd ; c'est la façon de le faire. C'est une peccadille de voler des millions sur une table ou sur une cheminée : mais s'abaisser à prendre cinq sols dans un coffre - fort , c'est un crime capital.

Il faut encore savoir qui l'on est , avant d'exécuter une action. La Loi indulgente pour certaines conditions , est extrêmement sévère pour les autres. Le Serviteur qui succombe à la tentation de voler le soulier ou le chaufson de son Maître , est puni de mort : mais un galant homme , qui viole les droits de l'hospitalité , & qui enlève adroitement à son ami son porte-feuille ou ses bijoux , a toujours la vie sauve ; & tel est mon cas. Ne semble-t-il pas que notre Législation ne sévisse que contre les mal-adroits , & qu'elle protège le talent jusques dans le crime ? Il est vrai que nos Législa-

teurs sont fort antiques , nos Loix se ressentent de la barbarie de leur siècle ; & c'est ce qui en consacre la sainteté.

Je priai cet Orateur si bien instruit de nous conduire au lieu où ramoient les impudiques , les ravisseurs & les adulteres. Il m'apprit qu'il n'y en avoit pas un seul dans toute la Colonie , où d'ailleurs leurs talens seroient fort inutiles. Il justifia sayamment la Police , qui laissoit aux offensés la liberté d'être offenseurs à leur tour ; & l'on peut assurer qu'en ce cas la loi du talion est dans toute sa vigueur. Ces séducteurs agréables, ajouta-t-il , qui , par maniere de passe-temps , violent la couche nuptiale de leur hôte ou de leur ami , font rentrer tout dans l'ordre des choses ; ils sont les distributeurs des prérogatives du Citoyen dans toutes les familles ; ils mettent l'équilibre dans toutes les conditions. La femme adulateur d'un

Artisan lui donne à nourrir les enfans d'un grand Seigneur , tandis que les Comtesses & les Marquises se vengent de l'infidélité de leurs tendres époux en les honorant du titre de peres des enfans de leur Cocher. Quoique Galérien , je n'applaudirois pas à cet usage , si j'avois la bonhomie de me marier. Mais , après tout , ce vice répare les torts de la Législation qui assigne toutes les distinctions à un certain ordre de Citoyens , & qui en excluroit les autres , si toutes les femmes étoient des Lucreces.

Scandalisé de cette morale , je vis bien que ce n'étoit point sur les galeres qu'on devoit aller puiser la science des mœurs ; & quand le sentiment est une fois flétri par une premiere chute , la contagion fait de nouveaux progrès. Rapin , aussi révolté que moi , convint qu'il y avoit beaucoup de vices dans notre Législation qui méritoient l'attention du Ministre sacré de nos

Loix , quelquefois trop indulgentes & souvent trop cruelles.

Quand on eut débarqué mes effets , je brûlai d'impatience d'aller rejoindre mon pere. Je n'étois sensible à ma brillante fortune que par l'espoir de la partager avec lui. Ce respectable Vieillard , blanchi dans la médiocrité , ne parut touché que du plaisir de me revoir. Sans ambition & sans besoins , il n'avoit jamais formé de vœux que pour ses enfans.

J'avois trois sœurs très-nubiles & très-ennuyées de l'être : mais elles n'avoient pour dot qu'un grand fonds de sensibilité , richesse précieuse aux amans , & souvent humiliante aux maris. Le défaut de fortune les avoit condamnées aux ennuis d'un éternel & pénible célibat. Forcées de se détacher du monde , elles s'étoient tournées vers Dieu. Dévotes & chagrines , elles n'étoient plus connues des hommes que par le mépris qu'elles avoient

pour eux. Etrangères sur la terre , elles sembloient ne desirer que leur union avec l'époux céleste. L'Esprit tentateur , qui en veut sur-tout aux filles nubiles , leur jouoit de temps en temps de ses tours malins dans leur retraite , & les troubloit dans leurs méditations : *Mulier quæ sola cogitat , malè cogitat.*

Mon retour leur donna une existence nouvelle ; ces colombes , qui s'élançoient vers le Ciel , abaissèrent leur vol vers la terre pour y pousser de tendres gémissemens. L'amour du siècle ralentit leur empressement pour les demeures divines. Mille adorateurs , plus séduits par mes trésors que par leurs charmes , disputèrent à l'envi leur conquête ; & dans le choix des maris , j'eus plus d'égard à leurs penchans & au mérite qu'à la fortune. Ces tiges , quoiqu'un peu desséchées , donnerent bientôt des fruits. Leur zele à réparer les momens perdus dans

Finutilité , justifia leur nouvelle vocation.

Depuis ce temps , je passe mes jours dans le sein de la Nature & de l'amitié ; & moins époux qu'amant , je trouve dans Hortense le plus précieux de mes trésors.

Rapin & sa chere Emilie multiplient notre bonheur par la joie innocente & pure qui brille dans leurs yeux ; & Merlot trouve autant de plaisir à lire les Ouvrages nouveaux , qu'il couroit de danger à les imprimer.

Fin de la seconde & derniere Partie.

T A B L E

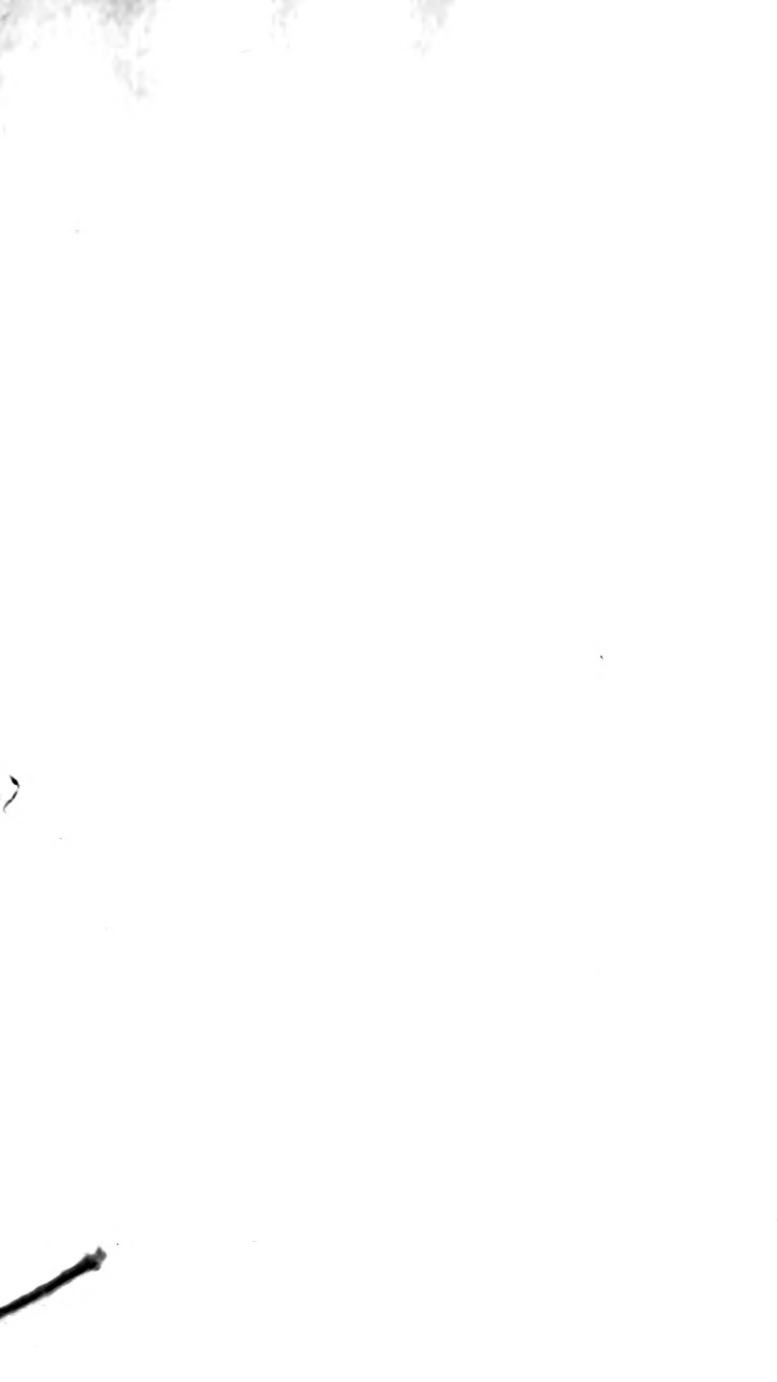
DES CHAPITRES.

CHAP. I. <i>Passage de la Ligne. Confiance d'Alpharabius.</i>	page 1
CHAP. II. <i>Pieuse invective contre les Perturbateurs de l'ordre.</i>	41
CHAP. III. <i>Arrivée au Cap de Bonne-Espérance. Description des mœurs des Hottentots.</i>	56
CHAP. IV. <i>Histoire d'Amena.</i>	109
CHAP. V. <i>Retour au Cap de Bonne-Espérance.</i>	129
CHAP. VI. <i>Séparation imprévue des deux Epoux.</i>	141
CHAP. VII. <i>Alpharabius démasqué. Examen de quelques hypothèses.</i>	158
CHAP. VIII. <i>Précis de la route depuis le Cap jusqu'à Ceylan.</i>	183
CHAP. IX. <i>Rapin & Kerfandek volés.</i>	195

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. X. <i>Retour de Kerfandek à Colombo.</i>	207
CHAP. XI. <i>Nouvel Interrogatoire subi par Alpharabius.</i>	211
CHAP. XII. <i>Entretien avec un Galérien.</i>	241

Fin de la Table.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

--	--	--	--

a 39003



009526590b

